

LES JADELLOT

Professeurs aux Facultés de Médecine
de Pont-à-Mousson et de Nancy

(1724-1793)

THÈSE

présentée et soutenue publiquement le 16 Mars 1937

POUR OBTENIR LE GRADE DE
DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

DUBRET (Louis-Claude-Eugène)

né le 29 juin 1906, à Nomexy (Vosges)

Examineurs de la Thèse : { MM. MICHEL, Professeur Président.
PERRIN, Professeur }
MELNOTTE, Agrégé } Juges.
KISSEL, Agrégé }

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront posées
sur les diverses parties de l'enseignement médical*

NANCY
IMPRIMERIE GEORGES THOMAS
Angle des rues de Solignac et Henri-Lepage

1937

LES JADELOT

Professeurs aux Facultés de Médecine
de Pont-à-Mousson et de Nancy

(1724-1793)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547411_0062

LES JADELLOT

Professeurs aux Facultés de Médecine
de Pont-à-Mousson et de Nancy

(1724-1793)

THÈSE

présentée et soutenue publiquement le 16 Mars 1937

POUR OBTENIR LE GRADE DE
DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

DUBRET (Louis-Claude-Eugène)

né le 29 juin 1906, à Nomexy (Vosges)

Examineurs de la Thèse :	{	MM. MICHEL, Professeur	Président.
		PERRIN, Professeur	Juges.
		MELNOTTE, Agrégé	
		KISSEL, Agrégé	

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront posées
sur les diverses parties de l'enseignement médical*

NANCY
IMPRIMERIE GEORGES THOMAS
Angle des rues de Solignac et Henri-Lepage

1937

UNIVERSITÉ DE NANCY - FACULTÉ DE MÉDECINE

Doyen: M. L. SPILLMANN, O *, I *

Professeurs honoraires: MM. NICOLAS, *, I *; WEISS, O *, I *;
BOUIN, O *, I *; ANCEL, *, I *; GARNIER, *, I *; MACÉ, *, I *;
P. PARISOT, O *, I *; DUFOUR, *, I *

PROFESSEURS :

Anatomie pathologique	M. L. HOCHÉ, O *, I *
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées.	M. L. SPILLMANN, O *, I *
Clinique de chirurgie infantile et d'orthopédie.	M. FRÉLICH, *, I *
Physiologie	M. M. LAMBERT, *, I *
Clinique obstétricale et Accouchements	M. A. FRUINSHOLZ, O *, I *
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	M. P. JACQUES, *, I *
Clinique de chirurgie urinaire	M. P. ANDRÉ, *, I *
Histologie	M. R. COLLIN, *, I *
Anatomie descriptive	M. M. LUCIEN, *, I *
Clinique chirurgicale	M. G. MICHEL, *, I *
Clinique médicale	M. L. RICHON, *, I *
Chimie médicale	M. H. ROBERT, *, I *
Clinique médicale	M. M. PERRIN, *, I *
Hygiène et médecine préventive	M. J. PARISOT, C *, I *
Clinique chirurgicale	M. HAMANT, *, I *
Clinique ophtalmologique	M. P. JEANDELIZE, *, I *
Hydrologie	M. SANTENOISE, *, I *, A *
Clinique des maladies des enfants	M. L. CAUSSADE, *, I *
Bactériologie et parasitologie médicale	M. DE LAVERGNE, *, I *
Thérapeutique	M. P. SIMONIN, I *
Professeurs sans chaire	M. L. JOB, *, I *
	M. WATRIN, *, I *
	M. BINET, *, I *

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES :

Clinique des maladies tuberculeuses	M. ABEL, *, I *, agrégé.
Pathologie générale	M. P. SIMONIN, I *, professeur.
Clinique gynécologique	M. DROUET, I *, agrégé.
Pathologie externe	M. A. BINET, *, I *, profes. s. ch.
Clinique des maladies contagieuses	M. GUILLEMIN, A *, agrégé.
Clinique des vieillards	M. DE LAVERGNE, *, I *, profess.
Propédeutique dermatologique	M. DROUET, I *, agrégé.
Médecine opératoire	M. WATRIN, *, I *, pr. s. chaire.
Electrothérapie et radiologie	M. M. BARTHÉLEMY, *, I *, ag. 1.
Accouchements (cours théorique)	M. G. LAMY, *, I *, ch. du c., ag. 1.
Obstétrique	M. JOB, *, I *, prof. sans chaire.
Clinique propédeutique médicale	M. VERMELIN, *, I *, agrégé.
Anatomie et Médecine légale	M. KISSEL, I *, agrégé.
Pathologie interne	M. MUTEL, *, I *, agrégé.
Clinique des maladies mentales	M. ABEL, *, I *, agrégé.
Education physique (1)	M. HAMEL, *, docteur.
Physiologie du travail	M. L. MERKLEN, A *, agrégé.
Clinique neurologique (1)	M. L. MERKLEN, A *, agrégé.
Propédeutique O.-R.-L. (1)	M. MICHON, docteur.
Parasitologie	M. AUBRIOT, docteur.
	M. DOMBRAY, docteur.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM. MERKLEN, A *	MM. POURSINES, détaché.	MM. GUILLEMIN, A *
FLORENTIN, A *	MELNOTTE, O *	ABEL, *, A *
BODART.	MUTEL, *, I *	DROUET, A *
CHALNOT.	VERMELIN, *, A *	KISSEL.
WOLFF, A *		

AGRÉGÉS LIBRES :

MM. G. GROSS, *, I *; S. RÉMY, I *; BUSQUET, I *;
BARTHÉLEMY, *, I *; LAMY, *, I *

M. E. TRIBOLET, I *, Secrétaire.

(1) Fondation de l'Université.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les imputer.



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A mon Président de Thèse

M. LE PROFESSEUR G. MICHEL

Professeur de Clinique Chirurgicale
Chevalier de la Légion d'honneur

*Qui m'a suggéré le titre et le plan de
ce travail que j'ai élaboré grâce à
ses conseils éclairés, j'exprime ici
ma respectueuse gratitude.*

A mes Juges:

M. LE PROFESSEUR PERRIN

Professeur de Clinique Médicale
Chevalier de la Légion d'honneur

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MELNOTTE

Officier de la Légion d'honneur

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ KISSEL

AVANT-PROPOS

En entreprenant cette thèse, nous nous imaginions qu'il serait facile de faire revivre deux belles figures de l'histoire médicale lorraine, leur activité scientifique s'étant brillamment manifestée au cours de tout un siècle, assez rapproché du nôtre; très vite nous avons reconnu notre erreur. L'extrême indigence de documents concernant l'ancienne Faculté de Médecine, nous a obligé à utiliser les sources de nos devanciers et à répéter des choses connues; il nous a d'autre part fallu beaucoup chercher pour tirer des archives quelques pièces inédites intéressant les Jadelot. Aussi, est-ce sans trop de prétention à la nouveauté que nous donnons les résultats de nos investigations. Tout de même, nous croyons avoir servi la vérité historique en soulignant dans l'énoncé du passé médical de la Lorraine, le nom des Jadelot, dont le rôle fut de premier plan au sein de la Faculté, pendant tout le XVIII^e siècle.

Des historiographes éminents nous ont laissé un fidèle tableau des institutions universitaires de notre

province, mais généralement sans donner aux personnages qui les animèrent le relief qu'ils méritaient. Or, de 1724 à 1793, les Facultés de Médecine de Pont-à-Mousson et de Nancy ne survécurent aux vicissitudes des temps que grâce à l'intelligence et au labeur acharné des deux hommes dont nous entreprenons la biographie; poussant plus loin nos conclusions nous estimons même que notre actuelle Faculté dut sa naissance à Nicolas JADELLOT, qui au milieu des difficultés de l'époque révolutionnaire et en dépit d'une cruelle maladie élaborait un plan constructif que recueillirent ses élèves et d'où sortit en 1822 la nouvelle école de médecine.

ARMOIRIES DES JADELOT



...d'azur chargé d'une colonne d'or, tortillée d'un serpent de sable, tenant à sa gueule une tête de pavot d'or ; pour devise au-dessus de la légende : « *Stat solido* », le tout surmonté d'un armet mort-né, orné de son bourrelet et lambrequin aux métaux et couleurs de l'écu...

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE JOSEPH JADELOT

Joseph JADELOT naquit à Dieuze, le 25 avril 1700. Il eut pour parrain « le sieur Joseph JADELOT, son oncle, prêtre et curé de Haraucourt-les-Marsal ». D'après l'acte d'état-civil, son père était apothicaire à Dieuze. Le fait est d'autant plus certain que le registre des Maîtres apothicaires de Nancy au chapitre « Les apprentis », mentionne « qu'André JADELOT, né à Dieuze, apprenti au logis du sieur PARTERRE, a payé le 8 mars 1688 ». Il avait alors dix-huit ans. La sécheresse du libellé de son acte de baptême semble démontrer que ses parents étaient d'humble condition: « le 29 décembre 1760, fut baptisé André, fils du sieur André JADELOT et de sa femme, Parrain le sieur (illisible), Marraine demoiselle MIGUIN ». On sera moins laconique pour le fils et moins encore pour le petit-fils (1).

Nous ne possédons pas de documents qui nous permettent de suivre Joseph JADELOT dans sa prime jeunesse. L'Oncle curé dut l'initier au latin qu'il mania plus tard avec beaucoup de bonheur et André

(1) Registres paroissiaux de la Ville de Dieuze. Archives de l'Hôtel de Ville.

JADELOT ne désira vraisemblablement pas pour son fils la carrière d'apothicaire, puisque lui-même en 1718 délaissa ses flacons et ses mortiers et après avoir acheté pour 4.600 livres une charge de receveur des finances du roi (2) vint s'installer à Pont-à-Mousson pour permettre à ses enfants de suivre les cours de l'Université et c'est ainsi que nous trouvons Joseph JADELOT sur les bancs de la Faculté de Médecine en 1723.

Le 23 avril, en compagnie de Charles-Ferdinand BAGARD, futur président du Collège Royal de Médecine de Nancy, il soutint la thèse suivante: *an secretionum diversitas ab externiculatorum tensione diversa*, pour l'obtention du baccalauréat en médecine sous la présidence du futur doyen de la Faculté GRANDCLAS (3).

La même année le 10 juillet et toujours avec BAGARD, il devient licencié en médecine avec une thèse intitulée: *An dentur morbi, a serosa colluvie*; PACQUOTTE (4) présidait la séance. Enfin en 1724 le 24 février, thèse de doctorat sous la présidence de GRANDCLAS: « *An vertigini Stibiata* ». Nous aurons l'occasion dans la seconde partie de cet ouvrage d'exposer les idées de l'époque en général et celles de Joseph JADELOT en particulier sur ce sujet. En tout cas il faut croire que le nouveau médecin était particulièrement brillant, puisque le 7 du mois suivant il fut nommé professeur à la suite d'un concours ouvert

(2) A. D. Registres des lettres patentes du duc Léopold, 143.

(3) Thèses de Pont-à-Mousson. Bibilothèque de Nancy.

(4) Doyen de la Faculté, mort le 28 août 1723.

pour trouver un successeur à Guillaume PACQUOTTE mort l'année précédente. Le 14 mai, le roi LÉOPOLD lui octroye ses lettres et le 26 il prête solennellement le serment d'usage: « Ego, Josephus JADELOT, juro me in concussu hujus almae universitatis Mussipontanae constitutiones et statuta abservaturum et ejus rectori necnon privilegiorum ejusdem universitatis conservatori in iis obsecuturum et manu mea subscripsi praesentibus, R. P. SIMONET, S. J. et D. Galois Sacerdote ». Die 26 mai 1724.

Aussitôt après a mort de PAQUOTTE, GRANDCLAS avait été nommé doyen. Il reprit l'année suivante la chaire de botanique qu'occupait le défunt et laissa à JADELOT son cours d'anatomie. La Faculté de Médecine qui était tombée en décadence à la fin du XVII^e siècle avait repris son allure de la bonne époque sous l'énergique impulsion de LÉOPOLD rendu à la Lorraine par la paix de Ryswick. Les édits du 6 janvier 1699, du 18 février 1707 et du 28 mars 1708 avaient augmenté les revenus de la Faculté, combattu l'exercice illégal de la médecine et de la chirurgie et réorganisé l'enseignement en assignant aux professeurs des différentes chaires des programmes précis quant aux dates et à la matière des cours. Les étudiants d'autre part ne pouvaient s'inscrire aux grades de médecine, sans justifier d'études classiques antérieures. Enfin en 1720 LÉOPOLD avait relevé le prestige des professeurs en leur conférant le titre de conseillers-médecins ordinaires de son altesse et une pen-

(5) *Diarium Universitatis Mussipontanae* (GAVET).

sion de 150 livres. Malheureusement cette ère de prospérité fut très tôt troublée par des intrigues tendant à entraîner à Nancy la vieille université.

D'après l'Abbé MARTIN, l'idée de la translation de l'Université à Nancy prit germe dans des escarmouches entre gallicans et jansénistes d'une part, jésuites ultra-mondains de l'Université d'autre part.

En 1706, les jésuites décrétèrent que tous les membres de l'Université, docteurs, professeurs et étudiants seraient tenus au serment d'obédience à la Papauté. Cet acte inspira à LIONNOIS la réflexion suivante : « Certainement si l'université eut été sous les yeux de la cour souveraine, surtout après les difficultés survenues avec la Cour de Rome au sujet du Code Léopold, ces articles (du serment) n'auraient pas été conservés sur ses registres et jurés par tous les écoliers ».

A ces difficultés d'ordre religieux s'en ajoutèrent bientôt d'autres, mais cette fois de caractère universitaire et concernant précisément la Faculté de Médecine. En effet, dès l'avènement, de Stanislas, des médecins courtisans de Nancy tentèrent pour satisfaire leurs ambitions de démolir à leur profit le prestige et l'autorité de la Faculté de Pont-à-Mousson. Joseph JADELOT comme professeur et plus tard comme doyen se chargea de la défense de sa vieille école, mais ne put malheureusement pas empêcher son transfert à Nancy en 1768. Il ne publia pas ou presque pas de travaux scientifiques ; nous sommes donc obligés de nous en tenir à son sujet au rôle, de premier plan, d'ailleurs, qu'il tint dans la vie de

la Faculté et c'est à quoi nous consacrerons les chapitres suivants où nous retracerons sous une forme quelque peu anecdotique l'histoire de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson de 1724 jusqu'à la translation à Nancy.

CHAPITRE II

JOSEPH JADELOT, PROFESSEUR ET DOYEN

Dans l'élaboration d'une bonne partie de notre travail nous avons utilisé en particulier un manuscrit de Nicolas JADELOT intitulé: « Les Annales de l'Université » que M. le Professeur Gaston MICHEL a eu l'amabilité de mettre entre nos mains (1).

De 1724 à 1740 l'influence de Joseph JADELOT dans l'Université ne se manifeste pas de façon spéciale. Du reste les annales sont muettes sur cette période, ce qui nous permet de supposer que la Faculté de Médecine coulait des jours heureux. N. JADELOT note simplement pour 1738 un fait banal: « Le militaire dit-il, ayant voulu prendre la préséance sur l'Université dans une procession, il y eut décision de M. DE LA GALAIZIÈRE du 3 juin qui porte que les troupes doivent marcher sur les côtés ». On ne saurait avoir de plus légers soucis: Pour l'année 1741,

(1) Ce manuscrit qu'on supposait égaré (cf. Docteur BEAU) est orné de beaux dessins à la plume et coloriés dont l'un représente les armes de Joseph Jadelot. Il provient de l'ancienne bibliothèque de Pont-à-Mousson; à la mort de l'abbé Hyver qui le détenait, il fut vendu avec divers ouvrages dont nous devons regretter la disparition, cause en partie de la pénombre qui obscurcit l'histoire de l'ancienne Faculté de Médecine Lorraine.

Nicolas JADELOT signale que le 17 décembre le sieur Christophe-Henri LE LORRAIN, est nommé professeur à la place de François LE LORRAIN, son père, qui eut des lettres de vétérançe.

**Les démêlés de J. Jadelot
avec le jardinier simpliste Givaudan**

En 1742, nous trouvons Joseph JADELOT mêlé à un conflit entre le jardinier botaniste GIVAUDAN et la Faculté. C'est à l'occasion de cette affaire que Joseph JADELOT s'insurgea pour la première fois à notre connaissance contre le désordre qui régnait au sein de la Faculté.

Un édit du 6 janvier 1699 de Léopold avait doté la Faculté d'un jardin botanique dont « la culture et l'entretien étaient confiés (nous citons Rogéville) à un jardinier simpliste, expert dans la connaissance des plantes et arbustes médicinaux, qui devait faire des excursions et se donner du mouvement pour enrichir les collections ». En même temps il était concierge de la Faculté.

Le premier titulaire de la place fut Christophe Chevreuse qui a laissé la réputation d'un mauvais caractère, mais qui s'adonna à la recherche des simples avec passion et s'acquitt en botanique une renommée qui dépassa les frontières de Lorraine. En 1730 Chevreuse remit le jardin à son successeur Givaudan qui était loin de posséder sa science et ses qualités.

Le 31 mars 1742 le subdélégué Breton écrivit au chancelier La Galaizière pour se plaindre de Givau-

dan. Le doyen Grandclas, professeur de botanique, disait Breton, assure que « nonobstant toutes les remontrances qu'il ait pu faire à Givaudan sur son peu d'attention à cultiver et à entretenir son jardin de toutes sortes de plantes qui se trouvent dans le pays et dont la recherche lui a été de tout temps fort indifférente » (2), il ne put obtenir satisfaction. Cette lettre répondait à un ordre que la Galaizière avait envoyé le 19 mars à Breton de procéder à une juste reconnaissance des plantes du jardin botanique et que le subdélégué n'avait pu exécuter : « Attendu que pour lors elles n'étaient pas encore hors de terre ». Le 31 mai Breton écrivit de nouveau au chancelier pour lui rendre compte de sa mission : « Je me rendis au Jardin Botanique accompagné de M. Grandclas, doyen de la Faculté de Médecine, de M. Jadelot l'un de ses confrères et du sieur Boniour le plus ancien et le plus habile des apothicaires de cette ville, tous les trois grands connaisseurs et grands botanistes, lesquels après avoir parcouru le jardin en présence du jardinier Givaudan et avoir fait une exacte perquisition et énumération de toutes les plantes qui s'y trouvent sur son indication même, n'ont pu découvrir que quatre cents au plus au lieu de 3.000 qu'il pouvait et devait y avoir au dire de ces Messieurs, s'il se conformait à son bail et qu'il se donnât quelque mouvement pour en faire la recherche et découverte ainsi qu'il y est attenu (il recevrait pour cela 400 francs lorrains), mais comme le bien public l'occupe beaucoup moins que le sien, ce jardin assez vaste ne se trouve rempli que de fèves, de pois et d'autres légumes, y en ayant

des planches toutes entières, de même que de navette et de pavot propres à en faire de l'huile, y ayant même des ceps de vigne dans quelques carreaux, de manière que tout y est dans une confusion des plus grandes et qu'il n'est pas possible à Messieurs les médecins d'instruire leurs escoliers » (2).

Givaudan essaya de se défendre; le 2 juin 1742 il écrivit à la Galaizière en lui rappelant les rigueurs de l'hiver de 1740 qui auraient confondu son jardin « Monsieur le Subdélégué termine-t-il, le sieur Grandclas et Jadelot, accompagnés d'un apothicaire de la ville sont venus faire une visite des plantes du jardin, j'étais une brebis entre ces loups *ravissants* qui m'auraient *évoquez* il y a longtemps s'ils avaient eu le pouvoir; ils ont fait l'exploitation de cette visite avec des manières qui n'étaient pas dans les règles » (2).

Il est probable que Grandclas et Jadelot surent être plus persuasifs auprès du chancelier, car Givaudan reçut son congé, mais il ne quitta pas Pont-à-Mousson sans avoir encore fait parler de lui; en effet, une lettre du sieur Georges, promoteur de l'Université, accuse le sieur Givaudan « d'avoir enlevé la meilleure partie des simples et coupé des arbrisseaux entre deux terres avant de se retirer ». Il lui fait également grief d'avoir volé des cloches de verre, des caisses, des pots et même des serrures de porte!

Chevreuse, après le départ de Givaudan, fut sollicité et accepta de reprendre ses travaux au jardin botanique, Givaudan tenta encore plusieurs fois par

(2) A. D., D. 80.

la suite de se disculper ; de Metz il écrivit le 6 janvier 1743 qu'à son arrivée au jardin il n'avait trouvé que 83 plantes et que Chevreuse après son départ en a retrouvé plus de 1.200, « cela suffit assure-t-il, pour faire connaître que je n'ay pas dégradé la botanique comme on le dit ». Et comme on restait sceptique, d'accusé il se fit accusateur dans une lettre qui est un modèle de tartufferie et dont on nous pardonnera de reproduire les principaux passages, ne serait-ce que pour souligner le peu de fondement du reproche qu'on fit à Jadelot d'avoir dérobé les livres de la bibliothèque de la Faculté.

Cette accusation dont nous retrouvons les échos dans le livre du chanoine Martin (3) est une calomnie énoncée par esprit de vengeance et qu'il convient de réduire à néant.

Voici l'acte d'accusation daté du 2 juin 1742 et signé de la main de Givaudan. Il est adressé au chancelier la Galaizière :

« A la Mission, mon confesseur m'a ordonné de donner avis à votre Grandeur que deux des premiers de la Faculté ont fait emporter par leurs servantes chacune deux hotées des plus beaux livres, les plus beaux de la bibliothèque, et l'année dernière ils ont fait emporter le reste ; j'ay en mains les inventaires des testateurs que le grand-père Paquotte m'a remis en mains et que je suis chargé par le dit de ne les rendre qu'au prince ; je m'acquitte de la pénitence qui m'a été récidivée dans ma dernière confession ; j'aurais bien des raisons à dire, mais je me contente de

(3) Abbé Eug. MARTIN : *l'Université de Pont-à-Mousson*.

faire mon devoir sans faire le flatteur (4): GIVAUDAN »).

Tel est le ragot qui a conféré à Grandclas et à Joseph Jadelot jusqu'à nos jours la réputation de cambrioleurs.

En réalité voici comment les choses durent se passer. La Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson était assez mal logée. La salle principale qui tenait lieu de salle de cours, de salle de travail, de salle de réunion pour les professeurs et de bibliothèque était contiguë à l'appartement du jardinier-botaniste qui remplissait en même temps les fonctions de concierge de la Faculté. Givaudan n'étant pas précisément un modèle d'honnêteté (rappelons-nous les disparitions constatées après son départ) dut être suspect aux professeurs qui pour soustraire les livres de la bibliothèque à la convoitise du jardinier les firent enlever de la Faculté et déposer en lieu sûr, sans se croire tenus d'en rendre compte au fonctionnaire subalterne qu'était Givaudan.

Le chancelier La Galaizière mit probablement au feu le papier de Givaudan, car aucune enquête n'eut lieu. En tout cas nulle part nous ne trouvâmes d'échos de cette affaire.

Mort d'André Jadelot **Dissentions dans le corps professoral**

Le 2 juin 1746 Joseph Jadelot perdit son père décédé subitement. L'ancien apothicaire s'il ne laissait pas de fortune à ses enfants, du moins avait réalisé

(4) *A. D.*, D. 80.

les ambitions qu'il avait conçues pour eux : l'aîné Joseph était professeur de médecine, son frère Dominique, de 15 ans plus jeune avait repris la charge de receveur des finances et avait le titre de conseiller du roi ; une de ses sœurs était mariée à un écuyer, conseiller pour la noblesse de Pont-à-Mousson et l'autre était religieuse annonciade. Joseph Jadelot reçut pour sa part « la moitié d'un gagnage » situé au Ban de Blénod consistant en terres, près et chenevières et moitié d'une « mazure », en outre une maison à Pont-à-Mousson avec un jardin et trois pièces de vigne de 120 ommées (5). C'était le début d'une aisance qu'à la fin de sa vie le doyen Jadelot aura transformée par son travail en une certaine fortune comme nous le verrons par la suite.

Ayons de nouveau recours aux annales de Nicolas Jadelot : nous y apprenons qu'en 1749, les professeurs de médecine Le Lorrain et Jadelot intentèrent un procès au doyen de la Faculté pour les objets suivants :

1° Que les lettres des suppots soient au nom de la Faculté.

2° Pour obliger le sieur Grandclas à remettre les papiers et titres de la Faculté de Médecine.

3° Pour faire la visite des pharmaciens.

4° Pour que les professeurs fassent alternativement les leçons de botanique.

5° Faire défense au doyen d'approuver des ouvrages.

Ce procès sur lequel nous ne voulons pas trop insister mérite pourtant quelques commentaires.

(5) *A. D. Série Notaire. JACQUINOT, 1746.*

D'abord empressons-nous de dire que ces réclamations n'eurent aucun succès. Pour le second article le sieur Grandclas resta ferme comme un roc et garda ses papiers ; les autres doyens, ses successeurs crurent devoir en faire autant, si bien ou plutôt si mal que les archives disparurent au grand dam des historio-graphes de Lorraine. En effet, lorsqu'en 1794, le préfet de la Meurthe ordonna au sieur Tournay, notaire à Nancy, de restituer les papiers de la Faculté que détenait son père, dernier doyen, il ne fut rendu que quelques documents que conservent les Archives départementales. Heureusement Nicolas Jadelot, outre ses annales de l'Université, laissa à la Société Royale des Sciences le recueil des Thèses de Médecine de Pont-à-Mousson annoté de sa main et quelques manuscrits dans lesquels nous avons largement puisé.

En ce qui concerne les autres points, il ne semble pas non plus que Jadelot et Le Lorrain aient obtenu de résultat ; l'inspection des pharmacies faite régulièrement aurait supprimé certains abus, tels que l'octroi aux patients d'une infinité de remèdes plus ou moins appropriés à leurs cas et surtout permis une tarification des drogues ; or, au moment de la révolution lorsque Nicolas Jadelot, à la demande du Comité de salubrité, exposera quelques projets de réforme des us et coutumes de la pharmacie, il s'élèvera encore avec véhémence contre l'exercice illégal de la médecine par les apothicaires et contre l'arbitraire des tarifs.

L'Abbé Hyver prétend que la revendication au sujet de l'enseignement de la botanique provenait de

la convoitise des protestataires, le doyen possédant le privilège de faire le cours de botanique auquel était attaché un revenu de 50 écus par an payés par la ville de Pont-à-Mousson. Nous nous garderons de contester sans preuve. Pourtant nous pouvons exposer des arguments qui nous semblent tout aussi logiques pour expliquer la conduite de Jadelot : l'enseignement de la botanique n'était peut-être pas assuré de façon parfaite par Grandclas, nulle part, en effet, nous ne trouvons à son actif les éloges qui furent décernés à Jadelot comme professeur de Botanique. Nous apprendrons au contraire à propos d'une autre affaire que Grandclas devenu vieux et impotent se refusait à résilier ses fonctions. Jadelot devant après la mort de Grandclas obtenir le décanat au bénéfice d'âge et partant l'enseignement de la botanique voyait certainement sans plaisir tomber une chaire qu'il lui faudrait relever plus tard au prix de gros efforts et c'est probablement pour la même raison qu'en 1742 il intervint, lui professeur d'anatomie, dans l'affaire Givaudan au sujet du jardin botanique. D'autre part pourquoi Jadelot eut-il convoité le partage des 50 écus alloués à Grandclas puisqu'il était certain d'obtenir un jour ou l'autre l'intégralité de la somme ? Ainsi prêterons-nous à Joseph Jadelot des sentiments plus élevés, avec d'autant plus d'assurance que nous aurons souvent par la suite l'occasion d'apprécier la noblesse de son caractère ; soucieux d'ordre, il voulut dans cette histoire sauvegarder les intérêts et le bon renom de la Faculté de Médecine et prévenir les attaques qui étaient sur le point de se déclancher contre elle.

Quant à la première et à la cinquième réclamation, faute de documents leur bien fondé nous échappe.

Ces petites querelles de famille étaient d'ailleurs sans importance, comparativement aux difficultés qui allaient accabler la Faculté.

La Faculté et le Collège Royal des Médecins de Nancy

Le 15 mai 1752, Stanislas créa le collège de médecine de Nancy, destiné à fournir à Nancy, et plus tard à la province des médecins praticiens instruits et expérimentés. Pour être reçu membre du collège, il fallait après avoir obtenu le grade de docteur dans une faculté de médecine fréquenter et suivre les malades pendant trois ans avec un médecin praticien, subir un examen de pratique, expliquer publiquement un aphorisme d'Hippocrate, et donner cent écus à la réception.

En 1757, le collège donnera naissance à l'institution des médecins stipendiés. Ces médecins nommés en concours par le collège étaient répartis par lui dans les différentes villes du Duché et présentés aux officiers municipaux; leur rôle consistait à donner des consultations gratuites aux pauvres et à communiquer leurs observations au collège de médecine. Pour cela l'Hôtel de Ville de l'endroit où ils exerçaient leur allouait 200 livres de Lorraine.

A première vue voilà une institution magnifique jaillie du cœur compatissant d'un excellent souverain pour le plus grand bien de ses sujets! En réalité le

(6) Nicolas JADELOT: *Mémoire pour le Comité de Santé*, 1791.

collège devait être néfaste à la médecine en Lorraine, car il voulut abaisser à son profit l'autorité et le prestige de la Faculté de Médecine et grâce à lui les deux institutions finirent dans le marasme.

Nicolas Jadelot signale sans commentaire pour l'année 1753 (7): « Arrêt du conseil du 4 May qui porte association du Collège de Médecine de Nancy avec la Faculté de Médecine de l'Université ». BAGARD, médecin du roi et président du collège était arrivé à ses fins; la Faculté subissait sans lutte une première défaite.

En 1753, le 26 juillet mourut Christophe-Henri Le Lorrain; la Faculté mit sa place au concours. Les Annales nous apprennent qu'on tira les matières le 29 octobre, que M. BAGARD, médecin de Nancy, nommé commissaire vint à Pont-à-Mousson pour cet acte et que le sieur Parisot obtint la chaire le 22 juillet 1756.

En réalité si la matière du concours fut effectivement tirée à Pont-à-Mousson sous l'œil de Bagard, le concours eut lieu à Nancy, ainsi qu'il le fut signifié aux professeurs de la Faculté par une lettre de cachet, après le tirage des questions. L'Université protesta bien auprès de Stanislas, mais sans succès. Le tour était joué: BAGARD avait officiellement supplanté le doyen de la Faculté et donné au collège des gages pour l'avenir; Grandclas, il est vrai, vieux et infirme, devait être un piètre joueur. Il mourut l'année suivante le 19 juillet 1757. Aussitôt Joseph Jadelot fut nommé doyen. La chaire vacante fut mise au concours

(7) N. JADELOT: *Annales de l'Université*.

et BAGARD de nouveau nommé commissaire royal vint à Pont-à-Mousson le 1^{er} octobre pour le tirage des questions; le concours eut lieu le 4 avril suivant à Pont-à-Mousson; BAGARD cette fois dut s'incliner devant l'obstination de Joseph Jadelot et le doyen de la Faculté présida le concours. Jean-André TOURNAY fut nommé professeur le 10 avril.

Entre temps le Chancelier avait interdit à la Faculté de recevoir des candidats au bénéfice d'âge, comme elle avait pris l'habitude de le faire (8).

L'enseignement de Joseph Jadelot

Le titre de doyen conféra à JADELOT les chaires d'anatomie, de chirurgie, de botanique et la direction du jardin royal de Pont-à-Mousson.

Professeur de chirurgie Joseph JADELOT le fut très peu jusqu'en 1762, car le droit accordé au premier chirurgien du roi de faire passer des examens et d'accorder des titres ne lui laissa pas d'élèves.

Par contre il illustra la chaire de botanique ainsi qu'en fait foi le célèbre botaniste Buchoz. Dans la préface du *Tournefortius Lotharingiae* (1763) Buchoz écrivait: « M. JADELOT, doyen de la Faculté de Médecine de Lorraine, nous a communiqué des mémoires sur toutes les plantes qu'il a trouvées aux environs de Pont-à-Mousson », et à propos du jardin botanique de Pont: « Suivant les anciens catalogues de la Faculté que nous avons retrouvés dans les

(8) N. JADELOT: *Annales de l'Université*.

papiers de M. Marquet, inspecteur de ce jardin, le nombre des plantes s'est porté anciennement à près de 1.500, mais depuis ce temps le jardin a été très négligé et n'a commencé à reprendre vigueur que depuis que M. Jadelot, doyen de la Faculté en a eu la direction. Ce professeur s'est lui-même donné la peine de faire ranger sous ses yeux les plantes dans leur classe et n'a rien négligé pour s'en procurer de nouvelles; il est déjà parvenu par ses soins et par ses recherches à pouvoir en démontrer près de mille espèces ». Plus loin Bachoz expose les procédés didactiques de Jadelot; « ce professeur dit-il, aussi respectable par sa probité que par ses rares talents se distingue surtout dans la botanique; outre les démonstrations qu'il fait dans le jardin de Pont-à-Mousson, il conduit toutes les années ses élèves dans les campagnes des environs de cette ville; c'est là où il fait remarquer les plantes usuelles qui croissent dans cette province et qui peuvent suffire à la guérison des maladies qui y règnent ».

Ce précieux témoignage de Buchoz nous permet une fois de plus d'infirmar les allégations de l'abbé Hyver; ce n'est pas par esprit de lucre que Jadelot fit en 1749 un procès à Grandclas pour que les trois professeurs fissent tour à tour les leçons de botanique, mais bien parce que cet enseignement était fait d'une façon déplorable par le Doyen trop vieux ou inexpert en la matière.

En 1758, survint au sein de la Faculté une histoire qui compromet singulièrement les intérêts de l'Uni-

versité et où Jadelot tint une place de premier plan. Nous n'hésiterons pas à lui consacrer un chapitre, la victoire remportée par Bagard et le collège royal à cette occasion ayant à notre avis donné le coup fatal à la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson.

CHAPITRE III

L'AFFAIRE BAILLY (1)

Les origines du conflit entre le doyen Jadelot et Bailly, licencié en médecine

Un certain Etienne-Nicolas Bailly, licencié en Médecine de la Faculté de Pont-à-Mousson et médecin du collège des Jésuites fut accusé par Jadelot et par Platel, membre du collège royal d'avoir par ignorance causé la mort du père Joachim et mis à mal (et non fait mourir comme il l'a écrit) un jeune fils du baron de Mahuet. Nous ne pouvons mieux exposer l'affaire qu'en donnant l'essentiel d'une lettre de protestation envoyée par le dit Bailly au premier médecin du Roy et au Collège de Médecine. Cette lettre, indépendamment de la polémique qui s'y rattache est un document excellent sur les connaissances pathologiques et thérapeutiques de l'époque; nous la ferons suivre d'ailleurs pour rester impartial, des critiques dont elle fut l'objet de la part des personnages mis en cause.

(1) Tous les détails de cette affaire sont tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque Municipale de Nancy, intitulé *Anecdotes du Collège royal* (Mss. 372).

« Le père dont on m'impute la mort, écrivait Bailly, était un jeune homme de 27 à 28 ans, la maladie était au sixième jour lorsqu'on le transféra de la maison des pensionnaires à l'infirmerie du collège pour le confier à mes soins et je ne l'ai vu que le septième; la maladie suivant le rapport du malade commença par un point de côté très douloureux accompagné de beaucoup de fièvre, d'une grande peine à respirer et d'une toux violente; M. Jadelot déclara que c'était un rhumatisme, il le fit saigner deux fois, ordonna qu'on mit sur la douleur un liniment d'onguent d'Althea et lui prescrivit une médecine composée où entre autres purgatifs entraient une demi-once de l'électuaire de Libo; cette purgation occasionna au malade de fortes évacuations haut et bas et dès cet instant la fièvre redoubla, le poulx devint plus dur et plus fréquent, la toux se changea en quintes continues; la douleur de côté s'étendit et devint insupportable, la respiration était si gênée que le malade paraissait attaqué d'un asthme suffocant, ses yeux étaient étincelants, ses joues très enflammées et sa toux qui avait été sèche jusqu'à la médecine de M. Jadelot, était accompagnée de crachats bilieux et chargés d'un sang écumeux et très abondant; depuis deux jours le malade était dans une insomnie continue, tel était l'état du malade lorsqu'on me le mit entre les mains. L'assemblage de tous ces symptômes ne me laissa pas réfléchir longtemps sur le caractère de la maladie; je reconnus une pleurésie dans son principe, qu'un purgatif placé mal à propos avait changée en une pleuro-péricapneumonie; alors sans

aucun retard je fis faire une ample saignée du bras au malade et pour remplir l'intervalle qu'il y avait d'une seconde saignée également abondante que je me proposais d'ordonner, je prescrivis au malade une tisane humectante et pectorale, l'eau de mou de veau pour bouillon et j'entremêlai les deux remèdes d'un julep composé dans les mêmes vues. Comme j'avais lieu de soupçonner de l'érétisme dans les premières voies à cause des violents efforts que le malade avait fait lors de sa purgation, je lui ordonnai le soir un lavement émollient d'huile et d'eau de son avec un peu de miel; les crachats n'étaient que symptomatiques et par conséquent je n'avais pas à craindre une diversion dans cette indication; ces différents remèdes ne diminuèrent que très peu la violence des symptômes et m'étant aperçu que la douleur de côté était si vive qu'elle jetait le malade dans des spasmes et dans un commencement d'aliénation d'esprit, ainsi que cela s'observe à la suite de grandes irritations causées dans les parties nerveuses et tendineuses où il y a surtout insomnie opiniâtre, je me décidais sur le champ pour une nouvelle saignée du bras, et pour calmer la douleur dont la violence menaçait le malade d'un délire furieux et qui ne pouvait qu'augmenter l'inflammation par les stases inséparables d'un aussi violent érétisme, je pris donc le parti d'ajouter au julep dont j'ai parlé, qui à défaut d'eau distillée appropriée était fait d'une légère infusion de plantes hypnotiques pectorales telles que les fleurs de mauve et de bouillon blanc, le capillaire, les semences de pavot blanc et celles de lin, suspendues avec les syrops de coquelicot,

d'althea, de Fernel, je pris, dis-je, le parti d'ajouter à cette infusion qui était d'une livre 1/2 de liqueur, soixante gouttes ou un gros grain de teinture anodine pour l'administrer au malade de quatre en quatre heures à la quantité de deux ou trois onces chaque fois. J'exposerai tout à l'heure les raisons qui m'ont déterminé à agir ainsi; ayant un grand usage des bons effets de ce remède ordonné de cette manière, je voulus moi-même l'administrer au malade afin de le supprimer aussitôt après son effet et cela ne tarda pas, car à la troisième prise ayant eu la satisfaction d'avoir un peu de rémission dans les symptômes qui depuis plusieurs jours se soutenaient violemment et opiniâtrement contre tous les remèdes, je supprimai son usage et ayant alors remarqué que la douleur de côté était moindre, les quintes de toux moins fréquentes, la respiration plus aisée, les crachats moins sanguins et d'une meilleure qualité, le malade en outre, ayant eu environ deux heures de sommeil à différents temps, je crus que le meilleur parti à prendre était d'entretenir le malade dans ce point de relâchement des solides et de faciliter la coction de la maladie qui paraissait prendre les voyes de l'expectoration, d'autant plus heureusement qu'il ne s'était passé que 24 heures depuis l'urgence des symptômes jusqu'à cet état de tranquillité. Le malade entra dans son huitième jour, pour remplir mon dessein je joignis à l'eau de mou de veau et aux boissons pectorales le looch fait avec le blanc de baleine, la poudre de racine d'Althea, de réglisse et un peu d'antihectique de Poterius que j'incorporai avec égale quantité d'huile

d'amandes douces tirées du jour et de syrop de coquelicot; les personnes qui ont approché le malade assureront comme moi que ce remède fit un tel effet que les principaux accidents se calmèrent, le point de côté ne se fit presque plus sentir, le pouls se relacha, les moiteurs se montrèrent et la respiration devint beaucoup plus aisée; je ne dois cependant pas taire que la chaleur se soutint toujours assez immodérément et la langue ayant toujours demeuré sèche et noirâtre, j'augurai dès cet instant que la fièvre putride maligne pourrait bien se joindre à la première maladie, ainsi que cela s'observe surtout dans les pleurésies et péri-pneumonies mal traitées où l'on a irrité le mal par des antipleurétiques échauffants ou des cathartiques mal placés; la bile et les autres récréments qui de leur nature tendent à l'« alkalinité » se portent à la corruption par l'effet de la chaleur et de la violente attrition qu'ils souffrent dans leurs vaisseaux, de cette manière leurs principes se désunissent, s'exaltent et se mêlant avec les autres liqueurs ils achèvent de corrompre tout.

«Fondé sur ce raisonnement sur l'observation et sur les symptômes prévus, je tentai d'y remédier s'il était possible en prescrivant de nouveau au malade le petit lait dans lequel néanmoins je fis infuser les plantes pectorales ci-dessus rapportées, j'ordonnai aussi une émulsion à prendre la nuit en plusieurs doses composée des quatre semences froides et d'huile d'amandes douces, édulcorée avec le sirop d'Althea; le malade fit usage du petit lait pendant deux jours et il lui procura deux ou trois petites gardes-robes; je tâchai de soute-

nir l' « efficace » de ce remède par une dissolution d'une once et demi de manne dans une légère infusion pectorale ».

« Ce fut le soir du jour que j'ordonnai ce minoratif et qui était le dixième de la maladie que le malade se plaignit d'une douleur aux hypocondres; en le découvrant pour tâter les endroits dont il se plaignait, j'aperçus quelques exanthèmes miliaires sur le bas ventre, je trouvai son pouls petit et défaillant et les autres signes d'une malignité déclarée, alors j'avertis que le malade courait un grand danger, je tâchai d'aider la sortie du pourpre avec une potion faite avec les eaux de scabieuse, de coquelicot, l'antimoine diaphorétique, un tantillum de kermès minéral avec le sirop d'œillet et celui de coquelicot; ce remède occasionna au malade une éruption parfaite; je le trouvai tout couvert d'un pourpre miliaire entremêlé de quelques pustules ».

« C'est dans ces intervalles que M. Platel (du Collège de Médecine de Nancy) arriva, le malade était toujours dans le délire avec le même pouls, j'allai au devant de lui et je me présentai pour lui faire le récit de la maladie et des remèdes que j'avais employés; il affecta de m'interrompre à chaque instant pour apprendre à la compagnie le grand nombre de cures qu'il avait faites en pareil cas et le miracle qu'il allait encore opérer en cette occasion. Persuadé qu'il avait résolu de ne pas m'écouter, je fis venir le livre des recettes pour qu'il apprît au moins les moyens que j'avais mis en usage pour le soulagement du malade; étant à côté de lui lorsqu'on apporta le livre de mes

ordonnances, je me levai pour les lui indiquer ; M. Platel trouve que cette conduite est le rôle d'un subalterne vis-à-vis de lui, il a par conséquent cru jouer celui d'un supérieur à mon égard ».

« Permettez-moi, Messieurs, d'examiner ici s'il a exactement rempli ce rôle, soit dans sa lettre à M. le premier médecin, soit encore pendant le temps qu'il a demeuré auprès du malade. M. Platel convient dans cette lettre qu'il a vu le malade en deux temps différents, il caractérise sa maladie dès le premier moment qu'il l'a examiné, de fièvre catarrhale maligne et il rapporte à M. Ronnow (2) les symptômes qui la lui font appeler ainsi. Le malade se plaignait, dit-il, d'une grande douleur du côté droit qui s'étendait tant au-dessus qu'en dessous du diaphragme, d'une toux fréquente et violente avec exportation abondante épaisse, bilieuse et sanguinolente, en sorte que depuis deux heures il avait rempli deux serviettes; il avait un grand flux bilieux et séreux avec sécheresse de la peau ».

« Nous autres subalternes, qui n'avons pas l'esprit aussi supérieur que M. Platel nous lui soutenons :

« Que ce sont là les principaux symptômes d'une pleurésie et que jamais ils n'ont pu indiquer une fièvre catarrhale maligne; car quoique dans cette espèce de fièvre, il arrive souvent des douleurs violentes au côté, une toux sèche et violente et que le pouls soit petit et fréquent, la vérité est que les signes caractéristiques de cette fièvre ne peuvent tromper parce qu'ils se montrent dès l'instant de la maladie et qu'ils se sou-

(2) Premier médecin de Stanislas.

tiennent pendant le cours du mal; ces signes sont : un abattement subit de toutes les forces qui rend les malades comme stupides dans leur lit, ils se plaignent d'une douleur dans tous les membres telle qu'il leur semble qu'ils les ont fracassés, ils ont une aversion horrible pour le manger, ils ont des nausées continues et ils se plaignent d'un resserrement douloureux dans la région épigastrique d'où dépend tout l'embarras de leur respiration; leur pouls est toujours faible, quoique fréquent, état par conséquent qui s'éloigne bien de la dureté où se trouve le pouls d'un pleurétique. Si à ces signes on en ajoute d'antécédents qui annoncent l'intranspiration tels que le coryza, l'embarras au gosier, ou une chaleur insolite dans cette partie, l'éternuement, un sentiment dans le larynx qui tient un peu du chatouillement, on aura un tableau fidèle de la fièvre catarrhale maligne. Toute la maison atteste que le malade n'a eu aucun de ces symptômes; mais que M. Platel veuille bien nous dire où il a vu que la fièvre catarrhale maligne fut accompagnée d'une expectoration sanguinolente aussi abondante que celle dont il convient lui-même et qu'aucun auteur ne désigne sous les symptômes qu'il décrit. Le flux bilieux et les syncopes sont des signes aussi assez connus de la fièvre catarrhale maligne; c'est sans doute pour mieux persuader à M. le premier médecin l'espèce de cette fièvre qu'il a rappelé dans sa lettre ces deux accidents, mais il me permettra de lui dire qu'il l'a inventé, mais qu'il ne l'a pas vu; toute la maison de Pont-à-Mousson, ainsi que moi, lui soutiendront que le malade n'en a jamais montré les apparen-

ces ; bien plus, c'est que, comme je l'ai remarqué, il a toujours été tellement constipé qu'il a fallu aider le ventre avec un lavement le premier jour, et il n'alla deux fois les deux jours suivants qu'à l'aide de son petit lait et enfin la manne le purgea doucement ; les syncopes n'ont pas plus existé que le flux ».

« M. Platel dit encore dans sa lettre qu'il trouva le malade dans son dernier voyage chargé de miliaire blanc et de pétéchie avec un pouls défaillant et intermittent, la langue brune et acide, le tout accompagné de délire, M. Platel dit vrai jusque là, mais il ajoute que le malade avait la peau brûlante avec moiteur ; M. Platel a emprunté sûrement cette expression d'un subalterne, car il n'est pas possible d'un médecin aussi supérieur que lui, puisse tomber dans une semblable contradiction ; c'est le propre de la chaleur brûlante d'absorber toute humidité, toute moiteur, que M. Platel s'accorde donc aussi avec lui-même, ou le malade avait de la moiteur ou il répandait une chaleur brûlante ; s'il a observé un de ces symptômes il n'a pu remarquer l'autre en même temps »...

« M. Platel aura sans doute cru que le religieux avait une fièvre catarrhale maligne parce que la cause et les effets de cette fièvre donnent ordinairement occasion à une éruption exanthématique ; mais si M. Platel avait bien voulu, en considération du danger du malade, écouter un subalterne, il lui aurait appris ce qu'a été la maladie dans son principe ; comme elle a augmenté vers le sixième jour et ce qui lui est survenu à la fin.

« M. Platel sans avoir donc voulu m'écouter pro-

posa pour tout remède dans l'état où je viens de représenter le malade l'application de vésicatoires aux muscles géméaux; je lui représentai que l'éruption étant faite en entier, je ne croyais pas que ce remède convînt, d'autant que le genre nerveux du malade très susceptible d'irritation pourrait par son agacement exciter la rétropulsion du pourpre, mais M. Platel insista et dit qu'il en avait fait appliquer 17 à un juif de Nancy; il ordonna pour tout remède interne le petit lait et il engagea le malade d'en boire en abondance; je lui remontrai encore que mon dessein était aussi d'en faire prendre au malade, mais que je me proposais d'en soutenir l'effet par de légers alexitères pour entretenir la sortie du pourpre et l'empêcher de rentrer. M. Platel ne daigna pas m'écouter; alors il annonça à toute la maison que la maladie allait prendre un tout autre train et qu'il tirerait le malade d'affaire; mais je dis que M. Platel se trompait tellement, que le malade ne passerait pas la nuit. A 10 heures du soir on avertit M. Platel que le malade était dans un transport violent; il en tira bonne augure et promit de voir le malade le lendemain, mais le moribond mourut la nuit... ».

Platel ayant reproché à Bailly d'avoir donné au malade de la teinture anodine, Bailly continue.

« Je lui répondrai à cet égard qu'il serait possible de me faire ce reproche, si la maladie qu'il détaille eut été celle dont le père Joachin était attaqué; il est certain qu'en cas d'accablement et de défaillance où tout est dans l'atonie et où cependant le médecin doit faire tous ses efforts pour restaurer le malade, et

aider les excrétiions qui sont ordinairement les pré-curseurs d'une guérison prochaine, le *laudanum* est à craindre dans cette circonstance à cause de sa qualité relâchante et assoupissante; mais la maladie du père Joachim n'a jamais été celle annoncée par M. Platel. C'était comme je l'ai dit une maladie inflammatoire de la poitrine accompagnée de douleurs si violentes que le malade périssait d'irritation, si je n'avais tenté de remédier à ce cruel symptôme aussi promptement que je l'ai fait; les autres accidents ne présentaient aucune contre-indication; l'expectoration surtout, la plus digne d'attention en pareil cas, n'était comme je l'ai remarqué que symptomatique et ne présentait aucun signe de coction, il n'y avait ni flux, ni sueurs et s'il y en a avait eu, ils ne m'auraient pas arrêté, puisque le mal augmentait toujours; ils n'auraient rien moins indiqué qu'une crise favorable; c'est précisément dans l'état où était le père Joachim que les grands médecins les plus ennemis des remèdes somnifères contre les maladies de poitrine les conseillent avec force; et en effet, s'ils ne sont contre-indiqués dans ces sortes d'indisposition que parce que portant avec soi un principe d'atonie, ils émoussent l'action systolique des vaisseaux qui travaillent à la coction de la matière morbifique et suppriment par la même raison son excrétion; il suit également que là où il n'y a que feu et tension et où cette même force systolique est changée en un éréthisme opiniâtre, les stases inflammatoires ne feront qu'augmenter par l'orgasme des liqueurs et le rétrécissement des calibres de leurs vaisseaux, or dans cette circonstance il

est certain que la dépuration de la maladie ne pourra jamais se faire parce qu'elle dépend essentiellement des battements naturels et uniformes des vaisseaux qui contiennent l'humeur morbifique et de ceux qui l'avoisinent ; quel remède donc plus propre à obvier à ce terrible inconvénient que celui qui, ordonné prudemment, apaise comme par enchantement la rarecence des liquides, porte un relâchement modéré dans les solides et de cette manière fournit à la nature les moyens d'assimiler la matière de la maladie à celle de nos humeurs ou à la préparer à l'expulsion par les voies ordinaires. J'ai donc été porté par toutes ces réflexions à donner la teinture anodine dans l'excès de douleurs que ressentait le malade ; je soutiens maintenant que j'ai dû la prescrire à la dose que je l'ai ordonnée ; je sais que d'ordinaire et surtout dans ces pays-ci on prescrit le laudanum liquide depuis 12 à 15 gouttes jusqu'à 30 et 40 dans 4 ou 5 onces de liqueur appropriée, mais mon expérience m'apprend aussi de même que celle des plus grands médecins d'Allemagne que, prescrit à cette dose, et dans aussi peu de liqueur on ne peut jamais être assuré de son effet et que tel que le médecin croyait calmer s'est endormi pour toujours, par une certaine disposition de tempérament que la plus grande habileté dans l'art ne peut jamais connaître parfaitement. Alors au lieu de servir utilement, il devient un poison mortel, mais je soutiens qu'on n'aura jamais ces affreux inconvénients à craindre, si en augmentant la dose au double on l'associe à 3 ou 4 fois plus de liqueur ; ce remède très affaibli alors ne peut plus lors agir que très modé-

rément et on est d'autant plus maître de son effet que l'on peut l'ordonner à très petites doses et l'augmenter à volonté, etc... ».

La suite de la lettre répond aux attaques de Jadelot et de Platel au sujet de la thérapeutique appliquée par Bailly au fils du baron de Malhuet. Si nous en croyons Bailly, le petit malade souffrait entre autres choses de hernie inguinale avec inflammation du cordon et du testicule, provoquée par un bandage mal posé qui les aurait comprimés. Jadelot et Platel infirmèrent ce diagnostic ; ils prétendirent qu'il s'agissait simplement « d'une fièvre continue avec intumescence dans les hypocondres » et ordonnèrent des lavements et de l'eau de poulet. D'autre part, ils cherchèrent querelle à Bailly parce qu'il avait donné à l'enfant des pilules de thérébentine et ensuite des bols de mercure doux et de diagrède sans pouvoir, disaient-ils, expliquer pourquoi et surtout d'avoir omis la saignée.

Bailly se défendit judicieusement en disant que Jadelot et Platel avaient nié la hernie sans contrôle après sa réduction ; il expliqua d'autre part qu'il soignait l'enfant depuis longtemps pour des troubles urinaires et que la thérébentine n'avait d'autre but que de remédier à une rétention d'urine « provoquée quelquefois par des glaires très épaisses et visqueuses et quelquefois par du sable rougeâtre » ; quant aux pilules de diagrède et de mercure doux, elles étaient destinées à combattre des vers.

Platel ne répondit pas par écrit, du moins n'avons-nous rien trouvé de sa main. Mais Jadelot contre-attaqua. Sa dignité ne lui permettant pas d'intervenir

personnellement contre le petit médecin qu'était Bailly, un étudiant en médecine développa en les prenant à son compte les arguments de son maître. « Je pourrais, dit-il, me dispenser de justifier M. Jadelot. Il a résolu de n'opposer à un tissu d'invectives et de calomnies qu'un silence discret et méprisant; mais comme sa modération ne le sauverait point des soupçons injurieux que forme toujours un public prévenu et que le sieur Bailly intéressé à flétrir sa réputation fait passer sa retenue pour une honteuse impuissance, l'amour de la vérité et l'envie de témoigner à M. Jadelot les sentiments de respect et de reconnaissance que j'auroy pour lui toute ma vie m'engagent à prendre sa défense ».

Et voici une autre version de la maladie du père Joachim :

« Il est de fait, riposte l'étudiant, que la maladie du père Joachim a commencé par un mal de gorge, pour lequel il fut soigné deux fois dans les deux premiers jours. Pour lors le mal changea de place et le malade se plaignit d'une douleur qui s'étendait le long du dos. Comme le père avait ressenti ce mal déjà quelquefois, M. Jadelot jugea que ce pouvait être un rhumatisme; on lui fit des frictions à sec. Le troisième jour le malade étant sans fièvre, ayant la langue chargée et la bouche pâteuse, il fut purgé... il est absolument faux que cette purgation lui ait occasionné de fortes évacuations par le haut et par le bas; il en fut agité, quoique les évacuations qu'il eut seulement par le bas n'eussent rien d'extraordinaire. Le quatrième jour les choses se passèrent à peu près de même; la fièvre ne

commença à paraître que le 5^e jour vers midi; quelques heures après que la fièvre fut allumée le malade commença à se plaindre d'un point de côté. M. Jadelot fit appliquer sur le côté un liniment d'onguent d'althea. Le 6^e jour la fièvre augmenta et le malade commença à cracher un peu de sang. Comme il était faible on lui fit prendre deux à trois cueillérées de vin d'alcanthe en différentes fois; cette grande faiblesse jointe à un pouls fréquent, sans dureté, fit juger à M. Jadelot qu'il y avait de la malignité; vers midi le père Joachim fut transporté dans l'infirmérie du collège ».

Rétrospectivement il est difficile de faire un diagnostic correct de la maladie du religieux. Les trois médecins, semble-t-il, s'accordèrent sur les signes fonctionnels et généraux. Jadelot vient de nous les donner au cinquième jour; Bailly nous dit, que suivant les rapports du patient, la maladie commença « par un point de côté très douloureux, accompagné de beaucoup de fièvre, d'une grande peine à respirer, d'une toux violente et d'une expectoration sanguinolente ». Et Platel rapporte que le malade se plaignait d'une grande douleur du côté droit qui s'étendait tant au-dessus qu'en dessous du diaphragme, d'une toux fréquente et violente avec expectoration abondante, épaisse, bilieuse et sanguinolente.

Il est donc extraordinaire que leurs opinions aient été aussi divergentes: Jadelot ne porte aucun diagnostic et trouve seulement à la maladie un caractère de malignité; Platel fait de l'affection une fièvre catarrhale maligne et Bailly affirme d'abord qu'il s'agit d'une pleurésie, puis frappé par la persistance de la

fièvre et l'aspect de la langue, sèche et noire, il parle de « fièvre putride maligne » comme cela arrive ajoute-t-il, dans les pleurésies et péripneumonies mal traitées. Que conclure de tout cela? D'abord que les symptômes relevés par Jadelot auraient dû orienter son attention du côté des poumons, ensuite que Platel ne se compromit pas beaucoup et enfin que Bailly fut le plus heureux des trois et porta le diagnostic le plus correct. Et si on nous permet d'intervenir dans le débat, nous exprimerons une quatrième opinion: le père Joachim vraisemblablement mourut d'une pneumonie compliquée de purpura.

Quant à la thérapeutique employée par Bailly, elle ne nous semble pas particulièrement répréhensible s'il nous est permis d'en juger à distance. La saignée à cette époque était un dogme et la satire n'ayant pas eu raison d'elle au siècle précédent dans un pays où, dit-on, le ridicule tue, nous nous garderons d'en faire le procès, d'ailleurs la saignée n'est-elle pas de nos jours encore et, dans certains cas, l'arme la plus efficace de notre arsenal thérapeutique? Quant à la tisane pectorale et à l'eau de mou de veau, elles ne pouvaient être d'aucune façon préjudiciables aux intérêts du malade. Le lavement d'huile et d'eau de son n'était peut-être pas très opportun, « Le malade ayant déjà supporté de fortes évacuations par le bas »; en tous cas, nous comprenons sans peine que « ces différents remèdes n'aient que très peu diminué, selon l'aveu de Bailly, la violence des symptômes ».

D'ailleurs tout cela n'était pas péché aux yeux de ses adversaires; la véhémence de leurs reproches por-

taît contre l'emploi de la « teinture anodine » et en des doses inaccoutumées. Or, à ce propos nous sommes obligés de décerner un satisfecit à Bailly contre l'avis de Jadelot et du Collège Royal; il est certain que l'opium en cette circonstance était très indiqué; nous ne critiquerons pas les doses, Bailly ayant semé le doute en notre esprit en identifiant teinture anodine et laudanum (3). S'il s'agit de laudanum, soixante gouttes pour « un litre et demi de liqueur » à administrer de 4 heures en 4 heures étaient loin de représenter une dose répréhensible! Du reste, si nous en croyons Bailly, sa médecine eut des effets salutaires. C'est que, opium à part, elle ne manquait pas de principes actifs puisque à une infusion de fleurs de mauve, de bouillon blanc et de lin, s'ajoutaient les sirops de coquelicot, de guimauve (*althaea*) et de Fernel, ce dernier étant le produit d'une formule complexe où nous trouvons Stoecheas, calament, origan, thym, betoine, romarin, sauge, semence de fenouil, semence de rue, acore vraie, gingembre et cannelle. Le malade reçut ensuite un looch qui contenait du blanc de baleine (*bechique*), de la poudre de racine d'*althea*, de la poudre de réglisse, de l'antibectique de *poterius* (*antimoniate* et *stannate* de potasse) de l'huile d'amandes douces tirée du jour et du sirop de coquelicot. Voilà encore quelque chose de très acceptable. En effet, Trousseau plus tard administrera dans la pneumonie de l'antimoine en l'incorporant à un looch. Pour faire

(3) Les médicaments dits « anodins » comprenaient toutes sortes de préparations destinées à calmer la douleur. Nous n'avons trouvé nulle part que laudanum de Sydenham et teinture anodine fussent synonymes.

« sortir le pourpre » Bailly fit une potion avec de l'eau de scabieuse, de coquelicot, de l'antimoine diaphorétique, du kermès, du sirop d'œillet et de coquelicot. L'antimoine, émétique et purgatif, fit probablement sortir tout autre chose que le « pourpre ». Pourtant l'octroi de scabieuse, douée d'un certain pouvoir hémostatique pouvait dans une certaine mesure remédier au purpura ; il est vrai que Bailly prescrivit ce médicament pour la vertu qu'on lui attribuait dans les dermatoses, la gale en particulier (scabies) et non comme antihémorragique. Mais revenons à la bataille :

Le retentissement de l'Affaire Bailly

Bailly attaqué sur le terrain professionnel se défendit assez habilement, mais il fit imprudemment parade de ses titres universitaires, et de ses études auprès de grands maîtres de l'époque, ce qui lui attira les démentis les plus cinglants. Il prétendait avoir étudié la médecine à Strasbourg avec un maître réputé, M. Dufort « aussi bon connaisseur que M. Jadelot » qui lui aurait confié une salle de malades qu'il traita, affirme-t-il, à la satisfaction du médecin et des patients.

La Faculté de Strasbourg interrogée répondit par la main de M. Baecler, Professeur en la dite Faculté que « le sieur Bailly pouvait avoir assisté quelquefois aux cours à Strasbourg, qu'il pouvait avoir suivi M. Dufort, mort depuis, mais qu'à moins de produire un certificat imprimé de son immatriculation et signé du recteur, il ne pouvait prétendre « qu'on lui ajoutât foy ».

Le baron Van Svieten de Vienne fut encore plus catégorique et nia que Bailly ait jamais été son disciple. Celui-ci en effet affirmait avoir suivi Van Svieten pendant six mois au chevet de ses malades, grâce à une recommandation de l'empereur d'Autriche.

Dans sa lettre à Jadelot, Van Svieten, traitait Bailly de menteur en des termes que n'eut pas renié Cicéron: « *Potuisset ergo stephanus Nicolaus Bailly interfuisse collegiis quae dedi, sed me inscio. Verum, quod per sexdecim menses mecum aegros visitaverit, impudentissimum mendacium est: ex ungue leonem noscas. Non novi hominem!* »

C'est à Pont-à-Mousson d'ailleurs que Bailly avait soutenu sa thèse de licence. Son examen, d'après lui, avait tellement satisfait les examinateurs que M. Jadelot ne put se défendre d'un enthousiasme extrême à son égard et se répandit partout « en éloges extraordinaires et bien dus à un homme de son mérite ». L'étudiant en médecine répondant à ces allégations prétend au contraire que M. Jadelot croyant son honneur et sa conscience intéressée à admettre un homme si peu instruit, lui refusa sa voix à l'examen et que les autres examinateurs l'admirent malgré lui; les compliments qu'il voulut bien lui faire après son examen étaient, dit-il, purement de politesse et quand il se serait répandu en éloges à son égard ce n'était que par bonté et il en a fait autant pour bien d'autres; « il ne pouvait dire ce qu'il pensait puisque la Faculté l'avait reçu ».

Pour recevoir des grades en médecine, il fallait fournir des témoignages de deux années de philoso-

phie et, si on avait étudié la médecine ailleurs, en donner la preuve. Bailly prétendait avoir présenté un certificat de philosophie et un diplôme de maître en chirurgie à M. Jadelot. Ici l'affaire était épineuse; si Joseph Jadelot en convenait, après les dénégations des Facultés de Strasbourg et de Vienne, il pouvait alors être accusé d'avoir conféré un diplôme au petit bonheur, sans avoir contrôlé sérieusement les aptitudes de l'impétrant. L'étudiant en médecine s'en tira par une pirouette; si les titres de Bailly étaient faux dit-il, « M. Jadelot n'a aucune part à ce vice. Que pouvait-il? Feu M. Grandclas, qui malgré ses infirmités a toujours voulu se maintenir dans les exercices de doyen, avait droit de juger seul de la validité des témoignages et était chargé des formalités nécessaires pour l'examen; il y a donc une irrégularité dans les grades dont M. Jadelot n'est nullement coupable! »

Tout cela sent un peu la casuistique et nous sommes obligés d'avouer que la conduite de Joseph Jadelot à cette occasion donne prise à la critique. Que Jadelot ait décerné des éloges à Bailly, malgré l'insuffisance de son savoir, nous avons le droit de nous en étonner; la bonté n'avait que faire dans ce cas où la justice seule était intéressée. D'autre part pourquoi après coup Jadelot n'a-t-il pas protesté et fait ouvrir une enquête sans attendre que Bailly ait commis des méfaits, puisque de l'aveu de notre étudiant, le Chancelier écrivit à la Faculté pour lui défendre expressément d'admettre Bailly à l'examen pour le doctorat à moins qu'il n'ait fréquenté les leçons publiques pendant trois ans? Nous craignons que les scrupules de

Jadelot n'aient pris naissance ou ne se soient développés que lorsque son intérêt fut en jeu, l'étudiant en médecine fustigeant dans la même lettre « les manœuvres dont il (Bailly) se sert tous les jours pour tâcher d'exclure M. Jadelot de la maison des pensionnaires ». Il est certain que les deux hommes n'étaient pas en très bons termes du fait de leur rivalité professionnelle. Bailly, lisons-nous ailleurs reprochait à M. Jadelot sa politique « qui a toujours été contraire à appeler *en consulte* les médecins établis icy » (à Pont-à-Mousson). D'autre part Bailly avait une belle clientèle susceptible de porter ombrage. C'est toujours l'étudiant qui nous renseigne. « Il s'est acquis, assure-t-il, la confiance d'une partie de Pont-à-Mousson, mais ce succès est dû à la cabale et à la politique... ; il est protégé d'un petit nombre de personnes de marque et de considération qui, s'arrêtant à l'écorce, lui reconnaissent un mérite et ont résolu de l'élever ». Notre sévérité vis-à-vis de Jadelot au sujet de cette affaire, sévérité qui n'enlève d'ailleurs rien à l'admiration que nous professons vis-à-vis de lui pour les éminentes qualités qu'il déploya dans maintes circonstances de sa vie de professeur et de doyen, trouvera son explication à la fin de cette lamentable histoire.

Jadelot n'hésita pas pour écraser son adversaire à employer tous les moyens, au risque de jeter le discrédit sur la Faculté de Pont-à-Mousson, ce qui ne manqua pas d'arriver. Il recueillit trente formules des ordonnances de Bailly et les soumit à l'exécration du monde savant. La Faculté de Paris, première alertée envoya un jugement extrêmement dur où la sévérité

s'alliait au sarcasme et au moyen duquel Jadelot accabla son adversaire, toujours par la main de son disciple, « comment serait-il possible, triomphe celui-ci, que ce sieur Bailly se fut perfectionné dans le grand art de la médecine; il n'a jamais étudié cette science si l'on excepte les six mois pendant lesquels il a fréquenté les salles de Pont-à-Mousson. D'ailleurs, ayant toujours pratiqué la chirurgie dès sa jeunesse, il ignore même le latin qui est l'idiome naturel des médecins!... La seule ressource qui lui reste donc est de rassembler autour de lui, un nombre prodigieux de malades confiés à ses soins, qu'il a traités comme chirurgien et non comme médecin. *Ces deux emplois ne se confondent jamais que dans des cas fort urgents; d'ailleurs l'expérience sans théorie n'est qu'une routine méprisable qui toujours réduite à tâtonner est une suite funeste de fautes et d'erreurs* ».

Voici un passage de la lettre que le sieur Boyer, doyen de la Faculté de Paris écrivait à Jadelot le 10 novembre 1758:

« Je n'ai rien à ajouter au rapport de MM. les Commissaires, ils n'ont pas lu avec moins d'indignation que vous la structure des formules qui ont été prises et mal copiées de quelques livres de formules allemandes: vous ne sauriez trop, Messieurs, travailler à expulser les mauvais médecins, il n'y en a jamais tant eu que dans ces temps-ci et il semble que la vie des hommes est à la discrétion de tout le monde; il est honteux, par ce que je vois tous les jours des plaintes qu'on me porte, que les magistrats souvent

épaulent ces sortes de gens-là. C'est la honte de l'humanité qu'on souffre de pareils ouvriers ».

Suit le jugement de la Faculté de Paris écrit en un latin grandiloquent et dont voici quelques passages :

« Nous avons lu les trente formules de médicaments. Nous ne dirons rien du style dans lequel elles ont été rédigées, le style n'étant en rien préjudiciable aux intérêts des malades, pourtant il est honteux, nous semble-t-il, qu'un médecin, disons plutôt un médicastre, n'ait pas évité au moins certaines fautes qu'on punit des verges chez un enfant.

« A quels usages de telles formules sont-elles destinées ? Pour quelles maladies ? Pour quels tempéraments furent-elles prescrites ? Il ne nous est pas possible de le deviner, ni même de le soupçonner. Pêle-mêle les échauffants s'y mêlent aux réfrigérants, les excitants aux tempérants, les irritants aux adoucissants, l'émétique y est même joint aux purgatifs ! » (4).

L'erreur de Jadelot fut de vouloir lutter à l'aide d'arguments officiels contre l'opinion publique qui avait fait de Bailly le médecin *coté*, le médecin mondain de Pont-à-Mousson. Contre l'engouement des foules la condamnation la plus juste est impuissante ; on continua à consulter Bailly, ce qui ne contribua certes pas à l'apaisement des esprits. C'est alors qu'intervint dans la lutte le dernier moyen : la violence.

Un soir de février 1759, au coin d'une rue, Bailly

(4) Les Considérants de ce jugement sont très vagues et nous pouvons croire que la Faculté de Paris condamna Bailly par principe plus que par conviction, dans le seul but de marquer sa solidarité vis-à-vis de la Faculté de Pont-à-Mousson.

fut attaqué par un professeur de la Faculté, Parisot, mais nous laissons à Joseph Jadelot le soin de nous raconter l'affaire comme lui-même, affolé, en fit dans une lettre le récit à Bagard, le 15 février 1759 :

« Vous ne doutez pas, Monsieur et très cher Président, que je ne sois très affligé de ce qui s'est passé lundi sur les sept heures du soir ; cette affaire est d'autant plus fâcheuse que l'on ne manquera pas d'en profiter pour déclamer contre la Faculté. On ne manquera pas de dire que tout ce qui se dit et se fait chez nous ne vient d'un esprit de cabale et de jalousie. Tout Pont-à-Mousson crie à l'assassin. Il n'y a pas moyen de conduire cette affaire à aucun accommodement. M. Parisot a reçu un coup sur l'œil gauche et une petite blessure au petit doigt droit ; pour décider qui a tort il faudrait savoir qui est l'agresseur. M. Parisot dit et assure que descendant la rue Saint-Laurent pour retourner chez lui, il entendit une personne qui marchait à grands pas derrière lui et qu'étant entré dans son allée pour ouvrir la porte, il entendit cette personne qui lui dit des injures, ce qui le fit regarder derrière et étant sur sa porte, il dit pourquoi on l'insultait, alors le sieur Bailly qui était passé, retourne sur ses pas et s'approchant de M. Parisot il le frappa, à quoi l'attaqué répondit par plusieurs coups sur la tête avec la clef de la porte qu'il tenait à la main ; on dit qu'il y a trois ou quatre blessures et que le blessé est bien mal, peut-être le fera-t-on administrer !

« Vous sentez mieux que moi, mon très cher Président, les mauvaises suites de tout ceci, votre présence serait sans doute beaucoup auprès de Mgr. le

Chancelier... pour parer à tout ce qui pourrait en résulter de fâcheux. On informe, il y a commissaire, il y a bien des assignations lachées; je crois d'abord que l'on pourra aller à la cour, on le fera. M. Parisot doit nous suivre; je lui ai conseillé de ne pas manquer d'écrire à Mgr. le Chancelier et à M. Ronnovv. Si vous apprenez quelque chose de particulier, faites moi l'amitié de m'en informer ».

D'après cette lettre, notre opinion est que Parisot fut l'agresseur; Jadelot est gauche dans ses allégations et se contente de donner la version de son collègue, sans trop de conviction, semble-t-il. En tout cas Bagard se félicita certainement de ce nouveau coup que la Faculté venait de s'administrer dans les parties vives et son intervention auprès des autorités dût-être molle en faveur de cette institution décadente.

Le 22 février, toujours en émoi, Joseph Jadelot rappelle au Président du Collège Royal que l'affaire est toujours en grande vigueur: « On assigne sans fin, écrit-il, ceux qui ont eu quelques relations avec M. Parisot; j'ai été assigné et oui, je ne sais encore à quoi aboutira tout ce fracas, sinon à de grands frais; je crois qu'il n'y a encore rien de prouvé; vous aurez sans doute reçu par la poste de Lunéville une fable faite à dessein d'insulter à la Faculté... Tout va icy à toute outrance contre M. Parisot, il paraît, parce que vous me marquez, mon très respectable Président, que le fanatisme n'est pas moins grand chez vous et à Lunéville qu'ici ». Entre temps Jadelot cherchait à faire diversion, il avait écrit à la Faculté de Strasbourg pour faire condamner 27 autres formules de Bailly.

Les professeurs de Strasbourg les lui retournèrent dûment critiquées par le détail et Jadelot envoya copie de ce nouveau jugement à Bagard et au premier chirurgien du Roi. Mais l'attentat dont il avait été la victime auréolait Bailly d'un prestige nouveau, que ne pouvait guère atteindre la condamnation de Strasbourg. D'autre part, écœurés par le procédé de Parisot, bien des médecins et des personnages de marque, n'hésitaient pas à se ranger du côté de la victime. Parmi eux figuraient certains membres du Collège Royal, qui ne pouvant accorder à Bailly un appui officiel, insinuaient que ses formules n'étaient pas aussi mauvaises qu'on le voulait prétendre.

Jadelot informé de ces manœuvres et probablement déçu par Bagard, qui n'avait pas pris avec beaucoup d'enthousiasme la parti de la Faculté, écrivit au Président du Collège, le 5 mars 1759, une lettre assez sèche :

« Il n'est plus possible de nous taire que la cabale que protège le sieur Bailly débite hautement icy que deux ou trois de vos docteurs agrégés soutiennent bonnes et conformes aux règles de notre art les trente formules censurées par la Faculté de Paris ; une calomnie aussi atroce enfantée par nos adversaires ne tend à rien moins qu'à flétrir la gloire du Collège Royal, le seul moyen d'exposer au grand jour une pareille imposture sera le jugement que je vous prie d'en porter vous-même, soit que vous présidiez à la tête de votre collège ou de votre conseil assemblé. En conséquence, vous trouverez ici une copie exacte des trente formules. Vous aurez la bonté de vouloir bien

les faire passer sous les yeux du Conseil de votre Collège, « en suite » me renvoyer son jugement signé, soit « en suite » et sur la même feuille des formules ou à part, par l'ordinaire prochain. Il m'importe d'avoir cet acte au plus tôt tant pour faire voir le faux de ce que nos ennemis avancent que pour accumuler des armes pour les combattre avec plus de force ».

Le Conseil du Collège Royal envoya le lendemain 6 mars 1759 la condamnation demandée, mais en déclarant avec un peu d'humeur qu'il adhérerait provisionnellement au jugement rendu sur cet objet par la Faculté de Paris, se réservant de s'expliquer sur chaque formule en particulier, le cas échéant ; il protestait d'autre part contre l'accusation de Jadelot et soutenait qu'aucun membre du collège n'avait jamais pensé différemment ou approuvé les dites formules.

Au fond le Collège Royal et Bagard en particulier se repentaient d'avoir pris parti dans cette affaire et d'avoir ainsi manqué l'occasion de porter le coup de grâce à la Faculté en utilisant le scandale qui venait d'éclater. La maladresse de Jadelot allait d'ailleurs leur fournir les moyens inespérés d'arriver à leurs fins.

Jadelot avait également écrit à la Faculté de Montpellier pour obtenir la censure des ordonnances de Bailly. Celle-ci fut-elle moins catégorique que les Facultés de Paris et Strasbourg ? Quoiqu'il en soit, comme le Collège Royal ne mettait pas grand empressement à soutenir la cause de la Faculté, Jadelot changea de tactique et, pour mettre fin à une histoire qui menaçait de mal tourner, Bailly étant protégé par

d'importants personnages, prit le parti d'une conciliation entre les adversaires. Et le 12 mars 1759 un arrangement fut décidé entre Bailly et son avoué, d'un côté et la Faculté d'autre part, également assistée d'hommes de loi. Les deux parties rétractèrent leurs propos; la Faculté promettait de détruire les copies des formules de Bailly ainsi que les condamnations et les mémoires faits sur ce sujet; les frais de la rixe et du procès étaient payés moitié par Bailly et moitié par la Faculté. On ne pouvait vraiment pas trouver mieux pour froisser la susceptibilité des membres du Collège. Six jours après l'ultimatum de Jadelot à Bagard pour obtenir la condamnation formelle de Bailly, on faisait la paix sans même demander l'avis du collège; C'était une imprudence et surtout un manque de tact que Bagard ne manqua pas d'exploiter.

Dégagé de tout scrupule par la rupture de son alliance avec la Faculté, le Collège Royal réuni au grand complet rédigea un mémoire sévère le 31 mars 1759 où il accusait Jadelot et les professeurs de mépriser les avis des autres universités qui avaient condamné sans appel les formules de Bailly et comme au cours de l'affaire, il avait été révélé que Bailly avait reçu ses grades de façon plus ou moins légale, le Collège décida « d'intervenir auprès du Roi pour le mettre au courant des entorses faites par la Faculté de Pont-à-Mousson aux édits et ordonnances royales réglant la procédure des réceptions aux divers grades ».

Bagard écrivit de son côté à Jadelot pour lui reprocher sa conduite et lui annoncer les décisions du Collège.

Le Doyen embarrassé, essaya de s'excuser, mais le ton de sa lettre n'est pas convaincant :

« Je suis très surpris de ce que vous m'écrivez, dit-il, au sujet de la prétendue réticence dont vous voulez nous faire un procès, ce n'est point ma faute si vous n'avez pas lu le décret de la très respectable Faculté de Montpellier. M. Parisot à son dernier voyage, et qui vous a probablement remis une lettre de ma part, était porteur du jugement de cette illustre compagnie, j'ignore pourquoi il ne vous l'a pas montré ». Puis se sentant menacé, il ajoute : « pour ce qui est des autres pièces (5), nous pourrons, quand nous voudrons en représenter plus que vous ne le pensez et là Faculté n'est pas moins sensible aux tracasseries et aux dérangements que de certains propos ont occasionné dans notre affaire que ceux qui voudront faire entendre qu'ils le sont à certains égards : on peut dire avec vérité que deux ou trois personnes ont tout dérangé et ont donné prise aux fanatiques ».

Tout cela est gauche, maladroit et ne respire pas le conviction. Le Collège Royal pouvait triompher : il lui était très facile d'accabler la Faculté de Pont-à-Mousson, qui perdue de considération auprès du Roi n'avait plus qu'à se faire oublier, tandis que le Collège devenait la seule institution médicale officielle de Lorraine.

(5) Jadelot fait probablement allusion à des documents ayant trait à l'accusation qu'il avait portée dans sa lettre du 5 mars 1759 contre certains membres du Collège royal qui auraient pris secrètement l'initiative d'une réhabilitation de Bailly.

CHAPITRE IV

LES DERNIÈRES ANNÉES DE JOSEPH JADELOT ET DE LA FACULTÉ DE PONT-A-MOUSSON

Le concours d'agrégation de 1763

Sans doute à la suite de cette affaire la Faculté eut-elle été ou supprimée ou transférée à Nancy beaucoup plus tôt, si Joseph Jadelot son doyen, n'avait lutté avec énergie contre les prétentions du Collège. Le scandale Bailly avait à ce point éclaboussé les murs de la vieille école que pendant les dernières années du séjour à Pont-à-Mousson, Jadelot eut à batailler sans trêve pour défendre l'honneur de la Faculté.

Dans ses annales Nicolas Jadelot nous apprend qu'en 1759, on contesta à son père le titre de conseiller médecin du Roy, mais qu'après intervention de la Faculté auprès du Conseil d'Etat le titre fut confirmé par arrêt du 20 juin. En 1762, Joseph Jadelot put concevoir une espérance sur les destinées de la Faculté. Stanislas en effet rétablit à Pont-à-Mousson le cours de chirurgie, et réduisit les prérogatives du premier chirurgien (il avait le droit de former des élèves), en sorte que « le 30 juillet plusieurs aspirants en chirurgie soutinrent une thèse publique dans la Faculté de

médecine sous la présidence de M. Jadelot » (Annales). La conduite de Stanislas en maintes circonstances laisse deviner en lui un certain attachement aux vieilles institutions universitaires de Lorraine. Malheureusement mal conseillé par La Galaizière inspiré par Bagard, il fut quelquefois maladroit vis-à-vis de la Faculté, toutefois il ne permit pas à ses ennemis de réaliser sa suppression; ces derniers devront attendre la mort du Roi pour pousser contre l'édifice leur dernier coup de bélier. En attendant, par des embûches habilement tendues, ils essayeront de ruiner l'autorité du doyen et des professeurs. C'est ainsi qu'en 1763 La Galaizière, prenant la Faculté pour une officine de passe-droits, lui demanda cyniquement en se couvrant de l'autorité de Stanislas qui n'y voyait pas malice, de conférer sans examen à un nommé Weiss, son protégé, tous les grades de médecine, sous prétexte qu'il avait déjà exercé pendant 15 ans (1). La Faculté écarta avec hauteur la prétention du Chancelier et exigea pour s'incliner un ordre formel du Roy.

La même année, le 17 juin, mourut le professeur Parisot; Jadelot en informa le Chancelier et lui déclara qu'il allait, avec son autorisation, annoncer un concours pour le remplacement du défunt; il demandait en même temps que ce concours se tint à Pont-à-Mousson. Or, les intentions du Roi (qui étaient celles de La Galaizière) étaient de donner la chaire

(1) « Il a, disait le Chancelier en parlant de Weiss, assez de certificats de sa capacité et de la quantité de cures extraordinaires faites sous les yeux de la première noblesse du royaume; il a fait toutes ses études avec distinction, mais les longueurs pour parvenir au doctorat l'empêcheraient de continuer à faire le bien ». *A. D. D.* 80.

vacante, sans concours, à un médecin de Lunéville, nommé Perrin. Jadelot, apprenant la chose, envoya à Stanislas une lettre de protestation, dans laquelle d'autre part il priait le roi, dans le cas où la compétition n'aurait pas lieu, de reconnaître ses quarante années de loyaux services à la Faculté, en agréant la candidature de son fils, déjà brillant médecin.

Le Roi admettant le bien fondé de la réclamation, déclara la-dessus que le concours aurait lieu, mais Bagard veillait.

L'abbé Hyver qui eut entre les mains des documents que nous n'avons pas retrouvés raconte ainsi la suite de l'histoire :

« Pendant que Jadelot écrivait cette demande, Bagard intrigue auprès du Chancelier. Il le met au courant des formes à observer, annonce la vacance de la chaire à toutes les Facultés de France et même aux Universités étrangères, puis procède à fixer le jour du concours et à tirer les matières pour les candidats. Il ne lui rappelle ces *étiqués*, dit-il, que pour l'avertir que Jadelot fils étant sur les rangs, le père ne pourra être juge, et il implore une lettre de cachet pour que le concours se tienne à Nancy ».

En même temps Bagard insinue que le moment est venu de soumettre au Roi le projet de translation de la Faculté à Nancy. Prévoyant tout, il signale que si la chose est acceptée, Jadelot pourra reprendre la place de médecin stipendié de l'hôpital de Pont-à-Mousson que détenait Parisot. Non content d'écrire au Chancelier, Bagard lui envoie une députation de membres du Collège, porteurs d'un modèle de lettre

de cachet, réglant les modalités du concours suivant ses désirs.

Averti des manœuvres de Bagard, Jadelot écrivit au Chancelier pour le supplier à nouveau d'ouvrir le concours à Pont-à-Mousson, lui rappelant que le Collège Royal n'était qu'une association et que par son établissement et par son état il était inférieur à la Faculté revêtue de caractère et qui réglait les destinées universitaires depuis plusieurs siècles; que c'était jeter le discrédit sur la Faculté que d'envoyer ailleurs les ordres du Roi. Enfin il ajoute que la candidature de son fils n'est pas une entrave à la tenue de l'examen de Pont-à-Mousson, puisque le plus ancien professeur après lui, Tournay, peut présider.

Mais tout cela n'eut point de succès et Bagard reçut la lettre de cachet dont il avait rédigé le brouillon et qui définissait les règles du concours. Il s'empressa d'alerter toutes les universités sans oublier celle de Pont-à-Mousson. Voici le texte de sa lettre à Jadelot :

« Monsieur,

« Le Collège Royal vient de recevoir une lettre de cachet par laquelle Sa Majesté déclare qu'elle a pris la résolution de faire tenir dans la grande salle de l'hôtel de son collège, le concours pour la place laissée vacante par la mort de M. Parisot, Conseiller du Roy et Professeur à la Faculté de Médecine en l'Université de Pont-à-Mousson; l'intention du Roy est que j'en avertisse tous les candidats qui peuvent aspirer à cette chaire. Je vous prie en conséquence de faire afficher le programme ci-joint et d'y annon-

cer aux candidats qu'ils pourront se dispenser du voyage pour tirer au sort les matières, en envoyant une procuration avec leurs lettres de docteur en bonne forme. On leur fera part des questions qui leur seront échues. J'ai l'honneur... » (2).

Jadelot ulcéré écrivit au Chancelier. L'intention du Roi, dit-il, en substance, n'a pas été de donner atteinte aux droits de la Faculté en décernant cette lettre de cachet, cependant les professeurs sont blessés considérablement. En cas d'empêchement du doyen, c'est le plus ancien professeur qui préside, telle est la coutume de toutes les Universités. Puis il demande la révocation de la lettre de cachet.

Le Chancelier ennuyé communiqua cette protestation à Bagard en lui demandant d'y répondre, mais en le prévenant que le Roi tout disposé qu'il était en faveur du Collège, se refusait à diminuer la considération dont la Faculté devait jouir, bien moins encore à porter atteinte à ses privilèges.

Bagard sut probablement convaincre le roi, puisqu'en dépit de l'énergie de Joseph Jadelot, le concours eut lieu à Nancy au mois de novembre 1763. La revanche du doyen fut d'ailleurs éclatante; en effet, son fils l'emporta brillamment devant des juges, qui appartenant en majorité au Collège Royal, devaient ardemment souhaiter son échec.

Dans cette affaire, Joseph Jadelot, sans conteste, manqua de souplesse. Dans ses diverses protestations au Roy, il eut le tort de déclarer franchement que le Collège Royal fondé par Stanislas en 1752, donc

(2) Thèses de Pont-à-Mousson.

institution récente et somme toute dérivée de la Faculté, n'avait ni l'autorité, ni l'expérience d'une vieille institution et devait pour les actes importants de la vie universitaire se soumettre à la Faculté. Bagard dût jouer de cette corde auprès du Roi qui n'hésita pas pour défendre son enfant, à fouler aux pieds traditions et légalité. Mais si le doyen et la Faculté perdirent à cette occasion une part de leurs prérogatives, Bagard y laissa aux yeux de la postérité une partie de sa réputation, vu l'inélégance des procédés dont il usa pour servir son ambition.

Par la suite la Faculté eut souvent encore à défendre ses droits. D'après l'Abbé Hyver, elle aurait été sollicitée par l'« honorable » Collège Royal lui-même, de donner un grade sans acte public à un certain Toussaint, médecin stipendié de Darney. En réalité, ce n'est point ainsi que l'affaire se présenta. Le sieur Toussaint, médecin stipendié de Darney était gradué de Besançon. La Faculté de Pont-à-Mousson, usant de ses droits, obligea ce médecin à se faire agréger à l'Université Lorraine, moyennant, suivant la coutume, un examen public et 100 livres de contribution. Or, Toussaint n'en voulait donner que 50, sous prétexte qu'il avait déjà dépensé beaucoup d'argent pour le dernier concours d'agrégation où il avait été candidat. La Galaizière ayant eu le mauvais goût de faire intervenir le Collège Royal dans cette affaire qui ne regardait que la Faculté, Bagard répondit que la Faculté ne se faisait pas beaucoup d'honneur en réclamant de l'argent à ce jeune médecin méritant « qui s'était présenté avec distinction pour la chaire

vacante »; il profita de l'occasion d'ailleurs pour renouveler ses instances au sujet du transfert de la Faculté à Nancy. « J'ai l'honneur, ajoutait-il au Chancelier, de vous envoyer les pièces de la Faculté de Pont-à-Mousson; il serait à désirer qu'elle fut transférée dans la capitale ». (Lettre du 20 janvier 1765). En ce qui concernait Toussaint, le Roi fut de l'avis du Collège et fit écrire à la Faculté que le stipendié de Darney n'avait aucun droit à payer (3).

Dans une lettre à la Faculté de Paris, Nicolas Jadelot signalera plus tard la fréquence des tentatives pour obtenir de la Faculté des grades sans examen, et leur insuccès dû à l'énergie de son père qui repoussa en particulier les sollicitations de certains chirurgiens, désireux de se parer du titre de docteur et reçut à cette occasion une lettre élogieuse du doyen de la Faculté de Paris (4).

Anoblissement de J. Jadelot Sa démission et sa mort

Le 16 octobre 1764, Joseph Jadelot qui avait bien guerroyé pour l'honneur, reçut de son souverain des lettres de noblesse: « De toutes les grâces, y lisons-nous, que les rois et souverains accordent pour récompenser le mérite et les services de leurs sujets qui se sont distingués, soit dans les emplois qu'ils leur ont confiés ou dans les sciences et arts qu'ils professent, il n'y en a point de plus éclatant que celle de la

(3) *A. D. D.* 80.

(4) Abbé HYVER: *La Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson*.

noblesse puisqu'elle les élève au-dessus du commun et passe à leur postérité; c'est aussi dans ses sentiments que mettant en considération le mérite, la capacité, le zèle, la fidélité et affection, avec lesquelles notre cher et aimé Joseph Jadelot, notre Conseiller médecin ordinaire et doyen de la Faculté de Médecine en notre Université de Pont-à-Mousson, nous a servy et à nos sujets, avec honneur, probité et distinction depuis plus de quarante ans, d'abord dans une chaire de professeur qui lui fut accordée par la voie du concours et depuis quelques années parvenu au décanat auquel nous l'avons nommé par notre choix, qu'il exerce encore et même avec sa pratique, à notre satisfaction et à celle du public, pour l'en récompenser, nous avons résolu de l'élever au degré de noblesse... et nous avons ledit Jadelot ensemble ses enfants de l'un et l'autre sexe, leur postérité et lignées nés et à naître annobli et annoblissons du titre d'honneur, ordre et rang de noblesse... et nous avons audit Joseph Jadelot et à sa postérité, permis et accordé d'avoir et porter pour armes, savoir: d'azur chargé d'une colonne d'or, tortillée d'un serpent de sable tenant à sa gueule une tête de pavot d'or; pour devise au-dessus de la légende: « *Stat Solido* » le tout surmonté d'un armet mort-né, orné de son bourrelet et lambrequin aux métaux et couleurs de l'écu..., sans que pour raison due à cet anoblissement, le sieur Jadelot soit tenu de nous payer aucune finance ni de nous céder le tiers de ses biens, suivant la rigueur des ordonnances dont nous lui

(5) *Archives de Nancy*: Placards imprimés et pièces diverses (1641-1765).

avons fait remise en considération de ses services..., nonobstant tous édits et ordonnances qui pourraient être contraires, notamment celle du 12 juin 1573, à laquelle nous avons pour cette fois seulement dérogé, etc... (5).

Par les mêmes lettres, Joseph Jadelot était fait seigneur de la Cour en Haye, Jezainville et Gesoncourt. Nous reproduisons au début de cet ouvrage un dessin de ses armes que nous avons trouvé dans les annales de l'Université.

De 1764 à 1768 la Faculté de Médecine jouit d'une certaine tranquillité et les annales ne nous apprennent plus que des faits divers de tout repos, tels que celui-ci pour 1764: Délibération des Facultés pour les convois funèbres et services de leurs membres et pour les repas donnés par les nouveaux docteurs ».

En 1766 mourut Stanislas. Immédiatement La Galaizière, toujours poussé par Bagard, intervint auprès de Louis XV pour obtenir la translation de la Faculté à Nancy. Elle n'eut lieu cependant qu'en 1768, après l'édit de suppression des jésuites en Lorraine (1^{er} juillet) et avec les lettres patentes (31 juillet 1768) qui confirmaient l'érection du Collège de Nancy.

Joseph Jadelot n'essaya plus de lutter et donna sa démission plutôt que de quitter Pont-à-Mousson; mais écœuré, il ne voulut pas perdre le bénéfice matériel de sa place et il vendit sa chaire à un certain Gandoger de Foigny; nous avons retrouvé l'acte notarié de cette vente, qui est conçu en ces termes:

«Constitution de rente au profit de M. Joseph Jadelot, doyen des professeurs de la Faculté de médecine

de l'université de cette ville, contre le sieur Gandoger docteur médecin à Nancy.

Rente annuelle et viagère de 450 livres cours de Lorraine payable moitié à la Saint Jean Baptiste, moitié à Noël de chaque année, aussi longtemps que M. Jadelot vivra ; cette rente constituée au moyen de la démission faite par M. Jadelot de sa chaire de professeur en la dite Faculté tant de médecine que de chirurgie et de botanic (*sic*) au profit de M. Gandoger sur l'assurance de tout quoi ce dernier a assuré et hypothéqué tous ses biens présents et à venir.

Cependant si M. Gandoger venait de décéder avant M. Jadelot, la vente stipulée au profit de ce dernier sera éteinte au moment de la mort de M. Gandoger (6) ».

du 18 août 1768.

Bagard ne connut probablement rien de ce marché qui lui eut permis d'accabler son vieil adversaire.

Nicolas Jadelot enregistra le fait de la façon suivante dans ses annales : « Le sieur Gandoger sans concours fut nommé à la place de professeur de médecine vacante depuis la démission du sieur Jadelot ».

Le 28 septembre 1768, Joseph Jadelot présida le dernier acte public de la Faculté de Pont-à-Mousson, une soutenance de thèse dont le titre, *De lèthargo*, étant donné les circonstances, rendait un son de glas.

Et l'université prit le chemin de Nancy.

L'année suivante Joseph Jadelot mourut subitement, comme son père, dans la nuit du 17 au 18 février 1769 ; son corps fut inhumé dans l'église Sainte-

(6) A. D. Série Notaires. Etude Jacquinet, 1768.

Croix avec les cérémonies ordinaires du diocèse, sans apparat, en la seule présence de ses proches (7). A Nancy la Faculté lui fit faire, selon l'usage, un service solennel auquel l'université assista en robes noires et en epomides (*Annales*).

Il laissait à ses quatre enfants un patrimoine assez important; chacun eut pour sa part 28.210 livres tant en argent qu'en biens immobiliers. Ceci prouve à l'honneur de Joseph Jadelot qu'il sut gérer ses intérêts avec autant d'ardeur et d'habileté que ceux de la Faculté, à qui il laissa un bel exemple d'intelligence et de probité et mieux encore un continuateur dans la personne de son fils Nicolas. Certes, il eut des gestes malheureux, que nous avons signalés au hasard des pages, et qui s'expliquent par la fougue de son caractère et la malignité des ennuis; mais nous ne pouvons oublier que sans sa résistance acharnée à Bagard et au Collège royal la Faculté aurait disparu et qu'avec elle se serait éteint le foyer de traditions qui, après la Révolution, a donné naissance à notre Faculté actuelle.

(7) *Archives de Pont-à-Mousson*. Registres paroissiaux, paroisse Sainte-Croix.

CHAPITRE V

LES DÉBUTS DE NICOLAS JADELOT A LA FACULTÉ DE PONT-A-MOUSSON

Joseph Jadelot avait épousé en 1724 demoiselle Elisabeth Halotte dont il eut quatre enfants : Nicolas, Norbert, Françoise et Fidel.

Nicolas vint au monde à Pont-à-Mousson le 5 octobre 1738 (1). Jusqu'ici tous ses biographes le firent naître à Norroy. Nous avons eu la curiosité de rechercher les causes de cette erreur ; et en feuilletant les pièces d'archives de la Mairie de Norroy, nous avons remarqué que ce village était le berceau de la famille Willemet (2) dont un des membres devint maître apothicaire, et démonstrateur de chimie et de botanique de la Faculté en 1779 (son fils fut le distingué professeur de botanique de l'Université de Nancy, Soyer-Willemet). Telle est probablement l'origine de la confusion.

Nicolas était l'aîné de la famille ; il était naturel que son père le dirigeât vers la carrière médicale.

(1) *Archives de Pont-à-Mousson*. Registres paroissiaux Sainte-Croix.

(2) L'ancêtre de la famille Willemet était un suédois venu en Lorraine à titre d'envahisseur au moment de la guerre de Trente Ans ; il prit femme à Norroy et s'y fixa définitivement.

Après des études littéraires qui furent brillantes, si nous en jugeons d'après l'élégance de son latin, il entra à la Faculté de médecine où il soutint successivement, en 1758 et 1759, ses thèses de baccalauréat, de licence et de doctorat. Nous donnons dans la seconde partie de cet ouvrage la traduction de deux questions qu'il traita à l'occasion de ces divers examens.

En 1763, il se mit sur les rangs dans le concours destiné à pourvoir d'un successeur la chaire de Pierre Parisot qui venait de mourir. Nous avons raconté au chapitre précédent les incidents qui survinrent à l'occasion de ce concours, incidents provoqués en partie justement par la candidature du fils du doyen qui n'était certainement pas le favori de la compétition, puisque la majeure partie du jury était composée de membres du Collège royal plus disposés à soutenir les intérêts de leur président Bagard que ceux de la Faculté et du fils de son doyen. Dans ces conditions la réussite de Nicolas Jadelot constituait un tour de force d'excellent augure pour l'avenir du jeune professeur.

Le 27 novembre 1763, Nicolas Jadelot reçut de Stanislas ses lettres patentes où le souverain « Conste » par le procès-verbal du concours que son amé Nicolas Jadelot a eu la pluralité des voix à l'effet de quoy... voulant lui donner des marques de la satisfaction qu'il a de son mérite, de sa capacité et expérience et le mettre à même de les communiquer à ceux de ses sujets qui se détermineront à l'étude de la

médecine » (3), il lui octroie ses lettres de professeur. Nicolas les présenta le même jour au recteur de l'Université, Jean-Baptiste-Simon Cléry, qui reçut sa profession de foi.

Professeur d'anatomie et de physiologie, Nicolas Jadelot ne se fit connaître à Pont-à-Mousson que par son discours inaugural qu'il prononça le 27 janvier 1766. Le sujet, « *dissertatio de variis medicinae fatis ab illius ortu ad nostra usque tempora* », servit de thèse à un étudiant, Arnolphe Antoine, pour un examen de licence qu'il passa le 5 septembre 1767 (4).

Mais son activité se donna surtout libre cours après la translation de la Faculté à Nancy. En plus de ses travaux scientifiques, dont nous nous occuperons en dernier lieu, Nicolas Jadelot trouva le temps et l'énergie de réorganiser la Faculté dont il fit la première, sinon la seule institution médicale de Lorraine, le Collège Royal après la mort de Stanislas et surtout de Bagard, n'ayant pu tenir les promesses de ses brillants débuts. Suivant les traces de son père, Nicolas Jadelot eut le culte du travail, de l'honneur et du renom de la Faculté dont il tentera par divers moyens d'augmenter le prestige.

Comme pour Joseph Jadelot à Pont-à-Mousson, nous ne pouvons mieux souligner le travail accompli par Nicolas Jadelot à la Faculté de Nancy qu'en refaisant l'historique de la Faculté de médecine avant la Révolution.

(3) A. D. B. 1836.

(4) Thèses de Pont-à-Mousson.

CHAPITRE VI

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY DE LA TRANSLATION (1768) A LA RÉVOLUTION (1793) (1)

Le concours d'agrégation de 1771

Au moment de l'exode vers Nancy, la Faculté comptait trois professeurs: Tournay, nommé professeur en 1758 après la mort de Grandclas; Jadelot et Gandoger de Foigny. Joseph Jadelot étant démissionnaire, la Faculté ne confia à personne de son vivant le titre de doyen dont son fils exerça les fonctions jusqu'au 10 mai 1769 où, en qualité de doyen provisoire, il reçut à la dignité de doyen Jean-André Tournay qui venait de recevoir sa nomination de Louis XV. En réalité, dans toutes les décisions de la Faculté, nous retrouverons l'esprit de Nicolas Jadelot qui jusqu'à la fin présidera aux destinées de la Maison.

Le premier acte de la Faculté fut de se dégager de ses liens avec le Collège Royal. A l'occasion d'une thèse, le 2 mai 1769, les professeurs décidèrent que

(1) Les renseignements contenus dans ce chapitre proviennent en partie du Registre des délibérations de la Faculté de Médecine de 1768 à 1793. (*A. D. D.* 82) et des *Annales de l'Université*.

« quoique par respect pour la mémoire du duc de Lorraine et de Bar », la Faculté ait invité par une lettre du même jour (adressée à Bagard) le Collège d'envoyer un de ses membres pour assister à l'examen de licence du sieur Gaulliac de Tulle, elle n'entend point que cela puisse préjudicier à ses droits et « proteste de se pourvoir par remontrance qu'elle se propose de faire au Roy pour obtenir la cassation de l'arrêt d'association ».

Désormais, la Faculté entendait être maîtresse chez elle et le fit bien voir à l'occasion de la mort d'un de ses professeurs, Gandoger de Foigny, qui survint le 5 août 1770.

Aussitôt le doyen écrivit à Maupeou, chancelier de France, pour lui annoncer le décès et lui demander l'autorisation d'ouvrir un concours pour la chaire vacante et de lui donner des ordres en conséquence. Maupeou répondit que la chose lui semblait parfaitement régulière et demanda au doyen de publier l'avis de concours. Une délibération de la Faculté du 25 août fixa le tirage des matières au 5 novembre et le concours au 18 février 1771; il fut adressé à toutes les universités de France deux exemplaires des affiches. De Bagard, on n'entendit plus parler: les événements s'étaient chargés de lui imposer silence.

Nous reproduisons, à titre de curiosité, les questions tirées par chacun des candidats et que nous avons d'excellentes raisons d'attribuer à Nicolas Jadelot, du moins en ce qui concerne la physiologie:

Pour le sieur GUILLEMAIN :

Matière de physiologie.

An oeconomiae animali praesunt leges mechanichae chemicae et organicae?

Question de pathologie.

An ad praecavendam dissolutionem putridam, cortex peruvianus?

Pour le sieur GRÉGOIRE :

Matière de physiologie.

Unde calor animalis?

Question de pathologie.

An exanthemata in morbis eruptivis sunt critica?

An symptomata et quomodo curanda?

Pour M. KENENS :

Question de physiologie.

An multiplex partium consensus causa?

Question de pathologie.

An ab analogia actio remediorum partes aliquas prae aliis afficientium?

Pour M. TAILLER :

Question de physiologie.

Quaenam est causa inspirationem et expirationem alternans?

Question de pathologie.

Vesicatoriorum actio qualis et application quando?

Pour M. POMA :

Question de physiologie.

Qualis est vasorum lymphaticorum origo, finis et usus?

Question de pathologie.

An scrofulis mercurialia et thermae?

Pour M. GÉRARD :

Question de physiologie.
An ab irritabilitate motus vitales?
Question de pathologie.
An in primis vivi febrium intermittentium formes?

Pour M. LALLEMENT :

Unde verietates humorum in secretionibus?
Question de pathologie :
An inflammationis causa proxima stagnatio sanguinis in vasis minoribus?

Pour M. AUBRY :

Question de physiologie.
An a spirituum animalium impetu, contractia muscularis?
Question de pathologie.
An expulsu crises dignoscuntur?

Pour M. ANTOINE :

Question de physiologie.
An textus cellulosus nutritionis organum?
Question de pathologie.
An multiplex spasmi causa et curatio?

Pour M. SCHNEIDER :

Question de physiologie.
Quaenam sunt vires motum humorum intra vasa omnis generis et textum cellulosum promoventes?
Question de pathologie.
An colica dolori pictonum oleosas an inochlicas?

Mais un problème restait à résoudre. Quels seraient les juges du concours? La Faculté n'avait plus que

deux professeurs, cela ne suffisait pas. Demander des agrégés du Collège était un peu humiliant pour la Faculté. On tourna la difficulté. Le doyen écrivit à Maupeou pour le prier de choisir trois juges dans le Collège de médecine, les professeurs de la Faculté, disait-il, étant d'autre part juges de droit.

Le 8 février, la Faculté reçut les lettres patentes conformes à ses désirs, qui désignaient Bagard, Cupers et Platel. Le camouflet pour Bagard était de taille : aussi, évoquant le mauvais état de sa santé, se récusa-t-il ; un certain Desvillers le remplaça.

Les candidats devaient argumenter une demi-heure et se distribuer leurs thèses la veille du jour où ils devaient comparaître. Le premier mars, le scrutin donna trois voix à Guillemain, de Montpellier, qui fut élu et deux à Lallement de Strasbourg. Un autre résultat de la compétition, outre la victoire du lauréat, fut la consécration officielle de l'indépendance de la Faculté.

Mort de Bagard - Controverses sur son éloge

En 1772 mourut Bagard. Jadelot, à cette occasion, oublia ses rancunes et ne se souvint que des bonnes relations qui unissaient le défunt à son père avant l'affaire Bailly. Il fit l'éloge de celui à qui Joseph Jadelot avait dû de mourir dans une sorte de disgrâce. loin de ce qui avait été le but de sa vie.

N. Jadelot, avec une parfaite loyauté, décerna à la mémoire du défunt les compliments qu'il méritait, mais avec non moins de conscience signala, en l'excusant d'ailleurs, ses erreurs dans le domaine scientifique.

Bagard, rappelle-t-il, s'acquit par la pratique une notoriété qui lui amena des clients de marque, « Monsieur de Voltaire, par exemple, qui, attaqué d'une maladie nerveuse, le consulta » et lui envoya des remerciements élogieux (2). (Signalons aussi que la belle amie du philosophe, M^{me} du Chatelet, reçut les soins du Président du Collège royal pour l'accouchement malheureux qui mit fin à ses jours).

« Il (Bagard) était, ajoute Jadelot, si enthousiasmé de la gloire de la médecine, qu'il voulait qu'on la regardât comme une science certaine et infaillible. Un savant mathématicien ayant lu à l'Académie un mémoire qui détruisait cette assertion, M. Bagard crut l'honneur de son état compromis et se chargea de la défense; mais il ne pouvait apporter que des faits qui eussent plus servi à prouver sa capacité qu'à convaincre le géomètre ». Un peu plus loin, Jadelot nous prouve que rien n'est changé sous le soleil. « On a accusé M. Bagard, dit-il, d'aimer la nouveauté et la mode. Ce reproche vient de ceux qui ignorent que les sciences appuyées sur l'expérience se perfectionnent par le temps qui présente toujours de nouveaux faits ». Jadelot, dans l'énumération des publications de Bagard, mentionne sans commentaire qu'en 1752 le Président du Collège « observa la conformation singulière d'un utérus double, phénomène intéressant pour expliquer la superfétation dont il ajouta avoir été le témoin ». Si le terme est pris dans le sens que nous lui attribuons maintenant, le fait est extraordinaire, les auteurs modernes considé-

(2) Nicolas JADELOT: *Eloge de M. Bagard*.

rant la superfétation comme une hypothèse absolument invraisemblable.

Ces quelques extraits prouvent que Jadelot, sans être dithyrambique, garda dans l'éloge de Bagard le ton de bonne compagnie que nous pûmes apprécier dans tous ses écrits. Mais dans les notes qui faisaient suite à son discours, il avait inséré, au sujet d'un membre du Collège royal, Harmant, qui avait de son côté fait l'éloge de Bagard, cette courte phrase : « L'orateur (Harmant) semble avoir voulu faire comprendre que l'établissement du Collège royal avait pour but d'empêcher des abus qui se commettaient dans la réception des candidats. Nous eussions désiré que cet éloquent médecin eut publié son discours et qu'il nous eut fourni les moyens de connaître les fondements de cette accusation contre les hommes respectables qui enseignaient la médecine quand cette association fut établie ».

En dépit de la courtoisie du ton de Jadelot, Harmant crut avoir trouvé une occasion de déverser toute sa bile contre cette Faculté qui se permettait, grâce précisément au fils du vaincu de 1768, de sortir de la tombe qu'avait creusé pour elle le Collège royal, et dont l'éclatant renouveau éclipsait la gloire éphémère de l'institution de Stanislas.

Reprenant point par point le discours de Jadelot, Harmant accusa son auteur d'avoir médit du Collège et outragé Bagard en critiquant son œuvre. Puis passant à l'attaque, il reprocha à la Faculté de manquer à ses devoirs, soit dans l'enseignement, soit dans l'exercice de la médecine envers les pauvres et à Jade-

lot en particulier de ne pas s'occuper de sa chaire d'anatomie et d'usurper, sans en avoir les fonctions, le titre de professeur de chimie.

La réponse de Jadelot fut d'une dignité et d'une mesure dans les termes sans rapport avec l'outrage reçu. « J'ai dit, se défend-il, que l'intention du Roi en établissant le Collège Royal avait été qu'on y fit des leçons sur différentes parties de la médecine, que quelques-uns des associés prennent le titre de professeurs sans en exercer les fonctions ». Et il ajoutait que si leurs cours étaient tombés dans une certaine décadence, il ne fallait accuser ni leur zèle, ni leurs qualités, qu'ils avaient pour mériter le titre de professeur toutes les connaissances nécessaires, mais qu'ils n'étaient point encouragés aux travaux que cette fonction exige. Et, s'adressant particulièrement à Harmant, il déclarait : « En donnant les motifs qui vous empêchent d'exercer les fonctions de professeur de chimie, je ne prétendais pas effacer le lustre que vous tirez de ce titre » (3).

En ce qui concernait les accusations portées contre lui, Jadelot eut toute facilité de prouver que son travail et son enseignement, de notoriété publique, étaient très sérieux. Harmant ayant affirmé que la Faculté n'enseignait pas la botanique, Jadelot déclara que Guillemain s'acquittait au su et vu de tout le monde de l'enseignement de cette matière avec talent et compétence.

Aucune des allégations d'Harmant, dont la mauvaise foi était évidente, ne résista aux arguments de

(3) Lettre de M. JADELOT à M. HARMANT. Bibl. Municip. de Nancy.

Jadelot. « Jamais, dit Jadelot, je n'ai pris le titre de professeur de chymie et si l'*Almanach de Lorraine* me l'a attribué, j'ai fait rectifier cette erreur ». « Au surplus, ajoute-t-il, sans ambitionner autant que vous ce titre, je me garderai bien de soutenir que par le concours des quatre sens naturels, l'on peut découvrir la nature des principes des eaux minérales, comme vous semblez le prétendre. Tout le monde sait que le seul moyen d'y parvenir est la décomposition; il faut recourir à l'évaporation, à la cristallisation, au mélange de différentes substances et à l'examen des précipités pour déterminer leurs vrais éléments. Les secours que nous empruntons à la vue, au goût, à l'odorat et au toucher, sans expériences, ne donnent que des indications incertaines pour les comparer à une analyse exacte et aux procédés dont se servent les chimistes ». Cette petite leçon de chose administrée, Jadelot fait justice d'autres griefs: « Vous me reprochez d'avoir dit que le Collège de médecine devait publier des observations sur les maladies épidémiques de la Lorraine et que jusqu'à présent il n'avait pas satisfait à cet engagement. J'ajoutais: Comment l'aurait-il fait? On prive ses membres de la confiance qui leur est due! Tout le monde sait que le traitement des maladies épidémiques n'est pas accordé à cette classe de citoyens qui ont droit à la confiance du public et qui pour la mériter se sont sacrifiés à des études longues et pénibles ». Ici Jadelot fait allusion au droit qu'avaient les religieux de Saint-Jean-de-Dieu, au détriment des médecins, de soigner les maladies épidémiques, droit contre lequel nous le

verrons s'élever plus tard avec la dernière vigueur. Enfin Jadelot redresse les erreurs historiques d'Harmant au sujet de l'établissement du Collège de médecine dont l'agrégation à la Faculté n'a pas été établie, dit-il, en vue d'empêcher les abus qui se commettaient dans la réception des candidats, « mais pour que les deux corps réunis luttassent contre les abus qui se commettent dans l'exercice de la médecine, c'est-à-dire contre les charlatans, les ignorants et les gens sans titre qui pratiquent la médecine ». Harmant prétendait que Jadelot avait attenté à la mémoire de Bagard. En vérité, Jadelot, rendant à César ce qui lui appartenait, citait parmi les droits de Bagard à la reconnaissance du public, la découverte qu'il avait faite de la source de Contrexéville, avec cette restriction que dans son analyse le Président du Collège n'avait pas suivi la méthode moderne et que les critiques qui en avaient été faites au *Mercur de France* de 1763 par le chimiste Ory étaient justifiées.

Pour terminer, Jadelot réfute une dernière attaque avec quelque dureté : « Vous avancez, dit-il, que j'ai sacrifié tout mon temps à l'enseignement et que je n'ai pu me livrer à l'art de guérir. Votre but est de m'éloigner du champ où vous moissonnez avec tant d'adresse ; vous n'ignorez pas qu'en sacrifiant quinze ans à l'étude de la médecine, je ne m'en suis pas tenu à ce que vous appelez la spéculation scholastique. Les hôpitaux de Strasbourg, de Paris, celui de Pont-à-Mousson que j'ai dirigé pendant deux ans, ceux de Nancy que je fréquente encore, sont les écoles où j'ai puisé et je puis encore les connaissances qui me don-

nent droit à la confiance de mes concitoyens. En me livrant à la théorie de notre art, je n'en ai pas négligé la pratique, mais sans d'autre prétention que celle de me perfectionner; je n'ai jamais méprisé mes confrères, je ne les ai jamais attaqués dans leurs devoirs ou dans leurs connaissances; je n'ai point cherché à établir ma réputation sur les débris de la leur. Je méprise trop ces ressources; elles sont au-dessous d'un homme d'honneur, qui ne doit tenir sa réputation que de son mérite et qui voit sans jalousie des citoyens qui courent la même carrière que lui. Sans m'arroger le droit de vous donner des leçons, je finis, Monsieur, en vous rappelant le respect que nous devons au public. Votre objet, le mien est de lui être utile par nos travaux. Cherchons donc à mériter sa considération et son estime et éloignons toute occasion de le scandaliser par nos querelles ».

Nicolas Jadelot sortait grandi de cette polémique que la jalousie d'un adversaire sans scrupule avait suscitée.

Ayant eu la curiosité de connaître Harmant du point de vue médical, nous avons lu au hasard une de ses publications intitulée: « Mémoire sur les funestes effets du charbon allumé » qui a suffi à nous édifier. Nous en donnons plus loin un extrait en regard des traductions de quelques œuvres de Nicolas Jadelot. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la comparaison est tout à l'honneur de ce dernier qui tient dans l'art médical en Lorraine, au XVIII^e siècle, non pas la première place, mais une place hors rang. En vérité son esprit méthodique et son besoin d'étayer la théorie

par l'expérience l'apparentent intellectuellement à Claude Bernard. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'exposer quelques-uns de ses principes scientifiques en nous occupant de ses œuvres.

**L'activité de Nicolas Jadelot
au sein de la Faculté de 1774 à 1790**

Pour son prestige la Faculté avait besoin, certes, de succès moraux, mais il lui fallait pour vivre trouver des ressources, car la translation à Nancy avait minimisé ses revenus.

Le 15 décembre 1774, les trois professeurs se réunirent à ce sujet. Il fut rappelé que la ville de Pont-à-Mousson était redevable de 150 livres au doyen contre l'abandon de son droit de propriété sur un vieux château et de cent écus au chirurgien prosecteur de la Faculté, sommes qui n'étaient plus payées depuis le transfert. Jadelot fut donc chargé de rechercher les pièces susceptibles de justifier une revendication et d'établir un mémoire; or l'article 7 des lettres patentes de translation stipulait « que les pensions et gages affectés aux différentes chaires de la dite université continueraient d'être payées ainsi et de la même manière qu'antérieurement ». Fort de ce texte, Jadelot consulta un avocat et d'après son conseil les professeurs furent d'avis que sans conteste la ville de Pont-à-Mousson devait payer la première redevance puisqu'elle avait récupéré le vieux château et les terrains y attenants, mais qu'on aurait mauvaise grâce à réclamer la seconde, le chirurgien prosecteur

ne rendant plus aucune espèce de service à la ville de Pont-à-Mousson.

Il fut donc convenu que si la ville de Pont-à-Mousson faisait droit à la réclamation, la modalité annuelle et les arrérages seraient partagés entre les trois professeurs, le doyen n'ayant plus à supporter les charges qu'il assumait à Pont-à-Mousson, en particulier la chaire de chirurgie qui n'avait plus de raison d'exister depuis la création du Collège royal de chirurgie, mais avec cette réserve que les successeurs du doyen pourraient toucher toute la somme s'ils reprenaient l'enseignement de la botanique et de la chirurgie.

La Galaizière, à qui Jadelot avait demandé son appui, répondit avec mauvaise grâce que, selon lui, Pont-à-Mousson ne devait rien, mais que la Faculté était libre de plaider. Décidément la déchéance du Collège lui tenait à cœur !

Enfin le 5 août 1776, après procès, la chambre des requêtes condamna la ville de Pont-à-Mousson à payer les sommes réclamées par la Faculté.

Mais après cela d'autres soucis incombèrent aux professeurs. Jadelot chargé des cours d'anatomie n'avait pas de cadavres à distribuer à ses élèves. L'inaction lui pesant, le 28 novembre 1775, il fit une demande de cadavres à l'intendant de Lorraine, directeur de la maison de réclusion ; en même temps on renouvela une tentative qui avait échoué en 1774, en vue de faire rétablir la place de chirurgien prosecuteur. La Faculté s'adressa pour cela au premier président de la Cour en lui suggérant que « les gages

pourraient être prélevés sur les biens des « cy-devant jésuites qui sont destinés à l'enseignement ». Ce vœu fut amplement exaucé. Par lettres patentes du 19 août 1776 il fut créé, outre une chaire de chimie au profit de Michel du Tennetar, une place de chirurgien prosecteur et de démonstrateur d'anatomie au profit de Lamoureux et une autre de démonstrateur de chimie dont bénéficia Nicolas.

Ainsi peu à peu la Faculté prenait ampleur et autorité.

Le 3 mars 1777, Jadelot présenta un mémoire sur les droits de la Faculté de Médecine d'obliger les chirurgiens de la province à se faire examiner par devant l'un de ses professeurs et de faire enregistrer leurs lettres. Mais après soumission au conseil de Faculté, il fut décidé de surseoir à l'application de ce projet, qui parut probablement trop audacieux.

Véritablement sous l'énergique impulsion de Jadelot la Faculté de Nancy avait en dix ans changé d'aspect et le monde savant ne lui ménageait pas son estime. Le 10 juin 1778 le doyen donna communication aux professeurs d'une lettre de Vicq d'Azyr, secrétaire de la Société Royale de Médecine de Paris où il était dit en particulier : « Je vous prie de témoigner à Messieurs vos confrères combien la Société désire être en correspondance avec eux. Notre compagnie a déjà contracté une association avec le Collège Royal de Médecine de votre ville dont vous êtes membres ; ainsi sous ce point de vue nous avons déjà l'honneur d'être liés ensemble ». L'offre était flatteuse, mais inconsciemment Vicq d'Azir liait le sort

de la Faculté à celui du Collège Royal, au moment où précisément la Faculté en secouait le joug ; aussi le conseil crut-il devoir mettre les choses au point : « Il nous a paru d'après votre lettre, disait la réponse, que la Société Royale de Médecine avait cru s'associer notre Faculté en s'associant le Collège Royal de Médecine comme si les deux corps n'en faisaient qu'un seul. Cela est fondé sur l'édit d'association du 4 mai 1753, mais la Faculté existait près de deux cents ans avant le collège et cette loi n'a pas réuni les deux corps qui sont toujours séparés ; la Faculté ne partage ni les prérogatives, ni les avantages avec le collège, même depuis la translation de l'Université à Nancy. D'après cela, la Faculté n'a pas dû regarder l'association du collège à la Société Royale de Médecine comme lui étant propre ». La suite de la lettre nous apprend que seul Jadelot était associé correspondant de la Société Royale, à titre individuel, mais que les autres professeurs acceptèrent de grand cœur de partager les travaux de la docte compagnie, dont le Président Lassone enregistra avec courtoisie la mise au point de la Faculté.

A plusieurs reprises la Faculté put prouver au Collège Royal qu'elle ne distribuait pas les diplômes à tort et à travers en dépit des accusations de Bagard. Un certain Lefebure de Saint-Hildephont ayant pris le titre de docteur en médecine de la Faculté de Nancy, le conseil des professeurs écrivit au journal de médecine pour convaincre le faux docteur d'imposture, Jadelot ayant appris au contact de son père, ce qu'il en coûtait d'avoir sur cet objet, ne fut-ce que les

apparences, contre soi. Malheureusement si le Collège Royal commençait à prendre au sérieux la Faculté, celle-ci eut à subir, dans la personne de ses diplômés quelques humiliations de la part de certaines Facultés. Le rattachement de la Lorraine à la France n'était probablement pas assez évident pour quelques esprits français tatillons qui persistaient à traiter en étrangers les gradués de Nancy en contestant leurs parchemins. Or, si la Faculté de Nancy s'évertuait à traquer les imposteurs, elle défendit avec autant d'énergie les droits de ses diplômés médecins à qui on reprochait de ne pas être maîtres ès art comme l'exigeait la loi française, l'édit lorrain de 1708 demandant simplement aux candidats aux études médicales une attestation de deux ans de philosophie et de trois ans d'études de médecine dans n'importe quelle université. Un certain de Tourdes établi à Lombez se vit retirer en 1786 le droit d'exercer parce que n'ayant pas satisfait aux obligations de la loi française. En 1789, un sieur Bertrand eut le même sort. La Faculté de Nancy à qui les intéressés s'adressèrent les soutint bravement, paya même leurs avocats et finalement obtint gain de cause. Mais pour éviter des ennuis du même genre, elle prit, le 24 avril 1786, la décision d'obliger tous les candidats médecins à présenter des lettres de maître ès art.

La Révolution Française et la Faculté de Nancy

La révolution survint au moment où la Faculté achevait son magnifique redressement. En 1790, au mois d'octobre, le conseil des professeurs s'assembla

pour délibérer au sujet d'une lettre du docteur Guillo-
tin, secrétaire du Comité de Santé de l'Assemblée
Nationale, qui demandait à la Faculté « de lui faire
part de ses observations sur l'art de guérir en géné-
ral, sur l'état actuel de l'enseignement et la pratique
de la médecine, de la chirurgie, de la pharmacie, de
l'art de l'accouchement dans la ville de Nancy et ses
environs, sur les avantages et les abus de ces états,
sur les réformes qui pourraient l'améliorer et sur les
moyens de perfectionner la constitution médicale en
France ».

On chargea Jadelot du rapport.

Le 25 octobre, il lut son mémoire. Notons entre
parenthèses que le Collège Royal avait reçu de Guillo-
tin le même message, et que la Révolution opéra la
réconciliation stupéfiante des deux adversaires sous
le signe de leur commune détresse. Jadelot déclara, en
effet, que le Conseil du Collège « avait adopté sa
réponse » sur quoi « tous les professeurs furent d'avis
que cette uniformité ne pouvait être qu'avantageuse
en prouvant que les deux corps ne différaient point
de sentiments » : Il n'était pourtant pas loin le temps
où la Faculté protestait que « la loi de 1753 n'avait
pas réuni les deux corps qui étaient toujours sépa-
rés » !

Jadelot dans la lettre qui accompagna son rapport
essaie de sacrifier aux idoles du jour : « Nous espé-
rons, dit-il, que le comité ne verra dans nos observa-
tions que la plus grande envie de coopérer avec lui
à la restauration si désirée et si nécessaire de la
science que nous professons. Nous attendons avec

confiance les lois qui fixeront notre sort; nous désirons que notre travail soit près de nos juges une preuve de notre entier dévouement au bien public, et de la reconnaissance que nous leur consacrons avec tous les bons français.

Nous ne pouvons malheureusement donner que le résumé du mémoire de Jadelot : Il constitue un magnifique projet de réforme des études médicales. Dans son préambule l'auteur, soit par conviction, soit plutôt pour se réserver des gages d'avenir, n'hésite pas à brûler sur les nouveaux autels les édits et ordonnances de la vieille Lorraine.

« Que l'on examine, proclame-t-il les lois actuelles sur la médecine et particulièrement l'édit de 1707, on n'y trouve que futilités et nullités! »

« Et voici ce qu'en général Jadelot proposait :

1° De tracer un plan nouveau d'institution médicale calqué sur l'état actuel de la science et qui en comprenne toutes les branches.

2° De donner aux professeurs de Faculté tous les moyens de remplir leurs fonctions avec exactitude et sévérité.

3° De fixer l'ordre de l'enseignement et d'y employer un temps convenable sans que l'écopier puisse négliger aucune partie de la science.

4° D'augmenter le temps de fréquentation des écoles, sans que l'on put s'en dispenser par tant de moyens illégitimes.

5° De munir chaque Faculté des établissements nécessaires pour l'enseignement de l'anatomie, de la chimie, de la botanique.

6° D'établir dans chaque ville ou il y aura une Faculté de Médecine, un Collège de Chirurgie enseignant et que ces corps s'unissent pour la perfection de leurs travaux.

De rendre communs aux étudiants en médecine et en chirurgie les cours d'anatomie, de chimie, de botanique, chaque corps d'ailleurs devant avoir ses professeurs particuliers pour les autres parties. (On perçoit encore ici la jalousie de Jadelot vis-à-vis de tout ce qui pourrait attenter à l'autonomie de la Faculté).

7° De donner aux actes probatoires des Facultés une forme qui ne les rendit pas illusoires et futiles.

8° De supprimer la vénalité odieuse et abusive des grades et, ajoute Jadelot, cette seule réforme corrigerait beaucoup d'abus essentiels.

9° De réduire le nombre des Facultés de Médecine du royaume, tant pour diminuer la dépense que pour leur donner plus de lustre.

10° D'obliger à recevoir les grades dans la Faculté où se sont faites les études.

11° De doter les écoles, outre de professeurs qui enseignent la théorie de la science, d'un professeur de médecine clinique qui conduisit les élèves dans un hôpital aux lit des malades.

12° De n'admettre les étudiants à s'inscrire en médecine qu'après un examen sévère dans les sciences qui sont préparatoires et nécessaires et d'obliger les étudiants à réunir l'étude de la chirurgie à celle de la médecine ».

A coup sûr voilà un programme dont la réalisation à cette époque aurait fait des études médicales ce qu'elles sont ou à peu près de nos jours. Il est certain que la science médicale théorique, la théorie, comme on disait à l'époque de Jadelot, constitua pendant longtemps la seule arme que possédassent les médecins et le mérite du Collège Royal fut d'obliger « la théorie » à s'incliner devant la clinique; Nicolas Jadelot était trop intelligent pour ne pas admettre le reproche qu'on fit souvent à la Faculté de dédaigner les hôpitaux. Souvent au cours de sa vie il essaya de s'en excuser. Mais finalement il comprit que la Faculté ne vivrait et ne s'imposerait qu'à condition d'instaurer un programme d'études pratiques au lit des malades et honnêtement fit comme nous venons de le voir, une proposition de réforme dans ce sens.

La suite du mémoire comprend l'historique des diverses institutions médicales de Lorraine et les projets de réforme pour chacune d'elles. Loin de demander sa suppression, Jadelot sollicite pour le collège de médecine des indemnités. Quant au Collège de Chirurgie, il souhaite de le voir travailler dans une étroite union avec la médecine.

Pour l'art de l'accouchement, l'auteur s'exprime en ces termes :

« Il est indispensable d'attacher au collège de chirurgie un professeur d'accouchement qui fera ses leçons pour les étudiants en médecine et en chirurgie, de même que pour les sages-femmes. Il serait utile de former un établissement pour que les sages-femmes de la campagne vinssent suivre ce cours et

qu'elles y fissent preuve de leur capacité pour être établies et reçues sages-femmes : Cet établissement est indispensable ».

Puis Jadelot insiste sur les abus qui se commettent en pharmacie.

« Les apothicaires, dit-il, sont ici comme ailleurs dans l'usage de fournir une infinité de remèdes sans prescriptions de médecins ni de chirurgiens. L'article 18 des règlements des pharmaciens semble les y autoriser en disant : les maîtres apothicaires ne pourront traiter aucune maladie grave que sous les ordres de médecins. Cette restriction donne lieu à bien des abus parce qu'elle laisse au pharmacien le droit de juger si la maladie est grave ou non ».

Puis Jadelot demande une tarification des drogues, car, dit-il « Malgré les lois, il règne trop d'arbitraire dans ce commerce ». Pour les eaux thermales, Jadelot propose que le commerce en soit confié aux seuls apothicaires.

La dernière partie du mémoire concerne les Hôpitaux et Maisons de Charité de Nancy. « On juge bien, dit Jadelot, qu'il n'y a rien à réformer sur tous ces objets et même qu'il n'est guère possible de confier le bien des pauvres à une administration plus juste (il s'agit des religieux et religieuses) mais il n'y a à Nancy, ni dans la province aucun établissement pour recevoir les femmes ou filles enceintes qui veulent cacher leur accouchement : On ne reçoit aucune femme ou fille enceinte à l'Hôpital Saint-Charles ; il manque un hôpital d'incurables, fous, épileptiques, scrophuleux, vénériens. ect... Ces derniers ne sont

reçus qu'à la Maison de Renfermérie qui n'est pas un hôpital; cependant on les y traite; on y reçoit aussi les femmes et filles grosses qui se présentent... ».

Pour terminer Jadelot nous révèle un cas d'exercice illégal de la médecine et de la chirurgie.

« Les religieux de l'ordre de Saint-Jean de Dieu exercent la médecine et la chirurgie, sont chargés du traitement des maladies endémiques, sans qu'aucun homme de l'art les dirige et les surveille, sans qu'aucune autorité puisse les empêcher; ils ne doivent compte à personne de leur conduite et capacité, il suffit d'avoir l'habit de l'ordre pour se présenter avec hardiesse et entreprendre le traitement des maladies épidémiques. On a vu les hommes les plus ignorants et les plus ineptes, chargés de cette administration; cependant selon leur institution, ils doivent être subordonnés aux gens de l'art et ils devraient se borner à cela jusqu'à ce qu'ils aient fait preuve publique de leur science et capacité. ».

« Le fondateur n'a-t-il pas commis une injustice en confiant la vie de ses sujets à des hommes qui n'ont pas et ne peuvent avoir selon leurs institutions actuelles, des connaissances que les médecins acquièrent par des travaux longs et assidus? Ce ne sont pas des vues d'intérêt qui nous dictent ces doutes, ils naissent de la nature de l'établissement ».

Jadelot propose la-dessus de supprimer l'ordre et d'employer ses revenus à *stipendier* des médecins et chirurgiens instruits ou d'obliger ceux qui l'embrasent « à étudier la science qu'ils pratiquent et à faire preuve de leurs capacités ».

Le 24 avril 1791 mourut Tournay. Dans une séance présidée par Nicolas Jadelot, les professeurs décidèrent du cérémonial des obsèques et adressèrent une lettre au garde des sceaux et au docteur Guillotin pour les informer de la vacance de la chaire du défunt et leur demander leurs intentions à ce sujet. Jadelot de son côté décida, nanti de l'approbation de ses confrères d'écrire lui-même au ministre et au comité de santé pour faire valoir ses droits au titre de doyen. La Faculté crut également devoir informer du décès de Tournay le syndic de la Meurthe et lui demander son avis au sujet du poste vacant.

En vérité le Comité de Santé et le Gouvernement s'occupaient plus de démolitions et de désorganisation que de plans constructifs. Il avait déjà été décidé que les places vacantes à l'Université de Paris ne seraient pas remplies avant la « nouvelle organisation ». Il en fut de même pour la vacance de Nancy, d'autant plus que le Conseil des professeurs, avec un manque déplorable d'à propos et probablement pour garder les bonnes grâces du nouveau gouvernement lui avait annoncé que rien ne pressait et que le quatrième professeur, chargé seulement de l'enseignement de la chimie, devant par son établissement remplacer les professeurs absents ou empêchés continuerait comme il l'avait fait pendant la maladie de Tournay, à remplir les fonctions du défunt.

Le ton de la lettre de Jadelot était aussi d'une orthodoxie parfaite par rapport aux idées révolutionnaires. « J'ai l'honneur, y disait-il, d'exposer au Comité que je suis le plus ancien des professeurs et

professeur depuis vingt-huit ans; je demande d'obtenir le titre de doyen; il me deviendrait utile si la Faculté conservait l'enseignement et dans tout événement ce serait un titre que j'ambitionnerais d'obtenir pour me servir dans le nouvel ordre. Je vous supplie, Monsieur (il s'agit de Guillotin), d'exposer une demande au Comité de Santé; je serais flatté de lui devoir cette grâce pour laquelle je sollicite sa recommandation. Nous espérons voir renaître l'ordre et corriger les abus multipliés qui s'étaient introduits dans l'ancienne législation ».

Le Comité de Santé après en avoir référé au garde des sceaux répondit qu'il décidait de surseoir à la nomination d'un professeur et ne fit même pas allusion à la demande de Jadelot qui mourra sans avoir été doyen.

Le syndic eut du moins la politesse de décerner à Jadelot quelques compliments: « Votre zèle connu pour le bien public était, Monsieur, un sûr garant au directoire (du département) de la conduite que vous tiendrez à cette occasion pour que le service public n'éprouvat pas d'interruption et il se flatte de n'en avoir jamais que de semblables de rendre à votre patriotisme et à vos talents la justice qui leur est due ».

Le 18 juin 1791 Jadelot communiqua à ses confrères une lettre que le Directoire du District venait de lui envoyer au sujet d'un sieur Poma qui demandait la chaire de Tournay sous prétexte qu'il avait été sur les rangs au dernier concours.

Jadelot fit le 26 juin 1791 approuver par Nicolas et Guillemmin, ses deux seuls confrères une réponse où il écartait la dite candidature comme « opposée à la justice et au bien public », et pour couper cours aux intrigues de Poma demanda au syndic du district de nommer Claude-Antoine, maître en chirurgie comme successeur provisoire et sans fonctions de Tournay. Cet Antoine ne s'était pas contenté comme Poma de tirer une question au concours de 1771, mais avait effectivement soutenu une thèse. Le 10 décembre 1791, la Faculté reçut satisfaction du District. Et les choses en restèrent là. En 1793 « l'ordre nouveau » n'ayant pas encore établi son plan de réorganisation de l'enseignement, Jadelot malade craignit que la Faculté ne rendit l'âme à brève échéance faute de maîtres. Le 16 février 1793, il réunit donc chez lui les professeurs, leur demanda de s'adjoindre Claude-Antoine et d'en référer au district, la délibération stipulant « que l'indisposition du citoyen Jadelot le met hors d'état de continuer l'enseignement des cours d'anatomie et autres dont il était spécialement chargé ».

Mort de Nicolas Jadelot

Jadelot mourut le 17 juin 1793 sans probablement se faire d'illusion sur le sort de l'établissement auquel il avait consacré sa vie. En effet, il ne restait plus à ce moment là à la Faculté que Guillemmin et Nicolas, le professeur provisoire Antoine « ayant été obligé de partir par le congé du dit département pour la place

de médecin de l'Hôpital Militaire de Cherbourg » dans le courant d'avril de la même année.

Guillemin demanda bien au gouvernement la place de doyen et les intentions du ministre pour le remplacement de Jadelot. Il lui fut répondu sur le seul second point que la place devait rester vacante jusqu'à ce que la Convention Nationale ait fixé l'organisation du corps enseignant. C'était en quelque sorte un arrêt de mort pour la Faculté; il est vrai qu'à cette époque, choses et gens passaient rapidement de vie à trépas!

Les obsèques de Jadelot furent modestes, sa qualité de cy-devant lui interdisant probablement les honneurs d'une sépulture officielle. Le registre de fabrique de la paroisse Saint-Epvre présente simplement dans la page de 1793: « reçu 24 livres 6 sols de l'enterrement du citoyen Jadelot ». Quant au registre de la Faculté de Médecine; il est muet sur cette question.

Ce ne fut qu'en 1811 que M. Lamoureux, professeur à la Faculté de Nancy rendit hommage à la Mémoire de Nicolas Jadelot dans un discours à l'Académie des Sciences et Belles Lettres de Nancy.

Lamoureux ayant été l'élève de Jadelot nous donne sur la manière d'enseigner de son maître des renseignements précieux que nous nous empressons de reproduire:

« Professeur d'anatomie et de physiologie, il remplit ces charges, dit Lamoureux, d'une manière honorable et parvint à soutenir dignement le nom de son père, alors doyen de la Faculté. Lors de la translation

(4) *Archives de Nancy. Comptes des fabriques.*

de la Faculté à Nancy, il continua jusqu'à sa mort de professer avec un succès toujours nouveau ces deux branches essentielles de la science médicale. La clarté, l'ordre, la méthode, la noble simplicité du langage, le charme du débit, l'art de captiver l'attention tantôt par une réflexion religieuse ou morale, tantôt par une saillie de gaité, quelquefois par une courte digression, souvent par une interrogation innatendue, distinguaient l'enseignement de ce savant professeur. Lorsqu'il entra dans la classe, une humeur enjouée remplaçait la gravité qui ne le quittait jamais en public, c'était un père au milieu de ses enfants. Exact à donner ses leçons, zélé pour l'avancement de ses élèves, attentif à les visiter dans leurs maladies, à leur donner des conseils salutaires, complaisant jusqu'à leur prêter des livres rares et à leur expliquer les ouvrages nouveaux, généreux dans ses dépenses pour des expériences utiles au progrès de l'art, il se concilia l'amour et le respect de tous ses condisciples ».

Mais il était de plus un praticien habile et compatissant, un travailleur méthodique et consciencieux.

« Dans la pratique de la médecine, continue Lamoureux, il était aussi éloigné d'un aveugle empirisme que d'un septicisme absolu et avait adopté la méthode expectante qui fut justifiée par des succès nombreux. Son humanité l'appelait assidument vers le lit de l'indigence souffrante et lui fit composer pour elle la pharmacopée des pauvres où sont contenues les formules de tous les remèdes nécessaires.

Le temps que lui laissaient les leçons journalières de la Faculté, les consultations et les malades, il le

consacrait à l'étude: « c'était là son seul délassement ».

Nous le croyons sans peine, si nous en jugeons d'après le nombre et la qualité de ses publications.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans évoquer la mémoire d'un fils de Nicolas Jadelot qui, formé selon les méthodes de son père, était malheureusement trop jeune en 1793 pour devenir son successeur et qui après les événements révolutionnaires remplit une belle carrière médicale à Paris. Nous serons bref en ce qui le concerne, pour ne pas sortir des bornes que nous nous sommes imposés et nous en tenir à l'étude de l'ancienne Faculté de médecine de Lorraine.

Nicolas Jadelot eut deux fils; l'un naquit en 1771, l'autre en 1776 (5). L'aîné fut évidemment poussé par son père vers l'état médical. Nous avons trouvé son nom dans les registres d'inscriptions des étudiants en médecine pour les années 1790 et 1791, en particulier à la date du 3 février 1791; ce fut l'une des dernières inscriptions du registre au timbre de l'ancienne Lorraine. Jadelot y écrivit en effet quelques pages plus loin: « Au premier avril 1791, il fallut porter les inscriptions sur un registre au nouveau timbre. En conséquence, celui-ci a été fermé par moi Nicolas Jadelot, faisant fonction de doyen » (6).

Signé: JADELOT.

D'après d'autres documents (7) nous savons que Jean-François-Nicolas Jadelot soutint sa thèse de

(5) *Archives de Nancy*. Registres paroissiaux de St-Epvre.

(6) *A. D.*, D. 85.

(7) *Mémoires de l'Académie Stanislas*. Année 1854.

doctorat cette même année 1791 ; ce fut l'un des derniers diplômes décernés par la Faculté de Nancy. Il devint au début du XIX^e siècle médecin de l'hôpital des enfants à Paris et fut membre de l'Académie de médecine. En 1806 il fit paraître un ouvrage intitulé : « *Constitution de l'air et maladies observées à l'hôpital des enfants malades* ». En 1813 parut de lui une « notice sur le traitement de la gale au moyen de bains sulfureux » et en 1814 il donna une édition remaniée de la « pharmacopée des pauvres » de son père. L'Officine de Dorvault contient encore plusieurs formules de sa composition, notamment une pommade ophtalmique, dite pommade mercurielle de Jadelot, à base de calomel, un liniment savonneux hydrosulfuré dit pommade hydrosulfurée de Jadelot (contre la gale) et une formule de bain à base de trisulfure de potasse dite bain antipsorique de Jadelot (codex). Il mourut pauvre en 1854, après avoir vendu des livres et des documents qui nous eussent été fort utiles ; c'est le seul détail qu'ait pu nous donner son arrière petite-fille que nous avons rencontrée au cours de nos recherches.

Cette même année 1854, le Président de l'Académie des sciences et belles lettres de Nancy rappela la mémoire du défunt dans des termes où, à travers les éloges décernés à celui-ci, perçait surtout son admiration pour Joseph et Nicolas Jadelot, dont le temps n'avait point encore terni la gloire dans la capitale lorraine (8).

(8) *Mémoires de l'Académie Stanislas*, 1854.

CHAPITRE VII

LES ŒUVRES DES JADELOT

La plupart des ouvrages médicaux du XVIII^e siècle sont encore composés en latin. L'emploi de cette langue dans les écrits scientifiques comportait des avantages et des inconvénients; elle leur conférait un caractère d'universalité d'une utilité incontestable, mais elle permettait d'autre part des erreurs d'interprétation déplorables, car tous les savants n'étaient pas, comme les Jadelot, des humanistes capables de s'exprimer aussi correctement en latin qu'en français. En ce qui concerne nos auteurs, nous avons pensé que la meilleure façon de mettre en lumière leurs idées, était de donner une traduction intégrale de quelques-uns de leurs travaux, en nous abstenant de commentaires; la science médicale du XVIII^e siècle étant une chose, celle de notre époque en étant une autre, il y a plus d'intérêt du point de vue documentaire à présenter la première en quelque sorte dans son essence, en négligeant des comparaisons fastidieuses et inutiles. Nous ne voulons point dire par là que toutes les notions du passé n'ont plus aucune valeur de nos jours; il est certain que l'anatomie et bien des données de la

physiologie actuelle étaient parfaitement connues de nos prédécesseurs ; mais il est non moins sûr que les nouvelles méthodes d'investigations cliniques et surtout les découvertes de Pasteur ont presque complètement transformé les connaissances pathologiques des siècles passés qui ne peuvent plus qu'exciter notre curiosité et nous permettre d'admirer la somme de progrès acquise pendant un siècle.

Ce que nous voulons mettre en relief chez les Jadelot, ce n'est point une science qu'aujourd'hui nous sous-estimons, mais un esprit scientifique et des méthodes de travail en tous points conformes à la manière moderne ; car leur médecine fut véritablement une science d'observation et d'expérience.

En quelques mots Nicolas Jadelot, dans l'éloge de Bagard, rappelle en ces termes l'état de la médecine au début du XVIII^e siècle (au moment des premières armes de Joseph Jadelot) :

« La théorie de notre art était pour lors chargée d'une infinité d'hypothèses. L'envie de rendre raison de tout ce que Descartes avait introduit dans la philosophie, s'était communiquée à la médecine ; la secte des chymistes attaquée et prête à être détruite, celle des mécaniciens établie à Montpellier par Vieussens et par Chirac, avant que le génie de Boerhaave lui donnât le lustre dont elle a joui, la réunion arbitraire que la plupart faisaient des principes des chymistes à ceux des mécaniciens, le stahlianisme enfin qui n'admettait que l'âme pour le principe de toutes les fonctions, telle était la médecine au commencement de ce siècle. Le temps n'était pas encore venu où l'étude de

la nature devait bannir toutes les opinions hasardées ». En somme, la médecine de cette époque était une science purement spéculative ; elle avait du succès parce qu'on se passionnait alors de philosophie, mais si les beaux esprits y trouvaient leur compte, les malades n'en tiraient aucun bénéfice et Molière ne s'était pas gêné pour avertir le public qu'il était « berné » ! Il fallait changer de méthode. Des esprits éminents se mirent à observer la nature, les Jadelot furent du nombre et voici les conceptions de Nicolas Jadelot sur l'art médical en 1772.

« En médecine, écrivait-il, avouons-le, les principes sont positifs et assurés, mais la pratique n'en permet pas une application fixe et déterminée. Elle n'admet que la certitude de conjecture, et le meilleur médecin est celui qui conjecture le mieux. L'art de guérir a été comparé à la navigation et à l'art de la guerre. Chacune de ces sciences demande des vues et une sagacité relatives aux circonstances variables de l'instant. la médecine exige des ressources naturelles et imprévues qu'il n'appartient qu'au génie de saisir ». (Eloge de Bagard).

En 1770, dans son discours de réception à l'Académie des sciences de Nancy, qui avait pour titre : De l'abus de l'esprit de calcul dans l'étude de l'économie animale, Nicolas Jadelot avait déjà exprimé des idées analogues. Il y prouvait, dit Lamoureux, « qu'on ne peut soumettre à l'analyse mathématique l'action et la réaction simultanée de tant de parties inséparables ; que l'énorme disproportion entre les causes et les effets dans la matière organique vivante se refuse

aux lois ordinaires du mouvement dans la matière inorganique et morte où les effets sont proportionnés aux causes, que notre ignorance sur les courbures et les ramifications des vaisseaux, sur la densité, la ténacité, la masse des différentes liqueurs sur l'action intime qui ne cesse d'en changer la nature, s'oppose invinciblement à une application rigoureuse de la géométrie et de la mécanique ».

Ces quelques points de doctrine précisés, passons aux ouvrages eux-mêmes. Pour ne pas surcharger notre travail, nous n'avons traduit que quelques œuvres courtes : la thèse de doctorat de Joseph Jadelot ; les thèses de licence et de doctorat de Nicolas Jadelot et un ouvrage qu'il écrivit pour le concours d'agrégation de 1763.

À la suite de ces traductions, afin de souligner la somme de travail accomplie par Nicolas Jadelot, nous analyserons ses principaux autres ouvrages.

I. — Thèses soutenues par les Jadelot

Joseph JADELOT. — *An vertigini stibiata* (Thèse pour le doctorat).

Le vertige est une sensation que l'on ne définit bien qu'en recherchant la nature et les causes.

Les sensations sont des états particuliers d'esprit répondant à certains rythmes du corps : toute sensation née dans l'âme de l'individu relève du corps, car jamais le cerveau ne « sent » si les nombreuses fibres de l'économie ne subissent une impression ; mais il ne suffit pas que la fibre nerveuse vibre là où elle s'étale, il faut que le choc et la vibration qu'elle reçoit arrive au cerveau par l'intermédiaire de

tout le canal nerveux. Il s'ensuit que l'homme ne perçoit une sensation que si les fibrilles cérébrales sont impressionnées. Ce sont ces données qui m'incitent à vous exposer l'anatomie et le fonctionnement des fibres nerveuses.

Tout le monde reconnaît que les nerfs émanent du cerveau, qu'avec les anatomistes les plus clairvoyants nous pensons être un amoncellement de fibres. Cet amas de fibres cérébrales est recouvert par les méninges. Les nerfs sont également recouverts par ces membranes douées d'une très grande étendue. Les nerfs n'ont pas une structure canaliculaire; ils sont constitués par des amas cellulaires; en effet on n'y observe aucun conduit prolongé, et on remarque la séparation de leurs filaments dans les nombreuses coudures qu'ils présentent. En s'entremêlant, les filaments nerveux affectent les formes les plus variées. Leur matière donne passage au fluide; grâce à leur élasticité, ils transmettent mais ne produisent pas la vibration. Cette élasticité est une propriété admirable et spéciale des filaments nerveux qui dépend de leur constitution. L'élasticité de la fibre nerveuse se traduit par un mouvement qui reste, semble-t-il, à l'état d'ébauche (1), c'est une propriété qu'elle possède originellement et qu'elle perpétue grâce à sa structure particulière; elle est capable d'en augmenter la force et l'intensité, sous l'influence du fluide qui court entre les fils les plus tenus de sa substance. Ce fluide mis en branle va jusqu'au bout de son mouvement qui est naturel, toujours égal à lui-même et de durée constante, à moins qu'il ne soit ou détruit par un agent plus fort, ou transformé, ou modifié dans son cours. Ce nouveau cours, ce nouveau mode de vibration est produit par les causes externes qui donnent la sensation; car quoique le nerf soit en perpétuel ébranlement, comme cet ébranlement est toujours égal à lui-même et naturel, il ne produit dans l'esprit aucune sensation à moins qu'il ne perde son état d'équilibre (2)

(1) Cette élasticité de la fibre nerveuse serait en quelque sorte l'analogie de la tonicité musculaire.

(2) Joseph JADELLOT ne semble pas avoir une idée très exacte du processus physiologique d'où naît la sensation.

Donc la sensation dépend d'un changement du rythme dans ce mouvement perpétuel de la fibre nerveuse et la variété des sensations procède de la diversité des vibrations qui connaît elle-même de multiples causes :

1° En effet le mode et l'intensité des sensations obtenues varie avec la nature de l'ébranlement ; la différence des contacts sur les fibres produit la diversité des sensations ; si un corps parfaitement lisse agit sur une fibre, il touche simultanément toutes les parties de la fibre qui subissent toutes les secousses et sont ébranlées pareillement. Si au contraire le corps est plein d'aspérités, son contact produira une sensation différente de celle qu'à donné le corps poli.

2° En second lieu la différence d'intensité du choc sera également un facteur de diversité dans la sensation produite. L'ébranlement de la fibre est rapide ou prolongé suivant la brièveté ou la lenteur de l'impulsion.

3° Supposons qu'un même objet impressionne les nerfs de sujets divers, nous estimons qu'ils pourront avoir des sensations diverses et que l'un percevra poli, ce que l'autre sentira rugueux. Ce sont là des faits absolument certains ; on sait en effet que les nerfs sont plus ou moins tendus suivant les individus et que c'est cet état de tension qui règle l'harmonie des sensations. Enfin l'ébranlement nerveux varie suivant la densité, le mouvement et l'abondance des liquides interposés et jusqu'à un certain point on peut admettre que le nerf subit un ébranlement en rapport avec son degré de compression. En effet d'après leur structure les fibres nerveuses sont particulièrement capables de vibrer, de se mouvoir en tous sens et de produire ainsi des sensations variées. Nous pouvons à présent déterminer la cause de cette sensation qui donne à l'individu l'impression du tourbillon, c'est-à-dire du vertige.

Le vertige est une aberration de l'esprit qui crée l'illusion d'une rotation des objets, comme si ces objets se déplaçaient vraiment en tous sens. En vérité l'esprit ne peut avoir cette impression qu'autant que les fibres rétinienne subissent un ébranlement ; il faut que ces fibres reçoivent une certaine exci-

tation. Pour obtenir cet effet il est nécessaire que la rétine reçoive l'impression d'un objet en état de rotation; la cause immédiate du vertige est donc l'ébranlement vertigineux des fibres rétinienne. Mais en réalité, dans le vertige pathologique les objets qui paraissent se déplacer sont fixes; ils ne peuvent donc pas donner à la rétine l'impression du mouvement. Quelles sont donc les causes de cette sensation devant des objets inertes? Elles m'apparaissent multiples.

On remarque que le vertige atteint surtout les individus relevant d'une maladie longue et aiguë, ceux qui ont été privés de nourriture ou qui ont eu des débâcles diarrhéiques; on le trouve aussi chez les pléthoriques, les coléreux, les mélancoliques et les hystériques. Chez les convalescents et chez ceux qui ont souffert de la faim, ou ont subi des évacuations abondantes, le sang est appauvri et le corps ne reçoit plus assez de suc nourricier; amaigri et cachectique; il se met à trembler, alors les fibres rétinienne vibrent au moindre ébranlement reçu et entraînent le vertige. Quant aux coléreux, il est certain que leurs nerfs tendus outre mesure vibrent facilement; il en est de même chez les mélancoliques et les hystériques. Chez les pléthoriques les vaisseaux transportent un sang trop houleux; les rameaux de la carotide vascularisant les nerfs optiques communiqueront donc forcément leur caractère trépidant aux nerfs en question, d'où le vertige. De cet exposé il ressort: que la cause normale du vertige est essentiellement la vibration de la rétine qui peut être aussi anormalement produite par une tension exagérée, ou une susceptibilité particulière des fibrilles nerveuses composant les nerfs optiques et la rétine, ou encore par la trop grande réplétion des vaisseaux de la tête ou l'excès d'air dans le sang qui le rend fatalement houleux.

Après avoir envisagé les causes du vertige, passons en revue les différentes sortes de vertiges.

Le vertige est dit simple lorsque les objets semblent tourner, mais conservent pour les yeux qui les observent leur allure et leur couleur habituelles. Lorsqu'un brouillard obscurcit en

même temps la vue et que non seulement les objets paraissent tourner, mais que de plus ils semblent noirs et obscurs, ce qui entraîne la chute du patient, il s'agit d'un vertige compliqué, on le nomme alors scotome, scotodynie, vertige ténébreux ou caduque. Pour établir la cause de ces symptômes surajoutés, il faut examiner l'état de la cornée, du cristallin, ou de l'humeur aqueuse. Dans le vertige simple ils ne sont pas lésés, au contraire s'il s'agit d'un vertige compliqué ils présentent des troubles de transparence ou de consistance. Le vertige est dit accidentel lorsqu'il survient sous l'effet de causes extérieures visibles, par exemple quand il est dû à la contemplation prolongée à l'excès d'un objet en état de rotation; il est dit habituel lorsqu'il se reproduit assez souvent, provoqué par une cause extérieure manifeste.

On appelle vertige essentiel celui qui trouve sa cause dans la tête ou par l'intermédiaire de la tête. Un certain nombre de symptômes peuvent accompagner le vertige essentiel, ce sont: la céphalée, la somnolence, la diminution de la vue, des bourdonnements d'oreille, des troubles de l'audition, l'anosmie. On n'observe pas de lésions des organes. On peut dire qu'il s'agit d'un vertige sympathique quand on ne trouve aucun des signes précités d'une affection de la tête, par exemple lorsque le malade souffre de cardialgie ou de palpitations. Le vertige sera d'origine hypocondriaque si le malade est un craintif, un triste, chez qui on ne relève aucune cause manifeste de vertige; si son esprit est confus, s'il est inquiet le jour et ne dort pas la nuit, s'il a des renvois acides ou odorants, des flatulences, des horborygmes et autres symptômes de même nature. La stupeur des sens, la lourdeur de la tête, la lenteur de la démarche, la somnolence, la perte de la sensation de soif, la clarté des urines, la pâleur de la face, la mollesse du corps dénoncent des humeurs trop abondantes et de mauvaise qualité. Si au contraire c'est le sang qui en est cause, le visage est rouge et chaud, en rapport avec la congestion veineuse, le pouls est plein et dur, les tempes sont animées de battements et consécutivement la tête est lourde, le sommeil profond et

prolongé ; le sujet est toujours las, il baille et ses urines sont rouges et épaisses.

Le pronostic du vertige dépend de la diversité des causes qui le produisent.

Le vertige accidentel, rare et léger, se soigne facilement ; mais le vertige habituel et ancien, s'il n'entraîne pas la mort par lui-même peut dégénérer en maladies fatales, telle que l'épilepsie ou plus généralement peut causer l'apoplexie. Le vertige ténébreux et caduque est précisément le signe avant coureur de l'épilepsie et de l'apoplexie, ce qui prouve que l'atteinte des nerfs optiques peut entraîner des troubles de tout le système nerveux.

Le vertige sénile est de traitement difficile, pour ne pas dire impossible, car chez les vieillards c'est la substance même du corps et des nerfs qui tombe en décrépitude au delà de toute possibilité de réparations. Le vertige du début de la fièvre, qui s'accompagne d'urines peu abondantes et fortes, annonce pour les jours suivants une exacerbation de la fièvre. S'il arrive après d'abondantes hémorragies, il présage des troubles paralytiques.

Ainsi que l'exprime Hippocrate : « lorsqu'une violente céphalée s'accompagne de vertiges, il faut s'attendre à une maladie fébrile ; chez les arthritiques, à la paralysie, chez les autres à l'apoplexie. »,

Il n'y a ni traitement spécifique, ni traitement empirique du vertige. La prétention de guérir les maladies par des remèdes secrets décèle l'inexpérience et la méconnaissance des règles médicales : l'ongle de cerf et la fiente de paon prônés par certains charlatans ne semblent pas avoir présenté une efficacité particulière dans le vertige ; ainsi qu'en témoigne VRATISLAS et bon nombre de praticiens, la cinabre est excellente mais n'opère pas de miracles, pas plus que l'éméraldine (vert d'ani-line) ; quant à la jacinthe elle convient mieux comme plante d'ornement que comme remède. Recherchons donc les grandes lignes d'un traitement : si le sang est trop abondant, saignée, scarification, sangsues seront d'un grand secours pour conte-

nir l'impétuosité du sang, ainsi que les dérivés nitrés propres au tempérament bilieux. Si le corps est usé et s'il s'agit d'un tempérament phlegmatique, il faut donner des éliminateurs des voies principales : vitriol blanc, extrait d'hellébore, puis des toniques ; le baume d'ambre jaune et l'huile de genièvre en onctions au moment du vertige, la teinture de castoreum qui est antipasmodique, des conserves de fleurs printanières, de la fleur de tilleul, de l'eau de lys des vallées qui sont antiscorbutiques et conviennent aux hypocondriaques. Mais comme la plupart du temps le vertige est dû à l'encombrement des voies primaires par l'acide urique, pour le faire disparaître, nous ne croyons pas pouvoir conseiller plus efficace que l'émétique et c'est pourquoi nous concluons : dans le vertige il faut donner des dérivés stibiés.

Nicolas JADELLOT. — *De actione aeris in corpus humanum*.
(Pour la licence de Médecine, le 8 mai 1758).

L'air est un fluide transparent, pesant et élastique ; il entoure de toutes parts le globe terrestre et constitue une nourriture nécessaire à tous les êtres vivants, animaux et végétaux, mais il se compose d'éléments si ténus qu'il défie l'acuité des yeux les plus exercés.

L'air est pesant, il est attiré vers le centre de la terre, le baromètre le prouve et tous les travaux depuis l'antiquité signalent cette « horreur du vide ». Cette notion nous permet de conclure que l'air exerce une pression sur ses propres molécules et sur les corps qu'il recouvre. Cette force est égale à celle d'une colonne d'eau de 32 pieds de haut et de poids spécifique comparable à celui de l'eau dans la proportion de 1 à 1800 d'après les calculs des physiciens ; suivant l'état de pureté atmosphérique la pression peut varier et cette variété est marquée par la chute ou l'ascension du mercure barométrique.

De cette pression atmosphérique découle le principe de l'élasticité de l'air qui traduit la concentration ou la dispersion des molécules. On pense généralement que ces phénomènes sont fonction de la pesanteur. Pourtant il y a une limite à cette

élasticité: on peut concentrer l'air dans un espace soixante-quatre fois plus petit, mais on n'outrepasse pas cette limite en dépit de la compression même poussée à l'infini.

Les facteurs qui agissent sur l'élasticité atmosphérique sont la compression, la chaleur et le froid. L'air étant fluide environne, en exerçant sur eux une pression, tous les corps, il les pénètre en utilisant les moindres interstices, sans se laisser arrêter par aucun obstacle; il remplit les plus petits espaces des aliments solides et liquides qu'il accompagne dans les voies digestives; de là il s'insinue dans les voies secondaires de sorte qu'il arrive dans toutes les cavités du corps et s'attache aux liquides qu'elles contiennent, sang, lymphé, bile, salive, lait, urine.

L'air est nécessaire à la vie à un double point de vue. D'abord il maintient par son élasticité l'équilibre des solides et des liquides à l'intérieur du corps et il leur imprime telle direction exigée pour la conservation de la vie. D'autre part il a un rôle externe dans les échanges respiratoires; par des moyens divers il agit sur le poumon et la circulation. Son action cutanée qui dérive de la pesanteur qu'il exerce, tempère et dirige l'élasticité interne. C'est donc l'air qui dans une très large mesure préside aux mouvements vitaux, sans lui il n'est pas possible de vivre robuste; c'est lui qui déjoue les embûches inévitables qui menacent notre vie. Hippocrate estime que l'air intervient non seulement dans le maintien de la vie, mais aussi dans le développement des forces, dans la coloration des téguments et dans le perfectionnement intellectuel et moral.

L'air pris en lui-même est pur, il ne peut donc avoir aucune action néfaste sur notre corps, mais comme il est répandu, il absorbe comme tout fluide les particules qu'il rencontre et qui modifient sa nature; telles le feu, l'eau, les exhalaisons végétales, la respiration animale, les effluves de la matière inerte, chlorurées et sulfurées, et même ce qui est à peine croyable, il s'adjoint des particules métalliques. L'air par ces corps étrangers surajoutés, nuit ou rend service à notre corps, car

ce sont ces éléments qui confèrent à l'air un certain poids, une certaine température et densité et le rendent, en modifiant son mouvement, en amoindrissant ou en augmentant son élasticité, propre ou néfaste à la vie.

Si l'air augmente de poids, les vésicules bronchiques s'étaient exagérément, les vaisseaux pulmonaires sont comprimés; il en résulte une extravasation sanguine qui se traduit par des vomissements sanglants, des lésions de péri-pneumonie et souvent la mort.

Un air trop doux et raréfié à l'excès donne des résultats identiques.

Un air trop chaud assèche les sécrétions et épaissit le sang d'où obstruction, inflammation pulmonaire, sensation de soif, d'étouffement et gêne dans la combustion. Si de plus l'air est sec il épaissit les sécrétions déjà trop compactes et les résultats sont encore plus déplorables. Avec un air chaud et humide il se produit un relâchement des solides, ce qui donne prise à l'obstruction et à la putréfaction qui provoquent l'anéantissement des forces.

L'air froid a un effet constrictif sur les corps; si d'autre part il est sec, il contracte les vaisseaux, épaissit les humeurs et assèche les muqueuses respiratoires; en entravant la circulation du sang et des humeurs il provoque dans les endroits les plus atteints des stases vasculaires très dangereuses.

Un modification subite de l'état physique de l'air est grandement préjudiciable à la santé; lorsque la pression varie, il s'ensuit nécessairement un déséquilibre humoral qui retentit sur le « tonus » des tissus, ceci explique que les épidémies accompagnent les grandes variations de température; c'est d'ailleurs ce qu'exprime très justement Hippocrate: « *mutationes temporum maxime pariunt morbos, in ipsis temporibus magnæ mutationes aut frigoris, aut caloris* ».

Les variations de l'état du ciel, les différents aspects de la lune et ses mouvements sont autant de cause qui modifient énormément l'état physico-chimique de l'air. Les médecins depuis longtemps ont remarqué l'aggravation des maladies

dans la phase séparant l'ancienne et nouvelle lune. Selon la direction de l'irradiation solaire, perpendiculaire ou oblique, l'année se différencie en plusieurs saisons ; or, pendant l'époque des chaleurs il se mélange à l'air beaucoup plus de vapeurs et d'effluves que pendant les saisons froides ; il en résulte pour les quatre saisons une constitution de l'air spéciale à chacune d'elle et de ce fait chaque saison aura son genre de maladies ; c'est une notion qu'Hippocrate connaissait très bien.

En hiver la transpiration est entravée, la nourriture plus ferme, la vie plus tranquille ; par conséquent pendant cette saison le sang est plus épais et plus abondant : d'où pleurésies, péripneumonies, rhumatismes, épanchements de toute sorte et douleurs aiguës. A cette époque, le froid retient les exhalaisons à moins que le retour du soleil ne les libère de temps à autre ; l'atmosphère est alors inconstante et variable. C'est la saison des accès de démence, des hémorragies, des attaques d'épilepsie, des angines, des arthrites, des coryzas, des toux, des ophtalmies, de la variole, des fièvres catharrales.

L'été a aussi ses maladies. Ce sont : les fièvres bilieuses, cholériques, tierces et intermittentes, nées de la sécheresse et de la chaleur. C'est en automne qu'on rencontre les maladies les plus diverses, à cause de l'inconstance de l'atmosphère, tantôt humide, tantôt froide, tantôt chaude et chargée de vapeurs de diverses natures. C'est plus que les autres saisons, celle qui possède l'apanage de la morbidité ainsi qu'en fait foi CELSIUS : *autumnale tempus diutinis malis fatigatos, ab aestate etiam proxima prenos interimit, alios novis morbis conficit, quosdam longissimis implicat.*

L'air varie aussi avec les régions ; suivant la composition des terrains, la latitude, la proximité de la mer, des marais, des fleuves, le passage des vents, l'air est diversement souillé et agit donc diversement sur le corps humain ; chaque pays possède ses maladies propres ; par exemple en Pologne l'apoplexie et le rhumatisme sont fréquents ; l'Angleterre elle semble avoir le monopole des suppurations ; l'Espagne et l'Italie celui des fièvres malignes ; la Syrie et l'Egypte celui de l'éléphantiasis,

etc... Il découle de là que chaque pays possède également ses méthodes particulières de thérapeutique. Pourquoi tant de différences tant au point de vue physique que moral entre humains de diverses régions, sinon parce que le climat y est différent ? La différence de rayonnement solaire dans les diverses zones de la terre entraîne une différence de tempéraments. Les habitants des régions torrides sont maigres et atrabilaires, tels les Africains ; dans ces pays brûlants les cheveux sont noirs ; ils sont blonds au contraire dans les pays froids. Les conditions atmosphériques font couler dans les veines des Maures un sang bouillant. En Asie le climat est modéré ; de là découle la supériorité physique des Asiatiques, la douceur de leurs mœurs, la droiture de leur caractère. Il est manifeste au contraire que les mœurs des habitants des régions septentrionales et montagneuses sont dures. Les habitants des régions humides et grasses sont enclins à la paresse et au plaisir, leurs os sont longs, leurs corps mous et leur mentalité arriérée. Selon Hippocrate, les Européens l'emportent sur le reste de l'humanité, par le caractère, le courage et l'intelligence, précisément grâce à la variété du climat dont l'harmonie exerce sa bienfaisante influence sur les corps et les esprits.

Les terrains minéralifères, saturés d'alumine et de soufre dégagent des corpuscules corrosifs et astringents : les habitants de la campagne romaine en souffrent particulièrement. Dans quelques régions comme Amsterdam, Londres, la Suède l'air ronge les ustensiles et corrode les poumons. Les vapeurs émanées de certains minerais dessèchent tout ce qui pousse à proximité ; tels sont les effets produits par les mines du Devonshire. Les émanations sulfureuses, arsenicales ou d'autres minéraux, les vapeurs d'antimoine, de mercure et de cuivre, en distendant les vésicules pulmonaires à l'excès ou en coagulant les humeurs, provoquent par leur poison l'éclosion de maladies diverses, épidémiques ou endémiques : par exemple on dit qu'en Hongrie il s'échappe brusquement de certaines mines des vapeurs si toxiques qu'elles provoquent la mort subite de tout ce qui vit aux alentours. Nous savons d'ailleurs

que certaines régions de la terre sont devenues inhabitables à la suite de bouleversement de terrain ayant libéré des vapeurs corrosives qui s'échappent par des fissures. Le charbon en ignition incorpore à l'air des gaz capables de tuer rapidement un homme. La consommation et la mélancolie fréquente chez les Anglais, les Londoniens en particulier, trouvent leur cause dans la viciation de l'atmosphère par des particules sulfureuses et chlorées provenant de l'usage de la houille. La vapeur exhalée par la chaux vive provoque des contractions nerveuses, spasmodiques et est infiniment préjudiciable à la santé. Dans certaines cavernes souterraines, l'air, enfermé depuis longtemps, perd son élasticité et se charge de particules susceptibles d'entraîner la mort subite.

Non moins pernicieuses sont les effluves provenant des eaux stagnantes et des grottes contenant des débris putrides; ces effluves contiennent des ferments de putréfaction; on les trouve dans les endroits marécageux, après les inondations, par les pluies ou les débordements de rivière, à la suite des tempêtes marines; elles provoquent des fièvres malignes, pestilentiellles, telles la peste qui ravagea si souvent l'Egypte après les inondations du Nil, lorsqu'ensuite soufflaient les vents du Nord.

L'air marin imprégné de sel qui est rude, dur et coupant, pique, coupe et corrode les organes, il les imprègne grâce à son humidité et les ulcère par son sel; c'est ce qui entraîne la fréquence du scorbut que l'on rencontre chez les habitants des côtes et qui est extrêmement grave pour les tempéraments bilieux et pour ceux qui sont atteints d'ulcères pulmonaires.

Les vents modifient la pesanteur atmosphérique; leur influence se fait sentir diversement sur la transpiration. Du fait de leur impétuosité, ils sont susceptibles de gêner la respiration; d'après le caractère des particules qu'ils recueillent là où ils soufflent et que l'air véhicule, ils sont utiles ou nuisibles à notre corps. Les meilleurs sont les vents d'Orient ou du Nord, qui débarrassent l'air de ses impuretés. Le plus mauvais est l'austral. Hippocrate assure que les lieux les plus salubres

sont ceux qui possèdent une eau saine et abondante et que purifient les vents d'Orient ou du Nord ; ceux, assure-t-il, où soufflent les vents du midi laissent à désirer.

L'air en contact avec le sol et enfermé entre bois et montagne se souille d'évaporations malsaines dont, il ne peut se libérer ; il devient lourd et se charge d'humidité : aussi les habitants de telles régions ont l'esprit lent, parce que le corps mou et obèse. L'air des sommets au contraire, exposé aux vents est d'une fraîcheur agréable et dépourvu de particules nocives ; s'il n'est pas trop léger il dote l'âme et le corps d'une remarquable robustesse.

La plupart des armes que l'atmosphère dirige contre nous lui sont fournies par notre corps. En effet, les matériaux qui composent notre corps élaborent des déchets ; l'air s'encombre donc d'une quantité fantastique d'effluves provenant des excréments d'animaux et des cadavres en décomposition qui lui apportent un grand nombre de souillures d'origine animale. Il est donc très mauvais pour la santé de respirer souvent et longtemps l'air privé d'élasticité d'une nombreuse assemblée, car cet air ne permet pas aux vésicules pulmonaires de se distendre suffisamment. Les végétaux, dont la décomposition libère des particules, communiquent également à l'air leurs propriétés salubres ou insalubres. Si l'air se souille facilement, il peut se purifier non moins facilement. La ventilation le débarrasse aisément des particules étrangères ; le feu dissipe les vapeurs délétères, les vapeurs de vinaigre neutralisent les émanations putrides et amoniacales et les alcalis réduisent les vapeurs acides.

L'air corrompu des chambres de malades doit être éliminé et remplacé par de l'air pur ; il faut dans le choix des habits et des couvertures tenir compte de la température et se méfier des variations subites de l'état atmosphérique ; les lieux de réunion et les chambres à coucher auront de larges ouvertures à l'air libre et leur atmosphère sera fréquemment renouvelée, d'autre part, il est nécessaire de veiller à la propreté des habitations. Ainsi, autant que faire se peut, la vie se passera dans un air pur, sain et tempéré.

L'air de la campagne est beaucoup plus pur que celui de de la ville où les fumées, les relents, les égouts, les émanations animales vicient l'atmosphère, qui d'autre part est confinée dans des espaces rétrécis où elle ne peut se libérer des vapeurs délétères dont elle est sursaturée. La campagne, au contraire, où prairies, forêts, fleuves et terres cultivées se mêlent dans une heureuse harmonie, est le domaine des vastes espaces, et vient admirablement en aide à la santé. Aussi bien heureux celui qui, loin du fracas de la ville, peut emplir ses poumons des souffles campagnards et, laissant de côté les affaires, cultiver son esprit tout en maintenant son corps en bonne santé.

L'air de Pont-à-Mousson nous permet de bien vivre et de prendre des forces ; cette ville est bâtie, en effet, dans un site très agréable, pourvu d'un sol sablonneux à peine gras et d'eaux excellentes et abondantes. Comme les minéraux du sous-sol sont profondément enterrés, leurs effluves ne sauraient rendre insalubre l'air de la ville qui, par ailleurs, est largement purifié par les vents d'orient et les vents du nord, les vents du midi s'y faisant très peu sentir ; par suite de la dépression du sol l'atmosphère est quelque peu imprégné d'humidité, mais l'air que nous respirons ne subit la mauvaise influence d'aucun marécage ; son humidité lui vient du fleuve dont les eaux sont filtrées par le sol sablonneux. Pont-à-Mousson possède vraiment une atmosphère salubre et un climat tempéré.

Nicolas JADELOT. — *De Causis mortis subitaneae* (Pour le Doctorat en médecine, 1759).

L'homme est soumis à un destin inéluctable, ainsi que l'exprime HORACE, Od. 28, L. 1 :

Omnes una manet calcanda semel via lethi

Et avec SENÈQUE nous disons :

La mort est une loi naturelle. C'est une contribution, une charge pour les mortels, c'est le remède à leurs maux. Mais

hélas il y a la douleur. Et si nous sommes convaincus que nous mourrons, nous ignorons comment nous subirons cette triste nécessité. On naît d'une seule façon, mais on meurt de mille manières. Il y a autant de routes vers la mort que de maladies, tout est pour nous l'occasion de mourir. Les uns se consomment de peine, les autres sont torturés par la douleur, celui-ci subit l'effroi de violentes convulsions, une lente cachexie mine cet autre et l'entraîne lentement au tombeau. Pour d'autres, la mort est si prompte que c'est à peine s'ils la réalisent et la sentent fondre sur eux. Au fait, si nous y réfléchissons bien, toute espèce de mort est en définitive subite, pour conclure avec l'illustre LANCISI; en effet, la séparation de l'âme et du corps ne dure qu'un instant. Cependant nous pouvons appeler plus spécialement morts subites, celles qui brusquement, sans que rien puisse le faire prévoir ou craindre, terrassent des individus apparemment sains, partageant la vie active de leurs congénères et qui sont dues soit à une cause interne, soit à une cause externe; ou plus exactement on peut qualifier de subite la mort qui emporte des hommes considérés comme sains, après une maladie d'un cours très rapide, ou celle qui rompt brusquement la trêve sans la moindre agonie dans des maladies à rémissions. Nous savons que c'est le genre de mort que souhaitaient éperdument les empereurs et les philosophes païens à tel point que lorsqu'une telle mort emportait l'un d'eux, l'on s'en félicitait comme d'un bonheur exceptionnel et l'on se jugeait indigne de la même faveur. Nous, au contraire, nous redoutons comme le pire de tous les maux de nous trouver en dehors de l'état de grâce devant le souverain juge et conscients de notre faiblesse, nous implorons la volonté divine d'écarter de nous la mort subite. Combien mériterait des siens le médecin qui pourrait les préserver d'un tel malheur! C'est pour atteindre ce but qu'il doit parfaitement connaître les causes de la mort subite et c'est pour essayer de les énoncer que nous avons entrepris ce modeste ouvrage. Nous pensons devoir auparavant exposer les causes de la vie.

L'homme est fait d'un corps et d'une âme, c'est la liaison de l'un et de l'autre qui produit la vie, leur séparation, la mort disent les philosophes. Si nous recherchons dans le corps la raison de la vie, nous disons qu'elle est représentée par le mouvement progressif du sang et des humeurs de tout le corps, mouvement dépendant de l'action des fibres du cœur et des vaisseaux sur ces humeurs et réciproquement de la réaction des humeurs sur les fibres du cœur et des vaisseaux. Ce mouvement perpétuel n'est possible par définition que s'il se produit dans un circuit fermé. De la veine cave le sang coule dans l'oreillette droite et de là dans le ventricule; la contraction cardiaque le lance dans l'artère pulmonaire, puis les fins vaisseaux veineux pulmonaires le recueillent pour le ramener au cœur gauche d'où il est projeté dans l'aorte et dans tous les rameaux, dispensant le liquide vital à tout l'organisme. Et tant que le sang accomplit ce parcours l'âme demeure fixée au corps, l'homme continue sa vie; mais dès que la circulation est entravée, l'âme s'échappe du fait de cette espèce de rupture de contrat, et l'homme meurt. Car qu'il périsse de maladie aiguë ou chronique, qu'il succombe violemment par le fer ou le poison, c'est la rupture de la circulation qui l'emporte dans l'au-delà.

La circulation des humeurs est en étroite liaison avec les agents du mouvement; le sang est propulsé par le cœur qui est mis en mouvement par le fluide nerveux dont les destinées dépendent de l'irrigation du cerveau par le sang. La recherche de l'origine des mouvements cardiaques conduit les physiologistes à assigner comme cause à la systole, l'influence des esprits animaux sur les nerfs cardiaques. C'est pourquoi si la vie est impossible ou extrêmement brève sans les battements cardiaques, ces battements eux-mêmes ne peuvent se produire que par la vertu du cerveau. Pendant longtemps on a cru que la circulation dépendait essentiellement de la fonction respiratoire, parce que le sang prenait le chemin des poumons pour se rendre du ventricule droit au cœur gauche; c'est possible, en tout cas l'interruption complète du courant circulatoire

entraîne l'anéantissement de la fonction respiratoire. En résumé, ce sont les actions du cœur, du cerveau et des poumons qui entretiennent la vie, nous savons d'autre part que ces causes de la vie sont dans des rapports d'une étroite dépendance réciproque, de sorte que l'une venant à manquer, les autres meurent nécessairement.

Si d'un coup, brusquement, l'une quelconque de ces fonctions est anéantie, il est clair qu'une mort subite doit s'en suivre. Que pourrions-nous faire de mieux pour l'éclaircissement de notre sujet que d'insister sur ce fait que ce sont les lésions de ces divers appareils qui entraînent la mort, car cela nous permet une classification rationnelle des morts brusques, qui se produisent donc par syncope, étouffement et apoplexie (dont s'est beaucoup préoccupé l'illustre LANCISI); ces divers accidents, nous devons le signaler, sont d'ailleurs si étroitement liés, que la cause qui produit la syncope cardiaque provoque également l'asphyxie pulmonaire et l'apoplexie cérébrale et vice versa. Supposons la respiration entravée, immédiatement la circulation est arrêtée, le cœur et le cerveau d'autre part cessent, celui-ci ses battements, celui-là son impulsion, et c'est la syncope et c'est l'apoplexie. De même les lésions cardiaques entraînent la syncope vasculaire, et à cette syncope fait suite nécessairement l'apoplexie et l'asphyxie pulmonaire.

Recherchons donc dans l'ordre les causes de la syncope, dans le cœur, dans les vaisseaux, dans le sang; de l'asphyxie dans le poumon et l'air inspiré; de l'apoplexie dans le cerveau. Le sang enfermé dans les vaisseaux accomplit en eux une révolution par un mouvement sans fin; et ce faisant il entretient et préserve le principe vital qui ne peut durer longtemps sans l'immense secours que lui apporte le sang. Toute blessure faite au cœur, aux poumons, aux gros vaisseaux, par un instrument tranchant ou piquant, entraîne un désastre. Le cœur est privé de son liquide nourricier, une syncope survient, et la circulation étant interrompue, le blessé perd la vie avec le sang. Mais nous rangerons ces morts subites par blessures provoquant d'emblée une issue fatale dans les morts à cause

interne par rupture des vaisseaux intrathoraciques. Les expérimentateurs ont découvert du sang dans le péricarde, et à droite et à gauche, dans chaque héli-thorax, provenant de la rupture subite de la veine cave, de l'aorte ou du cœur lui-même. Lorsque le sang est dévié de son cours, il remplit brusquement le thorax de façon diluvienne, comprime le poumon et fatalement la circulation est anéantie. C'est donc, ainsi que l'affirme LANCISI, la mort subite qui échoit à ceux dont les vaisseaux sanguins en se rompant inondent le thorax. Un ambassadeur Italien auprès du roi de France, en marchant tomba mort, comme frappé par la foudre. On fit l'autopsie du cadavre et on constata une rupture de la veine cave, une augmentation étonnante du volume du cœur et une dilatation incroyable de l'aorte à son origine ; les valvules tricuspides étaient déchirées et une très grosse quantité de sang s'était répandue.

BARTHOLIN cite un cas analogue survenu chez un terrassier, épuisé par son métier et chez qui la veine cave avait été arrachée du cœur. Le célèbre docteur SALZMANN, professeur à Strasbourg, a écrit un ouvrage sur la mort subite provoquée par l'effusion du sang dans le péricarde. Je me permets d'en livrer le cas suivant :

Un habitant de Strasbourg souffrait de douleurs sous-sternales qui, à certains moments, présentaient un caractère d'extrême acuité. Après les avoir subies durement et longtemps, il absorba une forte dose d'émétique et fut très fatigué par les violents efforts qu'il fit pour vomir et par une toux violente qui survint ensuite. Au bout de quelques jours, ses forces lui revinrent et accompagné de quelques personnes il fit une promenade. Il était joyeux et de moral excellent n'ayant aucune crainte pour ses jours lorsque, tout à coup, sans raison il étendit les deux bras et tomba, subitement privé de souffle et de vie. Son péricarde dilaté était rempli de sang qui provenait de la veine cave, d'après la dissection qui fut faite du cadavre par l'illustre anatomiste plus haut cité, qui dans son savant ouvrage rapporte, tirés de ses observations, plusieurs cas de mort subite dus à une rupture de la veine cave ou de l'aorte.

Sur ce sujet on lira avec intérêt les observations de Théoph. BONET, le plus célèbre des auteurs récents. SENAC, premier médecin du roi très chrétien, a écrit un livre remarquable sur la question. Dans le tome II, il admet la rupture des gros vaisseaux comme cause fréquente de mort subite que l'ignorance attribue souvent à l'apoplexie. Nous trouverons à ces ruptures vasculaires deux sortes de causes, les unes externes, les autres internes.

Nous rangerons dans les premières le port de charges trop lourdes, la toux, les vomissements, des efforts trop violents, des excès de régime, des états psychiques trop véhéments, les coups sur la poitrine, etc...

Les causes internes sont : des lésions érosives par des humeurs acides, une faiblesse congénitale des parois vasculaires, un spasme du diaphragme, un polype du cœur ou de ses vaisseaux. Mais il se peut que sans déchirure, le sang se répande dans le péricarde et que l'on ne trouve aucune cause apparente de cette inondation ; dans ce cas il est hors de doute que le sang a filtré à travers les vaisseaux.

Des cas de morts subites ont été publiés dans lesquelles l'épanchement intrapéricardique n'était pas constitué de sang pur, mais d'un mélange de sang et de pus ou de liquide putride. Le cœur est exposé en effet aux abcès, aux tumeurs, aux apostèmes, aux inflammations, aux ulcères et ce qui est à peine croyable, aux infections putrides. Dans le cadavre d'un jeune homme de 24 ans, mort subitement en traversant une rue, POTERIUS trouva l'épiploon à moitié corrompu, l'intestin distendu de façon remarquable, le foie très peu coloré, le cœur mou et en état de suppuration. RIVER raconte qu'une jeune fille souffrant d'un abcès au cœur, mourut subitement en crachant du sang et que dans cette hémoptysie elle aurait rejeté son cœur !

Dans le cadavre d'un homme mort subitement on trouva, d'après SENAC, un abcès du cœur de la grosseur d'un œuf de pigeon.

L'histoire de l'Académie Royale des sciences, année 1701,

rapporte un cas de mort subite consécutive à une inflammation du ventricule gauche. D.-D. BAGARD, président du Collège royal de Nancy, trouva un gros caillot de sang dans le péricarde d'une illustre femme ; ailleurs il décrit un cas de fièvre inflammatoire avec abcès et épanchement purulent du péricarde. L'autopsie de Lucas Alantsa, libraire à Venise, enlevé subitement par une syncope, montra un cœur à moitié putréfié. LANCISI affirme que les apothèmes du cœur entraînent la mort subite de même que le prolapsus cardiaque.

On a trouvé des tumeurs squirroïdes dans le péricarde du singe. SCHENCHIUS observa une tumeur dans le ventricule gauche. Ulcères, abcès, inflammations et tumeurs entraînent la plupart du temps la mort subite ; mais quelquefois les malades meurent lentement dans le marasme.

Une expérience de BOHNIUS démontre que le sang ne souffre pas d'être mélangé à l'air : si avec un petit tube on introduit de l'air dans les veines d'un animal, il meurt rapidement.

A l'autopsie d'une femme morte subitement, on trouva un cœur d'une taille étonnante, mais à peine la pointe du scalpel y avait-elle pénétré qu'il s'affaissa tout d'un coup et l'air qui le remplissait s'en échappa, avec une très petite quantité de sang.

Le péricarde secrète continuellement un liquide qui se résorbe à l'état normal ; dans les cas pathologiques, l'eau s'accumule provoquant un épanchement intra-péricardique, cause fréquente de mort subite. Un individu qui se plaignait souvent de douleurs de la région précordiale mourut subitement après un repas : son péricarde était rempli de liquide (SENAC). L'eau, en effet, constitue un obstacle aux battements cardiaques.

Des vers dans le péricarde constituent aussi une occasion de mort subite. Un habitant de Florence, en écoutant un discours public, mourut subitement et dans l'enveloppe de son cœur on découvrit un vers vivant.

Le scalpel des anatomistes trouve dans cette enveloppe des pierres, des os, de la graisse, toutes choses susceptibles d'entraîner la mort subite par obstruction ou par compression.

Il peut arriver que le cœur soit privé de son péricarde, ou soudé à lui, ou noyé dans la graisse ; il peut être également rongé par le pus ; SENAC vit un péricarde présentant une large fissure. Les individus atteints de telles lésions sont sujets aux lipothymies, à l'asthme, aux palpitations et la mort subite les guette.

HALLER constata une symphyse péricardo-cardiaque chez un paysan mort subitement.

Le cœur est souvent atteint de dilatation. L'asthme suffocant, l'angine de poitrine rebelle, les palpitations, les polypes du cœur et la mort subite sont les fréquentes conséquences de cette dilatation dont il nous faut préciser les causes, les signes et les effets.

Si les artères offrent au sang expulsé des cavités cardiaques plus de résistance que les ventricules ne donnent de force pour envoyer ce sang aux artères, il y aura stase sanguine au niveau du cœur dont les fibres se distendront. Si c'est l'artère pulmonaire qui résiste, il se formera un anévrysme dans le ventricule droit, si c'est l'aorte, la résistance affectera les cœurs droit et gauche : les deux ventricules se dilateront, mais tout de même plus souvent le droit.

Une simple ulcération des valvules est une cause de dilatation, dit LANCISI. Nous savons que c'est un accident très fréquent chez les hypocondriaques, les hystériques et les syphilitiques. L'entraînent également les palpitations opiniâtres, l'asthme diurne, le catharre et les passions violentes, les maladies aiguës et les pleurésies. Le sang trop épais, les altérations des artères, la transformation cartilagineuse ou osseuse des valvules, constituant autant d'obstacles à la circulation, provoquent la dilatation du cœur et des artères. Chez un homme que torturaient des palpitations et des douleurs très pénibles, l'aorte de son origine au diaphragme s'était élargie en une dilatation du volume d'une tête humaine. Une jeune fille atteinte de péripneumonie présenta à l'autopsie une dilatation cardiaque étonnante. Un coup dans la poitrine aurait provoqué une forte dilatation du cœur et un coup sur le dos fait prendre

à l'aorte des proportions inaccoutumées. Une cause identique aurait, d'après SENAC, augmenté énormément le volume du cœur. Des lésions analogues se produisent chez des individus dont le diaphragme et les muscles pectoraux fournissent des efforts trop violents, par exemple chez des joueurs d'instruments à vent, des chanteurs, des crieurs, et généralement chez tous ceux qui fournissent de grands efforts.

Lorsqu'un anévrisme du cœur ou des vaisseaux se rompt, le torrent sanguin qui s'en échappe entraîne rapidement la mort. D. MERY (Histoire de l'Académie Royale des sciences, 1710) rapporte qu'à l'ouverture du cadavre d'un homme mort subitement on constata une aorte tellement dilatée qu'elle se détachait nettement de la base du cœur. L'histoire des maladies, de VRATISLAS (année 1699), cite un cas de dilatation cardiaque congénitale suivie au bout de deux ans d'un décès subit. Selon POTERIUS, les sujets atteints de dilatation des veines pulmonaires respirent difficilement, souvent tombent dans le coma et meurent subitement.

Que de terribles douleurs, que de morts subites, écrit Georges BAGLIVI, causées par des anévrysmes insoupçonnés et des dilatations vasculaires. LANCISI, BARTHOLIN et BONET, s'appuyant sur de nombreuses observations, sont du même avis. Les individus atteints de ces lésions vivent misérablement. Leur cœur est presque continuellement secoué par des palpitations, leur respiration est pénible, au moindre mouvement ils sont menacés de suffocation; ils mènent une telle vie de souffrances que la mort subite est pour eux bien préférable à un tel martyre.

LANCISI affirme que l'anévrisme du cœur est héréditaire dans une famille de Rome.

Certains anévrysmes traités par des mains inexpertes et ouverts imprudemment entraînèrent une hémorragie fatale et la mort subite. L'application d'une ceinture au niveau d'un anévrisme entre la 4^e et la 5^e côtes fut également cause de mort subite (LANCISI).

Les polypes sont des masses fibreuses, visqueuses, de consis-

tance et de coloration diverses qui peuvent se trouver sur bien des parties du corps et sur tous les vaisseaux en particulier. Mais si ces concrétions polypeuses occupent les cavités du cœur ou des gros vaisseaux, elles provoquent des symptômes pénibles et fréquemment la mort subite, ainsi que l'atteste le célèbre Frédéric HOFFMANN. Un certain nombre de médecins nient l'existence de polypes chez le vivant et prétendent qu'il s'agit de formations organiques « post mortem » par refroidissement. D. SENAC prouve qu'une telle assertion ne tient pas debout (*stare talo infirmo*). Quel est en effet le médecin tant soit peu compétent en anatomie qui n'ait pas trouvé souvent de véritables caillots sanguins dans les cavités du cœur ou des grands vaisseaux. Des auteurs prétendent que ce sont ces caillots qui prennent après la mort une consistance fibreuse, tendineuse, élastique et dure. Or comment pourraient-ils atteindre en peu de temps une telle dureté?

En vérité, ces concrétions naissent de la partie lymphatique du sang qui s'épaissit par suite du ralentissement de la circulation et de la diminution de la température et qui s'adjoit des molécules graisseuses, muqueuses et gélatineuses et nous soutenons qu'elles peuvent naître chez l'individu vivant. On a démontré par l'observation qu'elles augmentaient leur masse par l'adjonction de particules étrangères.

Les polypes du cœur et des vaisseaux trouvent leur origine dans tout ce qui ralentit le mouvement du sang ou du cœur et favorisent l'épaississement et la coagulation du sang. C'est ainsi qu'agissent les affections pulmonaires, la toux, l'asthme, les affections de la plèvre, la péricnemonie, la phtysie, l'obésité, l'usage immodéré des astringents, les passions, surtout chez les individus doués d'une forte constitution. Les individus sujets aux syncopes sont aussi menacés de polypes auxquelles les prédisposeront déjà leurs palpitations (VAN SVIETEN).

On doit également trouver ces concrétions chez les intoxiqués par les vapeurs de charbon et, d'après SENAC, en somme chez tous ceux qui meurent subitement.

RIVER a presque toujours trouvé dans les cadavres d'asthmatiques les rameaux pulmonaires et les auricules du cœur remplis d'une matière blanche épaisse, compacte.

Les sujets atteints de polypes sont engourdis, maladifs, souffrent de douleurs angineuses, de palpitations, respirent difficilement, présentent un pouls inégal, quelquefois très faible et sont de visage pâle. Certains pourtant ont vécu assez longtemps, en faisant face très correctement aux obligations de la vie.

Outre le témoignage de Frédéric HOFFMANN, les observations des médecins prouvent abondamment que ces concrétions sont une cause de mort subite. SENAC rapporte qu'on trouva les deux ventricules du cœur du duc de Ferrare, mort brusquement, remplis d'une substance épaisse et blanchâtre. MALPIGHI trouva la même chose dans l'aorte d'un vieillard mort subitement. MORAND (Histoire de l'Académie Royale des sciences, 1729) fit une découverte analogue dans les artères et les veines pulmonaires d'un marchand, emporté inopinément. D'une femme longtemps asthmatique et à cœur arythmique, enlevée finalement par une syncope cardiaque, VEFFER retira un polype plus long qu'un bras. Un soldat en excellente santé s'étant couché après un bon repas, fut trouvé mort le lendemain matin : l'oreillette droite de son cœur était obturée par un polype long et dur (Frédéric HOFFMANN). Un autre soldat, chez qui depuis plusieurs jours le pouls était à peine perceptible, en causant avec un médecin qui précisément lui prédisait une mort subite, perdit brusquement le souffle : son aorte portait un polype. Jadis, P. SAL avait déjà observé chez une jeune fille, qu'une brusque syncope cardiaque avait terrassée, à côté d'un cerveau parfaitement indemne le phénomène suivant : le sang de l'aorte et de la veine cave était soudé de telle façon qu'il put être tiré en totalité depuis le début du caillot, comme on retire un sabre de son fourreau.

Nous pourrions citer un nombre considérable d'observations de ce genre, celles de BONET en particulier, qui a écrit copieusement sur la mort subite provoquée par des corps étrangers

du cœur ; celles de BARTHOLIN, de FRACASTORI, de PANAROLI, mais nous estimons que ce serait superflu. Nous en avons dit suffisamment pour prouver que la mort subite est souvent due aux polypes du cœur et des vaisseaux.

Une autre cause fréquente de mort subite est l'ossification des gros vaisseaux. C'est ainsi que LITTRÉ, dans le cadavre d'une femme décédée rapidement, découvrit en plusieurs endroits de l'aorte des plages d'ossification. SENAC trouva une aorte ossifiée jusqu'à sa division en artères iliaques ; de tels vaisseaux ont perdu leur élasticité : leur action est donc nulle sur le liquide qu'ils contiennent. Dans l'extrême vieillesse, la mort arrive souvent dans une syncope subite due à la rigidité des artères. Ce sont les valves qui subissent principalement cette transformation, et comme elles ont une importance capitale dans la circulation, lorsque leur action ne se fait plus sentir, la mort subite est proche. Chez un individu tombé mort après un excès de vin, on constata le parfait état de tous les organes, mais les valves ossifiées avaient provoquées la mort. D. SENAC, qui rapporte le cas, dit avoir vu lui-même les valves adhérentes aux parois du cœur, de consistance très dure et entourées de filaments osseux. LANCISI découvrit sur les valves semi-lunaires des épaissements durs semblables à des condylomes et plongeant dans l'aorte.

Le cœur trouve en lui-même un certain nombre de causes de mort subite. En effet, c'est un muscle et comme tel, il est exposé à la paralysie qui entraîne une mort foudroyante ou à des contractions violentes qui, par leur action brutale sur le diaphragme, provoquent la mort subite dans un spasme de tout l'organisme, tout cela ne laissant sur le cadavre aucune trace qui permette de décèler la cause de la mort.

Le très illustre Charles LE POIS, premier doyen de cette Faculté, dans son livre de *Serosa Colluvie*, donne comme susceptible d'entraîner une syncope rapidement mortelle, la paralysie des nerfs du cœur.

Les passions violentes de l'âme, en exaspérant le système nerveux, entraînent souvent la mort subite. La colère secoue

toutes les humeurs et provoque l'impulsion violente du sang dans les ventricules ; le cœur de ce fait subit une dilatation et il se forme des anévrysmes ; quelquefois même une irruption brusque du sang dans la poitrine exterminé les individus furieux. SENAC rapporte qu'un jeune garçon jouant à la balle à la main, se mit dans une colère exaspérée et mourut subitement : son cœur s'était rompu par la pointe.

La joie peut produire les mêmes effets ainsi qu'on s'en rendra compte par l'observation suivante : Un soldat d'excellente santé, n'ayant jamais souffert d'aucune maladie, sur le point d'obtenir les faveurs d'une jeune fille qu'il désirait depuis longtemps, alors qu'il était tout pénétré de joie, s'écroula subitement ; son cadavre ne décéla pas autre chose qu'un péricarde distendu et rempli de sang sans qu'on trouvât un orifice manifeste de rupture : le sang s'était épanché à travers les vaisseaux dilatés du cœur (VAN SVIETEN). RIVER raconte qu'une jeune fille noble tomba comme frappée de la foudre au moment où elle signait le contrat de mariage qui allait l'unir à un jeune homme qu'elle aimait éperdument.

Lorsqu'un individu est pris subitement de frayeur, son visage prend le masque de la mort, le sang passe de ses vaisseaux superficiels dans les gros troncs, son cœur en est étouffé, d'où angoisse, palpitations, et quelquefois mort subite, due à un arrêt de la circulation.

Bien des gens ont appris à leurs dépens que l'usage immodéré des plaisirs vénériens pouvait entraîner de fâcheuses conséquences. Des observateurs signalent plusieurs cas de décès dans les bras de Vénus, entre autre SCHENCHIUS. Cornélius, Gallus Praetorius et Titus, chevaliers romains, moururent en se livrant aux plaisirs vénériens. Bernardus Terrerias de Barcelone eut le même sort. Le sénateur Viturius, déjà sur un certain âge, perdit la vie avec une femme. Ainsi, celui qui dans l'acte vénérien ressent ordinairement des palpitations qui l'oppressent au point de l'étouffer s'il n'interrompt son acte, doit s'attendre à une fin semblable.

Après des efforts corporels violents et prolongés s'allume

une fièvre élevée qui peut quelquefois causer la mort subite, surtout après absorption d'air froid ou d'eau glacée, ce qui provoque immédiatement une constriction des vaisseaux qui retiennent les particules les plus épaisses du sang, incapable dès lors de se rendre dans les terminaisons artérielles trop étroites. C'est la porte ouverte aux pleurésies, à la péripneumonie et même à la mort subite; l'histoire médicale est remplie de cas de ce genre. Chez les obèses en particulier, après de violents efforts, ou en période de chaleur intense ou de fièvre élevée, la graisse qui subit une fonte s'introduit dans le sang, qui devient huileux et obstrue les petits vaisseaux, provoquant une gêne de la circulation pulmonaire et souvent la mort subite. C'est une chose qu'on voit souvent chez les chevaux trop gras, livrés à l'exercice après un long repos; on relève dans diverses parties de leur corps des ruptures vasculaires consécutives aux efforts fournis, des effusions de sang; on trouve même dans certains cas plusieurs livres de graisse fondue dans la cavité abdominale.

Il arrive quelquefois qu'une syncope mortelle se produise lorsque l'estomac est fatigué par un excès de nourriture; les aliments sont mal digérés, des gaz se forment, qui distendent l'organe et compriment le diaphragme contre le thorax. Le sujet ressent alors des angoisses terribles, il respire difficilement, son sang s'accumule dans le ventricule droit, constituant ainsi un obstacle complet à la systole.

Les praticiens savent que l'usage imprudent des drastiques peut entraîner la mort subite, sans doute par lésion des nerfs mésentériques; si on provoque une évacuation trop abondante de liquide, il s'ensuit une exaspération des nerfs du mésentère qui retentit sur les fonctions vitales; en effet, l'intestin s'enflamme donnant des douleurs intolérables et produisant une gangrène qui entraîne souvent une mort rapide. De même les coliques dites fermées tuent en très peu de temps des gens sains et vigoureux.

La hernie emporte aussi très rapidement l'homme le plus robuste, du fait de l'intensité de la douleur. Il en va de même

dans l'inflammation de l'estomac (VAN STIEVEN). Le colostrum caséeux qui obstrue l'intestin fragile des enfants produit des douleurs suraiguës qui provoquent la mort à brève échéance.

Le foie n'a pas une moindre importance dans les fonctions vitales et HIPPOCRATE signale que lorsque la bile noire envahit le foie, elle provoque une affection aiguë de l'organe à tel point que le malade en peut subitement perdre l'âme. Le même accident peut arriver lorsqu'un abcès du foie se rompt tout à coup et que le pus se mêle au sang de la veine cave. Une mort subite peut aussi accompagner la rupture de la vésicule biliaire. FERNELIUS affirme que la mort, dans ces conditions, de deux individus était due à de la bile desséchée qui s'était répandue dans les artères sous forme de concrétions noirâtres.

Un purgatif administré en période de grosse chaleur entraîna des convulsions qui provoquèrent la mort subite. De violentes contusions des hypocondres sont susceptibles de briser le foie et la rate et de tuer subitement. Un certain nombre d'observations soulignent que des décès de ce genre peuvent ne s'accompagner d'aucune apparence de lésion externe ou interne. LANCISI rapporte qu'un coup dans la région du cœur suspendit immédiatement la vie.

Il faut mentionner parmi les morts subites celles qui surviennent au cours de maladies aiguës ou chroniques, alors que ni le médecin, ni l'entourage ne redoutent aucune complication fâcheuse, il arrive souvent en effet que le malade rende l'âme alors que tout paraissait devoir s'arranger ; des erreurs de ce genre sont très dangereuses pour la réputation d'un médecin. Dans les maladies aiguës, les humeurs s'épaississent et envoient des métastases dans les organes nobles : cœur, tête, poumon. La variole, la fièvre pourpre et les autres exanthèmes malins lèsent simplement les téguments, mais s'il se fait une résorption de ces souillures étalées à l'extérieur, c'est la mort à brève échéance.

Lorsque l'humeur atrabilaire rebelle remplit presque tous les organes abdominaux, les maladies passent à l'état chroni-

que et si cette humeur vient à se décomposer et à se corrompre, elle acquiert une incroyable malignité et comme elle arrose tout l'organisme, elle tue rapidement. Il en est de même de l'humeur arthritique que des remèdes inopportuns ou l'épuisement de l'organisme empêchent de se localiser dans des endroits où elle ne présente pas de danger.

Dans la gale de lait chez l'enfant, lorsqu'on fait rentrer l'éruption, en asséchant malencontreusement la supuration, il faut redouter la mort subite. Les scorbutiques succombent parfois à des lipothymies brusquement mortelles ; ils meurent aussi par asphyxie. Les anatomistes ont trouvé dans leurs cadavres, le péricarde le poumon, la plèvre et le diaphragme non seulement épaissis, mais aussi soudés en une seule masse (VAN SVIETEN).

Dans l'ascite, si au cours de la paracenthèse, le ventre n'est pas maintenu par un bandage lorsque s'écoule le liquide, il peut se produire une syncope mortelle. Dans les accouchements, après l'expulsion, les vaisseaux et les organes abdominaux sont libérés brusquement de la pression exercée par le fœtus et si les parties molles ne sont pas garnies d'une bande qui fait le tour de l'abdomen, tout le sang est attiré vers lui avec une telle force que la parturiente peut mourir dans une syncope.

Des blessures du mésentère, des tendons, de l'estomac, du foie, des intestins, etc..., même sans grande effusion de sang, l'évulsion assez difficile d'une dent, le fait de trop serrer sa taille ou sa chevelure, un léger coup, une chute d'une certaine hauteur souvent sont causes de mort subite.

La respiration peut être entravée par des lésions du poumon ou une viciation de l'air. Il nous faut donc chercher la cause de l'asphyxie dans le poumon et l'air inspiré.

Chez des individus sains, quelquefois sans aucun signe prémonitoire de maladie, il se produit tout d'un coup une impossibilité de déglutir ou de respirer ou une suppression des deux fonctions à la fois et c'est la mort rapide. On ne remarque pourtant pas de tumeur visible dans la gorge ou dans la région

cervicale; c'est ce que les auteurs anciens appelaient le catharre suffoquant qu'ils supposaient provenir de l'écoulement subit dans la gorge d'une substance liquéfiée. Après un hiver austral, si le printemps est sec et venté par l'aiglon, les vieillards, d'après HIPPOCRATE, sont atteints de catharres rapidement mortels.

SCHENCHIUS rapporte qu'un homme d'excellente famille, âgé de soixante ans, en bonne santé, aimant le bon vin, podagre mais ne souffrant d'aucun mal sinon d'un peu de lassitude, fut pris subitement au milieu d'une nuit d'un catharre suffoquant; devant la violence de l'écoulement, il demanda du secours, mais avant qu'on put être à ses côtés, il avait succombé; après sa mort, il s'écoula de sa bouche un flot d'humeurs épaisses et visqueuses. Dans les cadavres des individus morts de catharres, on trouve généralement le cœur et les gros vaisseaux encombrés de polypes, les ventricules cérébraux remplis de lymphe et de mucus, ainsi que l'atteste BONET; mais pour nous la cause du mal ne tient pas à l'écoulement visqueux par les voies supérieures, il provient de l'encombrement subit des poumons et de la poitrine par du sang (BAGLIVI). La vomique provient de causes mal définies, sans signes avant-coureurs; elle prend naissance dans les poumons d'un individu jouissant d'une bonne santé et lorsqu'elle s'évacue le malade est étouffé; à l'autopsie on découvre des poumons purulents. Charles IX, Roi de France, mourut subitement d'un abcès du poumon qui se rompit. Autre exemple, un boucher ressentant vers midi des douleurs dans la gorge vers le larynx, s'en fut le soir chez un pharmacien pour acheter un gargarisme, la nuit suivante il mourait asphyxié; son cadavre fut ouvert, on y trouva un poumon purulent et pourtant jusque-là il avait vécu en excellente santé, il était même gras.

Comme le pus, l'eau épanchée sous le thorax, n'empêche quelquefois pas le poumon de respirer mais brusquement peut provoquer l'asphyxie. Un jeune homme qui ne semblait présenter aucun trouble pulmonaire, sauf un peu l'oppression, mourut subitement dans une crise de suffocation. Son thorax était rempli d'eau (VEPFER).

Les kystes hydatiques, les tumeurs du poumon, un excès de graisse, comprimant les poumons et le diaphragme, un goître de grosse taille plongeant dans le thorax, les adhérences du poumon au diaphragme et aux côtes ont souvent donné des morts subites.

L'air facteur de vie, est souvent une cause de mort si son poids diminue ; il devient plus léger que le sang, d'où dilatation vasculaire, extravasation sanguine, enflures, vomissements de sang, péripneumonie et mort subite : c'est un accident fréquent au sommet des montagnes.

Si le poids de l'air augmente, les vaisseaux pulmonaires subissent une compression qui entrave la circulation.

L'air est souvent le véhicule d'abominables exhalaisons capables de tuer subitement ; les vapeurs sulfureuses, arsenicales, celles sortant des mines, les émanations d'antimoine, de mercure, de cuivre, sortant par des failles de leurs domiciles souterrains ont provoqué de véritables hécatombes : ces gaz agissent soit en dilatant à l'excès les vésicules pulmonaires, soit en coagulant les humeurs.

Le charbon en ignition répand dans l'air des gaz susceptibles de tuer rapidement, si cette combustion se passe en lieu clos. Trois hommes dormant dans une chambre furent ainsi asphyxiés pendant une nuit et avec eux périt également un chien. Des cuves de moût dans les chais s'échappent des gaz de fermentation d'odeur agréable, qui aspirés en petite quantité regaillardissent étonnamment, mais qui sont aussi des poisons violents si les narines en recueillent trop.

On dit que des serpents venimeux émane une haleine très dangereuse, susceptible de faire mourir subitement.

La trachée est un organe dur et très tendu ; s'il s'introduit en elle quelque corps étranger, il provoque la toux, mais si celle-ci n'est pas efficace, c'en est fait subitement de la vie. Lorsque l'épiglotte ne remplit pas son rôle, l'individu provoque par ses mouvements de déglutition une toux pénible, parce qu'une partie de la nourriture s'arrête dans les environs de la fente de la glotte et s'y introduit dès que celle-ci aspire de

l'air. C'est ainsi qu'un noble Danois mourut subitement en absorbant une bouchée de viande ; il écoutait son interlocuteur et voulut répondre. BARTHOLIN qui rapporte la chose, dit qu'on trouva la bouchée de viande dans le larynx. L'histoire médicale est pleine de cas de ce genre où des individus périrent asphyxiés par des arêtes de poisson, par des os qui se fixèrent dans les voies aériennes ou par des corps étrangers quelconques introduits à travers la trachée dans l'arbre respiratoire ; des particules alimentaires, des graisses ou des pilules peuvent produire le même effet.

Très souvent au cours de leur existence les femmes présentent des crises de suffocation qui ont leur point de départ dans l'utérus, celles surtout dont les règles ont disparu pour une raison quelconque.

En résumé, toutes les fois que les appareils d'inspiration ou d'expiration font défaut subitement et opiniâtrement, l'air ne pouvant passer, la situation est périlleuse. Ainsi la paralysie du diaphragme et des muscles inter-costaux, les spasmes, les grosses blessures du thorax, et en général tout ce qui lèse les muscles respiratoires mettent rapidement la vie en danger.

C'est le cerveau qui est la source de la vie. Bien des dangers menacent cette citadelle sacrée de l'intelligence ; bien des maladies peuvent l'anéantir. Lorsque le cerveau est lésé, c'est l'abolition subite des sens, tant internes qu'externes et des mouvements volontaires ; il ne reste plus que le pouls et la respiration : nous disons qu'il s'est produit une apoplexie, les latins la nommaient *morbum attonitum* ou *syderatio* ; les anciens la confondaient avec la paralysie, parce que lorsque la mort n'intervient pas, le sujet est atteint d'hémiplégie. On reconnaît trois degrés à cette maladie. (Charles LE POIS) l'apoplexie est bénigne, grave ou très grave. La première forme se résoud très rapidement ; elle n'atteint pas les fonctions vitales. L'apoplexie grave, elle, est beaucoup plus sérieuse ; les fonctions vitales sont compromises et le sujet reste paralysé. Quant à l'apoplexie très grave, elle anéantit rapidement l'intelligence et la vie. Nous estimons que l'apo-

plexie est due à un obstacle à l'influx nerveux vers les organes des sens et vers ceux des mouvements volontaires. On a proposé diverses explications sur la nature de cet obstacle. Hippocrate pensait à une interruption de la circulation veineuse et artérielle entre le cou et la poitrine. Gallien et ses disciples à l'inondation des ventricules cérébraux; d'autres croient à une obstruction des ventricules; certains auteurs à la répletion du *retis miralibis*; on a incriminé enfin l'encombrement subit du pressoir d'Hérophile. Quant à nous nous partageons l'avis de VEFFER et nous estimons que c'est le bulbe qui est le siège de l'apoplexie; nous croyons que celle-ci est due, soit à un obstacle à l'afflux du sang artériel au cerveau, soit à un obstacle à l'influx de l'esprit animal dans son trajet du cerveau aux nerfs par la moelle spinale ou aux deux causes à la fois dans certains cas.

L'apoplexie se fait donc d'après les mécanismes suivants :

1° Un obstacle quelconque obstrue ou comprime les artères carotides, vertébrales et leurs collatérales, empêchant de ce fait l'apport du sang au cerveau. Cet obstacle peut être un polype dans les vaisseaux en question ou un engorgement des amygdales, dont la tuméfaction comprime les vaisseaux; etc... Tout cela est conforme aux observations de VEFFER, PEYER et WILLIS.

2° Le sang stagnant et extravasé comprime les voies de l'esprit vital, met un obstacle à l'influx nerveux et produit l'abolition de la vie intellectuelle et des fonctions animales.

Un jeune homme après un coup sur le nez mourut subitement d'apoplexie (FERNELIUS). VEFFER signale plusieurs cas ou des compressions de la tête ou des coups sur le crâne entraînent l'apoplexie subite, qui s'est également produite, lisons-nous, par l'envoi d'un soufflet qui a pu provoquer la rupture de petits vaisseaux et le bruit d'un coup de bombe. Ces causes externes fournissent évidemment l'occasion d'une congestion, mais il s'agit souvent d'organismes plétoriques à humeurs épaisses où il y a déjà stagnation dans les petits

vaisseaux cérébraux et compression de la substance médullaire.

Nous disons que c'est le sang qui est en cause dans les apoplexies, mais ce peut être le sérum qui tout comme le sang se collecte et stagne dans la substance cérébrale qu'il peut comprimer ; il engendre de ce fait une véritable apoplexie. Aucune humeur n'est capable de s'accumuler en quelque endroit avec plus de rapidité que le sérum. Charle LE POIS prétend que la Lorraine est le pays de prédilection de l'apoplexie, soit parce que les gens y boivent drû, soit parce que le sol y est humide. Les kystes hydatiques et toutes sortes de tumeurs (osseuses, steatomes intra-craniens), etc., sont susceptibles de produire l'apoplexie.

Dans quelle proportion les causes externes produisent-elles l'apoplexie ? Les observations montrent incontestablement que beaucoup de gens quittent ce monde dans une syncope ou dans une apoplexie causée par la colère, les plaisirs de Vénus, les exercices trop violents et intempestifs, l'ivresse et les coups de soleil.

NICOLAS JADELOT : *An ab insensibilis transpirationis defectu morbi acuti et chronoci.*

(De l'influence que peut exercer pour la production des maladies aiguës et chroniques la suppression de la transpiration insensible).

Thèse pour le concours d'agrégation de 1763, le 16 Novembre 1763.

I. — Sur toute l'étendue du corps en bonne santé, où l'épiderme est sain et que l'air imprègne, il se dégage continuellement une vapeur très fine, insensible, à moins que l'application d'un corps froid ne la retienne. Un épithélium, faisant suite à l'épiderme, tapisse et protège contre l'air les cavités internes en les humidifiant ; ainsi les parties internes sont protégées de l'atmosphère par un liquide émanant de leurs excréctions qui d'autre part les lubrifie et qui est repris ensuite par des orifices qui s'ouvrent sur toute la surface de la muqueuse. Or, il

existe à la surface du corps les mêmes orifices destinés à absorber l'air et tout ce qui s'y attache : ceci est démontré par le raisonnement et l'expérience. Le corps humain inspire et expire à l'intérieur et à l'extérieur, comme l'ont prouvé les très belles expériences de l'illustre KAUW. Non seulement les animaux, mais aussi les végétaux transpirent et inspirent. Des corps inanimés, sans interruption, s'échappent des effluves qu'il est excessif pourtant d'assimiler à une transpiration. La glace elle-même perd continuellement de sa substance. Enfin le corps humain mort récemment transpire encore. Nous ne nous entretiendrons ici que de la seule transpiration insensible du corps humain ou diapnée.

II. — L'antiquité n'ignorait pas le corps transpirait. Hippocrate disait : « *carne ex ventre extrinsecus attrahunt* », et Cl. KAUW disserta longuement sur la question. Gallien a écrit : « *Siquidem nullus eo perspiratu qui per occultos sensum fugientes fit cutis exiles meatus animantium digeri corpora non fateatur* ». Un auteur moderne pourrait-il s'exprimer plus correctement en parlant de la transpiration ? Au cours des siècles suivants, lorsque les médecins jugèrent de l'efficacité des bains, des frictions et des exercices physiques, ils comprirent l'importance énorme de la transpiration, dans la lutte contre les maladies et la protection de la santé. Par de pénibles expériences, un Italien, Sanctorius trouve le premier la valeur exacte de l'évacuation par le tégument. En pesant son corps au moyen d'une balance, il put mesurer la valeur de la fonction transpiration dans tous les états de la vie et jugea de son efficacité dans le maintien de la santé ; il montra d'autre part par quel mécanisme elle apportait la maladie : l'art médical lui doit beaucoup. KEILUS en Angleterre, DODART en France, GORTER en Hollande confirmèrent les expériences italiennes. La quantité d'excréments éliminée continuellement par les pores de la transpiration est à peine croyable pour qui ne l'a évaluée au moyen de la bascule. Par ce moyen on prouve de façon éclatante que la seule transpiration insensible évacue du corps plus de substances que n'en enlèvent à l'état sain les autres

évacuations prises ensembles. Si la nourriture et la boisson d'un jour correspondent à un poids de 8 livres, la transpiration enlève au corps 5 livres de matériaux. Sous le ciel italien le rapport de l'élimination par la transpiration aux autres évacuations est de 5 à 3, dans les régions un peu plus avancées vers le nord ce rapport est en légère flexion. En France, il est environ de 3 à 4. Etant donné les expériences des savants cités plus haut, nous devons conclure que la quantité et le mode de transpiration peuvent varier suivant le tempérament, la région, l'âge et la maladie. Il appert également que ces chiffres ne sont pas constants dans la même région et chez le même individu et qu'ils dépendent de la quantité de mouvements effectués, des aliments ingérés ainsi que du rapport des rétentions aux excrétions.

III. — Le « filtre » de la transpiration est l'épiderme ; c'est une membrane admirable, squameuse, fine et transparente, elle ne possède pas de sensibilité propre, mais protège les papilles tactiles ; recouvrant tout le corps, elle est percée d'une multitude de pertuis qui sont les orifices des vaisseaux exhalants et des diverses glandes sous-cutanées. Sous l'épiderme se trouve le réseau de Malpighi que plusieurs anatomistes ont pris par erreur pour une membrane spéciale : il n'est en réalité que la couche la plus profonde de l'épiderme ; il est de constitution dense et pourvu d'alvéoles de types divers pour la protection des papilles sensibles. Le derme recouvert par le réseau de l'épiderme est une membrane épaisse pourvue d'une sensibilité exquise et littéralement bourrée de vaisseaux de toutes sortes, tandis que dans le réseau épidermique les anatomistes les plus adroits ne sont pas parvenus à découvrir de vaisseaux.

Les expérimentateurs ne sont pas d'accord sur les origines de l'expiration. MALPIGHI les trouve dans les petites glandes qu'il remarque un peu partout. RUISH qui semble être né pour l'avancement de l'anatomie n'y voit, grâce à ses fines injections, que le prolongement des vaisseaux. BOERRHAVE se posa en médiateur et apporta la vérité, la concorde et la paix entre

tant de célébrités en annonçant qu'on trouvait dans la peau d'une part des glandes, d'autre part des vaisseaux.

Des vaisseaux artériels et veineux en très grand nombre parcourent la partie profonde du tissu cellulaire du derme, et d'eux naissent des artères de très petit calibre, infimes qui perforent la peau et dont les terminaisons suivant BOERRHAVE produiraient en se recourbant les squames épidermiques. Les extrémités de ces artérioles, sans qu'aucune glande s'interpose sur leur trajet, éliminent dans les conditions de vie courante une humeur à peine perceptible, comme une légère vapeur; et c'est de ces mêmes vaisseaux qu'à l'occasion de mouvements exagérés sort exceptionnellement dans certaines conditions de relâchement de ces fins canaux, la même humeur mais en quantité visible, sous forme de sueur. De là vient que tous les médecins ont pris la sueur pour une excrétion pathologique, encore que très souvent elle expulse pour le plus grand bien des malades des particules novices.

Mais par l'observation, surtout dans certains cas pathologiques on constate la présence d'un grand nombre de follicules glandulaires sur tout le tégument et en particulier sur la face et à la base des poils; ces glandes secrètent une sorte de graisse lubrifiante dont l'odeur prononcée se perçoit particulièrement dans quelques endroits du corps. Il est faux comme certains l'affirment qu toutes ces glandes de la peau servent uniquement à l'élaboration et à l'excrétion de la sueur.

IV. — L'étude de l'économie animale nous fournit d'abondants renseignements sur la nature des humeurs de la transpiration. Elles sont formées par l'extravasation d'un sérum atténué, composé en grande partie d'eau, de sels et de graisse dissouts. Quelques auteurs pensent que le fluide nerveux s'exhale naturellement à travers les papilles cutanées. La définition que SANCTORIUS donne de ces humeurs n'est donc pas mauvaise: c'est, dit-il, l'excrément d'une troisième digestion. Et en effet n'est-ce point ainsi que les choses se passent? Les aliments ingérés sont transformés, assimilés, utilisés et lorsqu'ils ont rempli leur office, ils sont modifiés dans leurs prin-

cipes et éliminés à l'aide de la circulation. Le rite de ces digestions et de cette élimination n'est-il pas respecté, le liquide est expulsé brut sans modification ou bien il est retenu — d'où cause efficiente ou aggravante de maladie. On reconnaît que cette évacuation est normale :

1° Lorsque l'humeur est à peine perceptible et s'évapore sous forme d'une exhalaison insensible, sans sueurs et qu'elle s'accompagne d'une sensation de bien-être.

2° Si elle s'écoule en quantité telle que le corps revient à son poids habituel. Si tout se passe ainsi, c'est la preuve que la digestion est excellente et que les humeurs circulent bien ; tout ce qui est nuisible est éliminé : le corps se conserve agile et sain.

Si au contraire la quantité d'humeur évacuée est au-dessous de ce qui est requis pour la conservation de la santé, on dit qu'il y a diminution de la transpiration ; cet état de chose entraîne des maladies de genre variés et la mort comme je l'exposerai plus loin ; il me faut préalablement définir la maladie.

V. — BORRHAAVE définit la maladie de façon très large ; c'est, dit-il, une lésion due à une cause quelconque. SYDENHAM frappé par le mouvement qui préside à la vie, s'exprime de la façon suivante : « la maladie, dit-il, est un effort de la nature qui tâche par tous les moyens d'anéantir la matière morbifique ». Mais quelle que soit la définition, la maladie présente le caractère d'être longue ou courte d'où la division en maladies aiguës et chroniques.

Par brèves et aiguës on entend celles qui emportent rapidement le malade ou bien celles qui se terminent très vite. Sont dites longues celles dans lesquelles le patient est aussi loin de l'état de santé que de la mort. Une maladie est aiguë quand le danger se joint à la rapidité de l'évolution, chronique si sa marche est lente avec ou sans péril. Hippocrate assigne une durée de 15 jours aux maladies aiguës, mais la plupart des auteurs prolongent cette limite à 20 jours. D'autre part par raison de clarté on subdivise les maladies aiguës en suraiguës,

ce sont celles qui n'outrepassent pas le 4^e jour, très aiguës (qui se terminent au 7^e jour) ; subaiguës et aiguës, qui peuvent se prolonger jusque 40 jours ; une maladie aiguë revêt assez souvent ce caractère de durée lorsque le traitement appliqué a été malencontreux. On dit que la maladie est longue ou chronique, lorsque sa durée outrepassa cette limite même s'il s'agit de l'extension d'une maladie aiguë. La différence dans le temps d'évolution provient de la nature de l'affection, de son siège, de l'importance de la fonction lésée et de la faiblesse de l'organisme ; une maladie aiguë s'accompagne toujours d'une fièvre tenace et attaque une place forte du corps ; d'où l'aphorisme d'Hippocrate : *ubi peracutus est morbus, statim extremos habet labores*.

Dans les maladies chroniques au contraire l'évolution est lente ; c'est que la débilité de l'organisme, peut-être favorisée par le vice, n'oppose au mal qu'une résistance modérée : les jeunes, les constitutions robustes sont exposés aux affections aiguës, tandis que la vieillesse est la proie des maux chroniques et tenaces. La plupart du temps les maladies aiguës sont provoquées par l'état atmosphérique et par une prédisposition spéciale de l'organisme. Quant aux maladies chroniques elles connaissent deux sortes d'origines : elles proviennent de l'ivrognerie ou de l'abus habituel de choses qui heurtent la nature, ou bien elles sont le reliquat de maladies aiguës. C'est ce qu'exprimait SYDENHAM : *acuti ut plurimum Deum habent authorem, sicut chronici ipsos nos*.

VI. — « Lorsqu'il existe une entrave à la transpiration, dans les jours qui suivent, on observe ou une transpiration exagérée ou des évacuations plus importantes ou un début de cachexie ou de la fièvre ». Cet aphorisme énumère brièvement tous les effets que peut causer un embarras de la transpiration. Celle-ci permet en effet, l'évacuation hors de l'organisme d'un grand nombre de déchets et de souillures ; à cette fonction pourtant peut suppléer un autre genre d'évacuation, celle-là sensible et également dépuratoire : j'ai nommé les excréctions intestinales et urinaires. Hippocrate connaissait déjà cette

association de fonctions « *Cutis*, disait-il, *raritas alvi densitatem efficit* », et « *mictio noctu multa contingens parvam dejectionem significat* ». Nous connaissons le cas d'un individu, maigre, qui allait rarement à la selle mais suait continuellement. Enfin lorsque le froid resserre les pores, qui n'a souvent constaté chez soi une débâcle intestinale ou des émissions exceptionnellement abondantes d'urines? Mais lorsqu'à la carence de la peau ne correspond pas la suppléance d'une autre fonction éliminatrice, il s'ensuit une rétention de matériaux inutiles; le premier effet en est l'augmentation de poids; si ces déchets arrivent à se transformer en sucs aptes à séjourner dans l'organisme, l'individu devient pléthorique. C'est ainsi que des tempéraments robustes, mais privés d'exercice deviennent rapidement obèses et cacochymes; le corps féminin qui est mou transpire moins, l'écoulement menstruel suppléant à cette insuffisance. Si les produits retenus ne peuvent s'incorporer aux humeurs du corps, il s'ensuit des conséquences fâcheuses, c'est-à-dire tout le cortège des maladies sous leur forme aiguë ou chronique.

VII. — Le fluide aérien qui nous entoure, étroitement appliqué sur toute la superficie de notre corps joue un rôle considérable dans la transpiration, grâce à la variété de ses qualités. Un air sec et froid durcit et renforce les tissus d'où une prédominance d'action des solides sur les liquides, c'est ce qui fait dire à Hippocrate : « *Ventres hyeme natura calidiores* ». L'air froid condense les éléments des fluides, épaissit les humeurs et provoque la constriction des vaisseaux; il n'est donc pas étonnant que se produise une rétention des produits trop épais et une stase circulatoire; mais le cœur n'en donne pas moins ses impulsions continuelles, chassant l'obstacle dans des vaisseaux trop étroits, dont les parois, contractées par le froid résistent, il en résulte une compression, une attrition des tissus, de la chaleur, de l'inflammation et une fièvre élevée qui ouvre la porte à des affections diverses.

Les organes de la respiration reçoivent continuellement l'air atmosphérique et en subissent les outrages; ceci d'autant plus

facilement que le sang est pour ainsi dire directement exposé à l'air puisqu'il n'en est séparé que par la mince membrane des vésicules pulmonaires. Il n'est donc pas étonnant que l'air froid et surtout le vent froid provoquent des inflammations au niveau du poumon et des organes voisins. Tout le monde sait que ces maladies inflammatoires sévissent pendant l'hiver, qu'il s'agisse de toux, de pleurésies, de péripneumonies, d'angines ou d'inflammations du cerveau, du diaphragme, de l'estomac et de l'intestin. Si la stase inflammatoire occupe les enveloppes musculaires, elle provoque des rhumatismes. Ce sont les individus robustes et habitués au travail qu'atteignent de préférence toutes ces maladies qui sont chez eux particulièrement dangereuses, ainsi que l'affirme Hippocrate.

VIII. — D'autres affections de même origine sont également à redouter. Les humeurs de la transpiration retenues par le froid peuvent se glisser subtilement dans des endroits variés, si elles atteignent les muqueuses nasales, laryngée et pharyngée, la trachée et les poumons, ou encore les enveloppes musculaires et articulaires, elles engendrent des affections variées : coryza, catarrhes, toux, angines, péripneumonies, fluxions de tous genres, rhumatismes et inflammations articulaires. Lorsque les humeurs viciées atteignent le cerveau, le malade est exposé aux vertiges, au coma et à l'apoplexie. Hippocrate remarque dans ses aphorismes que tout ce cortège de maladies se déchaîne pendant la saison d'hiver. Cependant, elles peuvent intervenir à n'importe quelle époque de l'année, lorsque pour une cause quelconque, le froid succède brusquement à la chaleur, surtout lorsque le corps est en sueur.

Lorsque les vents du Nord et de l'Est, remplacent subitement les vents du midi, aussitôt surgissent comme d'une boîte de Pandore toutes les maladies que nous avons énumérées ; c'est ce que nous avons pu constater l'année dernière. Après un mois d'avril très doux, le froid se mit à sévir dans les premiers jours de mai, ce qui provoqua une épidémie de toux et de rhumes de cerveau, dont peu de personnes purent se préserver et qu'on appelle vulgairement « la grippe », lors-

qu'elle affecte ce caractère de brusque invasion ; chez beaucoup de gens de plus, elle s'accompagne de pleurésies et de péripneumonies. C'est une affection du même genre qui en 1743 ravagea une grande partie de l'Europe, sous le nom d' « influenza » ; SYDENHAM signale qu'une épidémie identique régna pendant l'automne de 1675.

Pour calmer la soif provoquée par les ardeurs du soleil et leur dur labeur, les cultivateurs boivent de grandes lampées de boissons froides : il s'ensuit souvent des maladies rapidement mortelles qui semblent autant dues à un ralentissement de la circulation des humeurs qui en s'épaississant obstruent les vaisseaux, qu'à un défaut répété de transpiration. HOFFMANN signale souvent dans les maladies aiguës ou chroniques des stagnations et des obstructions vasculaires provoquées par une rétention dans le sang des déchets qui en augmentent la viscosité. Tous les observateurs, entre autres Hippocrate et Boerhaave, reconnaissent que ce sont ces stases qui donnent naissance aux épanchements thoraciques et abdominaux. Lorsque le corps est en sueur, s'il souffle une bise fraîche, les pores se referment et arrêtent la transpiration ; le frisson et la sensation de fraîcheur que ressent alors l'organisme sont agréables mais constituent souvent le signe avant-coureur de maladies aiguës. La matière âcre en rétention est irritante au plus haut point et provoque l'une ou l'autre des affections que nous avons nommées. Cet avertissement s'adresse à tous ceux qu'un exercice violent met en sueur.

A notre époque, heureusement, on ne néglige pas les bains ; car ceux qui oublient ces soins de propreté sont plus vulnérables, parce que leur transpiration se fait mal.

IX. — Les médecins de tous les temps ont observé les méfaits produits par les variations de température brusques et fréquentes. SYDENHAM affirmait qu'elles faisaient mourir plus de gens que la peste, la guerre et la famine. Le prince des philosophes anglais, Bacon était du même avis et Hippocrate exprimait la même chose dans un aphorisme : « *Mutationes anni temporum maxime pariunt morbos, in ipiis temporibus,*

magnae mutationes aut frigoris, aut caloris ». Pourtant nous supportons facilement une diminution de la transpiration, mais à condition qu'elle soit progressive. C'est le cas par exemple de tendres jeunes filles qui offrent impunément à l'air vif leur poitrine, leur cou et leurs bras, ce que ne supporterait pas le paysan le plus aguerri. Comme pour toutes sortes de choses, c'est une affaire d'habitude. Lorsque l'organisme apprend, dès l'âge le plus tendre à supporter les injures atmosphériques, il ne craint plus rien des intempéries. Aussi est-ce une très mauvaise habitude (et c'est une erreur courante dans le public), de conserver les jeunes enfants dans une chaleur constante. On ne saurait croire à quel point la résistance du corps en est amoindrie; il ne souffre même pas le plus léger abaissement de température. C'est pourquoi d'ailleurs, gagnés par ces motifs, les habitants de quelques pays n'hésitent pas à plonger les nouveaux-nés dans l'eau froide, afin de les aguerrir et de les rendre plus robustes; autrefois les athlètes n'usaient que de bains froids, afin d'augmenter leur force. Nous passons insensiblement des ardeurs de l'été au froid de l'hiver, ainsi nous n'en souffrons pas; on peut même dire que l'hiver nous rend forts et agiles alors que l'été nous accable et nous rend mous. Cependant un froid intense resserre à l'excès les fibres des tissus et provoque souvent des douleurs, de spasmes, des gonflements et des raideurs. Chez un organisme débile il repousse vers le centre les humeurs, qui épaissies, occasionnent des rétentions et des stases. Car si l'air et les bains froids réchauffent les tempéraments robustes, ils refroidissent les faibles (SANCTORIUS).

X. — L'excès d'humidité dans l'air est également un obstacle à la transpiration insensible; les tissus en subissent un relâchement et un affaiblissement, le corps devient las et s'alourdit, ce qui n'est pas une simple sensation, mais peut être constaté par la bascule. Si la matière retenue se transforme en humeur crue et visqueuse, les caractères du liquide nourricier se modifient et les coctions sont viciées: il s'ensuit cachexie, obstruction, indurations, congestions lymphatiques

tumeurs blanches et aqueuses, apathie, tout cela étant le point de départ de maladies chroniques.

Quelquefois la matière en rétention revêt un autre caractère, elle se corrompt sous l'influence de la chaleur et devient âcre, provoquant alors des rhumes, des catarrhes, des rhumatismes chroniques, des arthrites, des maladies de nerfs, les passions hystériques, des douleurs de toutes sortes et bien d'autres phénomènes, surtout chez les débiles, les femmes, les infirmes et les cachectiques qui transpirent mal, et qu'au grand détriment des malades on attribue souvent à d'autres causes. D'après l'illustre GORTER, toutes ces affections sont très fréquentes en Hollande à cause de l'humidité du sol. Qu'on rétablisse donc autant que possible une transpiration régulière et tous ces maux disparaîtront.

La plupart du temps, c'est également à la matière retenue par défaut de transpiration qu'on doit rapporter les affections scorbutiques; chez un grand nombre de malades, le scorbut est provoqué par le voisinage des marécages ou de la mer, par l'usage d'aliments avariés, indigestes et par le défaut d'activité, toutes choses qui constituent autant d'obstacles à la transpiration.

GLISSON dans son traité « de rachitide » affirme que le rachitisme est favorisé par l'excès d'humidité de l'air et prétend que c'est pour cette raison que les plages, les pays marécageux et ceux où il pleut souvent sont les terrains de prédilection de cette affection.

XI. — Les observations des praticiens prouvent que tous les maux que nous avons énumérés et peut-être bien d'autres encore doivent être attribués à l'action simultanée du froid et de l'humidité atmosphérique. Ces éléments combinés à l'air, en relachant les fibres pulmonaires, retiennent ou augmentent les sécrétions du poumon et donnent naissance à la toux, aux coryzas, aux catarrhes, avec de copieuses évacuations d'humeurs par les narines ou des crachats très abondants. Et si les humeurs ne s'écoulent pas, surviennent des maladies dues à la corruption du sérum, telles que les a élé-

gamment décrites l'illustre Charles LE POIS, premier doyen de la Faculté de Pont-à-Mousson et que cet excellent auteur, en tous points digne d'éloges, attribue principalement au froid, joint à l'humidité et à un excès d'épaisseur de la peau. Ce sont les fluxions de toutes sortes, les péripneumonies, les tumeurs aqueuses, les épanchements thoraciques et abdominaux, les diarrhées séreuses et surtout l'apoplexie et les diverses maladies du système nerveux provoquées par une rétention de sérum, qui par compression des principaux nerfs ou de leur origine, ou par inondation, soit de l'encéphale, soit de la moelle spinale restreint ou abolit complètement le fonctionnement des organes. Ces affections sévissent particulièrement en Lorraine où le sol et l'air sont chargés d'humidité.

Le froid et les variations incessantes de température de l'automne provoquent des arrêts de la transpiration : c'est pourquoi aucune saison n'est plus malsaine ; on y trouve des maladies de toutes sortes. Les ardeurs de l'été écoulé ont tari l'élément aqueux des humeurs ; la matière retenue est alors épaisse, visqueuse, âcre et obstrue les vaisseaux capillaires ; d'autre part, sous l'effet de la chaleur, surtout si elle est humide, les humeurs tendent à la putridité. Aussi voit-on très souvent en automne et quelquefois même en hiver les fièvres bilieuses, ardentes, putrides, exanthématiques et érésypelateuses. Dans certains cas la matière retenue est subtile, mobile, très âcre ou est rendue telle par l'excès de chaleur, elle envahit alors tous les vaisseaux cérébraux et donne les fièvres dites malignes qui provoquent de véritables carnages, en perturbant ou en arrêtant l'influx nerveux ; il en résulte une chute complète des forces, de l'agitation, de la faiblesse du pouls et un certain nombre d'autres symptômes très graves qui confèrent à ces maladies leur caractère de malignité. A Rome, d'après BAGLIVI, on observe ces fièvres à l'état endémique à cause de la chaleur humide qui y règne. L'illustre GRANDCLAS, ancien doyen de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson, mort récemment, crut trouver dans le climat pluvieux et les perturbations de température de la Lorraine la cause des fièvres

putrides vermineuses qu'on rencontre si souvent dans ce pays. Si les humeurs corrompues affluent dans l'intestin, elles donnent naissance aux coliques, aux diarrhées, aux flux du ventre et aux dysenteries qui ne sont pas toujours imputables à l'usage des fruits, mais à un défaut de transpiration, comme l'avait déjà remarqué Charles LE POIS. On raconte qu'au cours d'un été, une armée anglaise établit ses camps dans un endroit humide ; fatigués, les soldats se couchèrent sur le sol et brusquement tous ces hommes jusque-là indemnes, furent atteints de dysenterie, bien avant la saison des fruits.

XII. — C'est à travers les pores invisibles de la peau que sont éliminés les déchets, tandis que sous l'action des organes et des vaisseaux les aliments subissent une transformation qui les rend aptes à remplacer les matériaux détruits. Il est donc nécessaire que la nourriture soit administrée en proportion des forces épuisées ; si l'organisme en prend à l'excès, le chyle est évacué cru ; il empêche les autres coctions, et entrave l'effort vital qui consiste à transformer les aliments en matière utilisable et à expulser les déchets ; la transpiration s'arrête, les solides et les fluides sont viciés, d'où fièvre et cachexie. Lorsqu'au contraire la nourriture est insuffisante, la transpiration diminue et on observe d'autre part tous les symptômes de l'inanition. Les passions ont une grosse influence dans la variation de la transpiration. SANCTORIUS prouve, avec de nombreuses observations à l'appui, que la colère et la joie rendent le corps plus léger, mais que par contre la crainte et la tristesse l'alourdissent ; en effet, ces derniers états d'âme en ralentissant la circulation provoquent l'épaississement des humeurs, surtout dans le système porte ; les obstructions qui en découlent donnent souvent naissance à des douleurs dans les hypocondres qu'on guérit en restaurant la diaphorèse. D'après SANCTORIUS, la respiration augmenterait dans le sommeil, elle serait même deux fois plus considérable qu'à l'état de veille et s'élèverait à 50 onces pour une seule nuit ; d'où le danger, dit cet auteur, des refroidissements nocturnes. Suivant les observations de GORTER et d'autres stati-

ciens, la plus forte évacuation n'excéderait pas 16 onces pour une nuit de transpiration moyenne. Je ne m'attarderai pas d'ailleurs à rechercher si cette disparité dans les résultats est le fait de la différence de climat ou provient d'une erreur d'évaluation : un raisonnement logique me tiendra lieu d'expérience. Pendant le sommeil, les sens sont au repos et les mouvements volontaires abolis, la circulation et la respiration se modèrent, l'influx des centres vers l'extérieur est plus lent, donc la transpiration est plus faible. Mais pendant ce temps-là s'élaborent les matériaux de déchets qui, après le sommeil, seront évacués en abondance ; c'est donc dans les premières heures du matin que la transpiration atteint son maximum. Lorsqu'intervient un refroidissement pendant le sommeil, les humeurs s'épaississent facilement grâce à la lenteur de leur mouvement, ce qui entraîne ensuite des difficultés circulatoires ; voilà pourquoi l'air nocturne froid et humide est si dangereux surtout dans les régions chaudes ; les fièvres, les paralysies, les rhumatismes, les arthrites consécutives à un sommeil en plein air n'ont pas d'autre origine : c'est ainsi que bien des gens ont trouvé au réveil leurs membres paralysés. Les habitants des Indes Orientales, anéantis par la chaleur, absorbent avidement des boissons glacées et se couchent la nuit à même le sol ; aussi sont-ils souvent atteints d'une terrible maladie, le Beriberi, qui les paralyse ou au contraire les secoue de convulsions. Un sommeil agité dans lequel le corps se retourne continuellement sur le lit, tantôt est la cause, tantôt l'effet d'un défaut de transpiration. Mais le sommeil prolongé à l'excès et la paresse habituelle entraînent des conséquences non moins fâcheuses telles que l'épaississement, la viscosité, quelquefois la corruption des humeurs, l'indolence et la faiblesse des solides, d'où sortent des maladies variées dues au défaut de transpiration. La peau sèche des vieillards transpire avec difficulté et c'est là qu'il faut chercher la cause des maux si nombreux et si pénibles qui accablent la vieillesse.

Il me faudrait dépasser de beaucoup la limite de temps qui m'est imposée, pour énumérer toutes les causes et tous les

effets de la diminution de la transpiration. D'ailleurs j'en ai dit assez pour faire admettre les inconvénients d'une insuffisance d'évacuation et je passe à la conclusion...

Lorsque la matière de la transpiration est retenue, elle acquiert divers caractères et par là est susceptible de produire des maladies variées. Si la rétention s'accompagne de constriction et de tension subite des vaisseaux, elle provoque de l'inflammation au niveau de divers organes et, partant de la fièvre et des maladies aiguës. Si la matière acquiert une certaine acreté, l'irritation qu'elle produit donne également de l'inflammation. Lorsqu'elle séjourne un certain temps dans l'organisme, sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, elle prend un caractère de putridité et donne naissance aux maladies putrides et malignes. Si la matière est retenue sans être atténuée, par suite de la viciation des solides et des fluides, le mouvement et la chaleur diminuant, elle s'épaissit et devient visqueuse, la lymphe se corrompt et s'encrasse également, et tout cela provoque des obstructions qui engendrent finalement la cachexie. Il arrive aussi que la matière retenue se liquéfie; il se produit alors des dégénérescences variées présentant le caractère d'acreté et quand à la corruption des fluides et au relâchement des vaisseaux se joint une exubérance de sérum, on a les maladies dites « *a serosa colluvie* » où se trouvent les germes de presque toutes les affections tant aiguës que chroniques.

Nous ne nous arrêterons pas à la critique de ces textes qui fourmillent d'erreurs, du moins comparativement à nos connaissances actuelles; mais il perce déjà à travers les lignes un souci de classification et d'explication qu'on ne trouve pas dans les écrits médicaux antérieurs.

Notons aussi que la thèse de Joseph Jadelot est gauche et embarrassée par rapport aux œuvres de son fils dont les idées sont beaucoup plus claires, nettes

et précises. Pour respecter l'esprit de ces ouvrages, nous avons dû en suivre le texte d'assez près et sacrifier la forme à l'exactitude de la traduction: nous nous en excusons. Joseph Jadelot ne publia point; mais Nicolas, outre les trois œuvres de jeunesse que nous venons d'exposer, en fit paraître d'autres que nous énumérons dans leur ordre chronologique.

II. — Les autres œuvres de Nicolas Jadelot

En 1766 fut imprimé un abrégé d'histoire médicale intitulé: *dissertatio de Variis medicinae fatis, ad illius ortu ad nostra usque tempora*. L'auteur, Nicolas Jadelot, y passe en revue les découvertes et les opinions médicales depuis la plus haute antiquité jusqu'à son époque; on y trouve les noms des illustres médecins qui, dans tous les pays, apportèrent au cours des siècles leur pierre à l'édifice. Pour terminer, N. Jadelot flétrit le mauvais médecin, ignorant et sans conscience, l'« histrion » qui vole la confiance du public en masquant son impéritie par des discours grandiloquents et des termes pompeux; puis il conseille à ses confrères de se montrer modestes et dignes de leur noble et difficile profession en ne recherchant dans l'exercice de la médecine, ni la gloire, ni l'argent, mais le bien du malade.

Bon nombre de thèses soutenues par des élèves de Nicolas Jadelot doivent lui être attribuées; c'est le cas en particulier d'un travail intitulé: *Thesis physiologica de legibus quibus regitur machina vivens, sentiens et movens*, qui parut en 1769 et fut traduit sous le titre de « Tableau de l'économie animale ».

Jadelot y soutenait des idées que nous avons déjà eu l'occasion de souligner et qui firent l'objet du discours qu'il prononça l'année suivante, en 1770, lors de sa réception à l'Académie de Nancy, qui est en quelque sorte sa profession de foi médicale.

L'ouvrage suivant parut en 1771; il traite « *de la cause de la pulsation des artères* ». Avant Jadelot, on supposait que le sang lancé dans les artères par l'impulsion cardiaque, produisait un « écartement prompt et subit des parois de l'artère parce que la masse du sang qui y est contenue en résistant à son passage le fait réagir latéralement ». Cette explication du pouls paraissait d'autant plus vraisemblable qu'on attribuait alors aux artères une forme conique qui devait donc opposer au sang un obstacle continu. Quelques physiologistes et physiciens doutèrent bien de la chose et pensèrent que l'écartement de l'artère dans un de ses diamètres devait entraîner le rétrécissement de l'autre, et donner à la section de l'artère une forme elliptique, mais personne n'avait expérimenté à ce sujet. Jadelot, lui, fit plusieurs expériences, la première sur l'aorte d'un chien; « le doigt placé sur l'artère perçoit la systole, dit Jadelot, mais n'est pas soulevé ». Une autre expérience sur l'artère crurale et l'aorte d'un autre chien lui firent constater une secousse en masse du vaisseau tout entier, mais aussi l'immobilité de la paroi. Une troisième expérience donna des résultats identiques; dans une quatrième l'auteur se servit d'un compas et ne constata ni dilatation, ni constriction des vaisseaux artériels pendant la systole. Jadelot parle ensuite d'une autre expérience

qui lui permit de se convaincre de la simultanéité de la systole cardiaque et du soulèvement de l'artère en masse. Dans cette expérience le chien étant mort, Jadelot ouvrit l'aorte abdominale et constata un jet de sang parabolique à l'ouverture, chaque fois qu'il pressait le cœur dans ses mains.

Une huitième expérience porta sur un cheval, dont l'auteur découvrit la jugulaire et la carotide. Jadelot remarqua d'abord que la jugulaire présentait un mouvement d'ondulation en rapport avec la respiration, puis il fixa deux planchettes de bois assez longues de chaque côté de la carotide au moyen d'un fil retenant seulement leurs extrémités inférieures, mais les appliquant très exactement sur l'artère; si l'impulsion du sang avait soulevé les parois du vaisseau les extrémités supérieures des planchettes se seraient rapprochées lorsque les extrémités inférieures auraient subi un écartement, or Jadelot ne remarqua rien de tel.

La dernière expérience est particulièrement intéressante; car Jadelot en fit varier les modalités de façons très ingénieuses. Il introduisit un petit tube de fer blanc dans l'aorte de l'animal et lia fortement l'artère sur les deux extrémités du tube: il constata que la pulsation était perceptible en-dessous de l'appareil. Puis, ayant pris une portion d'intestin de poule, il attacha à chaque extrémité un tube de fer et introduisit l'un dans l'aorte, l'autre dans la veine cave en faisant sur ces tubes des ligatures pour les maintenir. Or, dans ce canal de communication on retrouvait les mêmes phénomènes que dans les artères: déplacement près des courbures et pulsation sans soulèvement des

parois. Enfin à chaque extrémité d'une portion d'intestin de poule. Jadelot adapta deux tubes de fer blanc qu'il réunit à deux vessies pleines d'eau. En pressant sur l'une des vessies, il obtenait un déplacement du système et une pulsation au passage de l'ondée, les courbures accentuant le déplacement.

De tous ces faits, l'auteur conclut que la pulsation des artères était due à une force portée par l'action du cœur le long du canal artériel. « Cette force, dit Jadelot, est l'action du sang ». Le cœur en resserrant ses parois avec violence presse le sang, qui s'échappe par l'ouverture artérielle. En s'échappant il communique son mouvement à celui qui est déjà contenu dans l'artère et le pousse en avant. La continuité de la colonne fait que l'impulsion se porte dans l'instant depuis le cœur jusqu'à l'extrémité des vaisseaux. La pulsation est donc produite par cette pression vive et momentanée qui cesse et recommence alternativement. Mais d'autre part tout corps en mouvement tend à suivre la ligne droit; la colonne de sang artériel en s'éloignant du cœur conserve cette direction. Si le canal forme des courbures et des flexuosités, l'effort de la colonne se porte contre la courbure qui devient un obstacle à son mouvement, et elle tend à redresser cette courbure. Le canal, flexible, cède à l'effort; il se déplace, mais reprend sa situation aussitôt parce que l'effort cesse. Exemple: si étant assis, nous posons un genou sur l'autre, nous voyons le pied s'élever à chaque pulsation. Bien entendu, ajoute Jadelot, il peut y avoir d'autres causes à ces déplacements, les parois des artères peuvent être agitées de mouvements

convulsifs. « Tout le monde connaît ces battements irréguliers que l'on sent dans les différentes parties du corps ». Poussant plus loin ses conclusions, Jadelot nie la participation de la paroi artérielle dans le choc du pouls, car, dit-il, quand on applique le doigt sur une artère, les parois molles et flexibles cèdent à la pression; le doigt devient un obstacle contre lequel vient frapper la colonne de sang qui se porte en avant il doit donc sentir la systole du cœur, puisque c'est elle qui imprime le mouvement à la colonne; mais cette percussion cesse en même temps que la systole; on ne la sent plus parce que la colonne présente alors un mouvement uniforme et l'artère est immobile. Dans les lignes qui suivent Jadelot nie la contractibilité artérielle, puis il s'occupe des veines qui logiquement ne doivent avoir ni pulsation, ni déplacement. En effet le mouvement s'est ralenti dans les capillaires et le sang passe d'un espace étroit dans un espace large. « Les partisans de la systole et de la diastole des artères, insiste-t-il, imaginent que l'oscillation alternative et continuelle des parois des vaisseaux est une force ajoutée à celle du cœur; cette action est imaginaire; au contraire le sang porté contre les parois, leur communique une partie de son mouvement, principalement après des courbures et par là sa vélocité en est diminuée ».

Puis Jadelot exprime ses idées sur la sanguification. Elle ne dépend pas, dit-il, de l'action triturante des vaisseaux; « le mouvement que l'énergie du cœur imprime aux globules, les brisements produits par les courbures des vaisseaux et par les frottements conti-

nuellement répétés dans les filières du poumon et de tout le corps ne sont pas la seule cause du changement du chyle en sang : il se fait sans doute par une combinaison nouvelle des principes constituants qui en change la mixtion et opère cette transmutation que l'art n'imitera jamais ».

Et l'auteur termine en envisageant l'intérêt pratique de ses théories ; « si la force du cœur, la quantité de sang qu'il chasse et de celui qui est contenu dans les vaisseaux, la qualité de ce sang influent sur les qualités du pouls, indépendamment du « ton » des vaisseaux, le pouls peut fournir des indices de l'état de la circulation assez sûrs pour diriger le praticien. D'ailleurs si la circulation a une influence sur les actions des viscères, ceux-ci réciproquement peuvent par leur dérangement en modifier l'action et produire sur le cœur et les vaisseaux une impression sensible que le médecin éclairé peut reconnaître par le pouls.

Quoi qu'il en soit des idées de Jadelot, on ne peut qu'admirer sa façon de surbonner la théorie au fait expérimental.

La physiologie fut le champ d'activité de prédilection de Nicolas Jadelot, mais son esprit universel le portait naturellement vers toutes les branches du savoir médical. En 1773 il publia le premier fascicule d'un cours complet d'anatomie qui devait comprendre cinq parties : l'ostéologie, la myologie, la splanchnologie, l'angiologie, et la névrologie. Seule vit le jour la myologie.

Le docteur BEAU dans son livre : l'enseignement de l'anatomie en Lorraine, consacre plusieurs pages à

cet ouvrage; aussi n'en dirons-nous que quelques mots :

L'intérêt de cet atlas réside d'une part dans le travail accompli par l'anatomiste et d'autre part dans la perfection des planches imprimées en couleurs naturelles suivant le procédé découvert à cette époque par un graveur marseillais, Jacques Gauthier- Dagoty. C'est un des fils de ce graveur, nous dit le D^r BEAU qui eut l'idée de reproduire des planches d'anatomie composées en couleur par son père et d'en faire un ouvrage dont il confia le texte à Nicolas Jadelot, mais le prix excessif du premier fascicule (90 livres) découragea auteurs et acheteurs et le reste du cours fut abandonné. La bibliothèque municipale de Nancy en possède deux exemplaires. L'atlas comprend quinze planches et le texte.

En 1779 parut un cours mémoire sur « *l'usage du fluide électrique dans l'économie animale* », que nous n'avons pas eu entre les mains. Un peu plus tard, en 1784, une « *dissertation anatomico-physiologique contenant la description d'un agneau sans tête et sans avant-train* ». La même année la « *Pharmacopée des pauvres, ou formules des médicaments les plus usuels dans le traitement des maladies du peuple, avec l'indication des vertus de ces médicaments et des maladies auxquelles ils conviennent. Ouvrage destiné à servir aux hôpitaux, maisons de charité et à toutes personnes qui veulent soulager les pauvres* ». Dans la préface, l'auteur exprime des idées que nous ne pouvons faire nôtres. « Il serait inutile, dit Jadelot, de discuter l'avantage ou le désavantage de la médecine mise

à la portée de tout le monde. Quelques ouvrages de médecins célèbres composés dans cette vue ont eu un si grand succès que l'on ne peut plus douter du goût du public pour la médecine familière et domestique. Ce goût est même porté au point qu'il faut des livres qui apprennent à traiter les maladies sans être médecin ». Bien volontiers nous pardonnons à Nicolas Jadelot cet excès de philanthropie, mais nous ne croyons pas beaucoup à l'excellence des effets de la vulgarisation médicale. Il est vrai qu'au XVIII^e siècle le danger en pouvait être moindre que de nos jours, vu l'indigence relative de l'arsenal thérapeutique de nos devanciers.

L'ouvrage de Jadelot ne contient aucune formule dont il puisse revendiquer la paternité, c'est une simple compilation et la Pharmacopée des pauvres contient de nombreuses préparations que nous trouvons encore dans le codex actuel, telles que le vin chalybé, le vin provocatif et les pilules benittes de Füller, l'élixir de longue vie, etc... Nous y avons relevé une formule de cataplasme pour fondre les loupes et une autre, toujours de cataplasme, pour fondre le cancer, la voici :

Prenez : pulpe de carotte, 1 livre,	
poudre de feuille de ciguë,	aa une once
quinquina pulvérisé,	
extrait de saturne,	aa 2 gros
laudanum de sydenham,	

Mêlez, pour appliquer trois fois par jour.

Puis Jadelot note: il est résolutif, fondant, antiseptique et calmant !

Le 22 janvier 1777, Jadelot lut à l'Académie de Nancy un travail intitulé : *Mémoire médicinal sur la Lorraine*, dont le manuscrit est détenu par la bibliothèque municipale.

C'est un ouvrage « d'hygiène » s'il nous est permis d'employer ce néologisme; le titre en est d'ailleurs commenté par Jadelot de la façon suivante: « c'est, dit-il un essai sur les qualités du sol, de l'eau et de l'air de cette province, avec des observations sur les maladies qui y sont les plus communes.

Le mémoire commence par un aperçu géographique et par des considérations ethnographiques d'ordre moins que paramédical. L'étude de la température inspire à Jadelot des réflexions sur les conditions hygiéniques des villages lorrains que nous ne désavouons pas, même à notre époque.

« Il serait utile dit l'auteur qu'on multipliât les travaux qui tendent au dessèchement des terres et à l'écoulement des eaux, surtout aux environs des lieux habités; la malpropreté des rues dans les villages, les eaux qu'on laisse croupir autour des habitations répandent dans l'air une putridité qui donne lieu à la plupart des maladies endémiques, car la transpiration se faisant mal, les sucs nutritifs sont peu épurés; les solides relâchés occasionnent toutes les maladies d'atonie et d'engorgement ». Bien entendu l'explication du processus infectieux ne nous satisfait plus.

Passant à l'étude des maladies qui règnent en Lorraine, Jadelot les classe en maladies aiguës et chroniques. Dans la première catégorie, les plus communes sont d'après Jadelot, les fièvres bilieuses, humorales

et putrides. Entre les trois d'ailleurs il n'y a qu'une différence de gravité; le mal trouve sa cause « dans l'embarras des premières voyes ». Les symptômes que donne l'auteur de toutes ces affections sont vagues: céphalée, sécheresse ou au contraire humidité gluante de la peau, langue chargée et tremblante, yeux incertains, lèvres et langue sèches, dents couvertes de crasse noire, soubressauts des tendons, délire, déjections vermineuses et fétides.

Nous ne pouvons en vouloir à Jadelot de la pauvreté de ses notions dans le domaine infectieux encore complètement inexploré. Il semble pourtant avoir eu l'idée de l'exaltation de la virulence des germes; il écrit en effet: « quand le miasme putride est très exalté, quand il a pris, soit avant d'infecter un sujet, soit par le mélange des humeurs un degré de subtilité tel que le fluide nerveux en soit altéré, de là naissent des fièvres malignes ».

On remédie naturellement à tout cela par la saignée, les vomitifs et les purgatifs; Jadelot ne méconnaissait cependant pas les inconvénients de ces derniers car plus loin il avertit que « réitérés, ils affaiblissent l'organisme, appauvrissent la masse du sang et enlèvent les parties les plus fluides ».

Dans le cadre des maladies aiguës l'auteur range encore la petite vérole et la rougeole « pour lesquelles la disposition des individus et la température du climat occasionnent souvent des complications de putridité », les suites de couches et les accidents de la montée laiteuse, également « compliqués très souvent de fièvre bilieuse et putride ».

On observe en Lorraine, dit Jadelot, beaucoup de fièvre intermittentes où elles sont endémiques à cause du caractère humide et marécageux du sol. Entre la « fièvre humorale » et la « fièvre inflammatoire » Jadelot ne trouve qu'une différence d'indication thérapeutique, la première exigeant « les évacuants », la seconde la saignée. Il parle ensuite d'une fièvre « mixte où l'inflammation n'est que secondaire, la congestion mucoso-pituiteuse ou bilieuse étant cause de l'engouement de la partie rouge du sang dans les capillaires ».

Il cite encore parmi les maladies aiguës la péri-pneumonie maligne et la fièvre catarrhale simple, puis l'apoplexie, la paralysie et les différentes affections comateuses, dues d'après Charles le Pois aux mauvaises digestions et à l'humidité de l'atmosphère.

Quant aux maladies chroniques Jadelot les met sur le compte du défaut de transpiration : « Ce sont, dit-il, les affections rhumatismales et goutteuses, indispositions si communes parmi nous qu'il est rare de trouver des personnes qui après l'âge de quarante ans ne soient tourmentées de quelque douleur » ; puis les différentes sortes d'hydropisies : « Quand les obstructions des viscères abdominaux ont duré longtemps, elles donnent lieu à l'épanchement de la sérosité dans les différentes capacités, l'humidité de l'atmosphère retient et fixe la portion séreuse dans les vaisseaux sécrétoires et exhalants et les solides tombent dans l'atonie ». Ces maladies séreuses (ainsi nommées par Charles Le Pois), proviennent selon Jadelot de l'atmosphère de Lorraine, des boissons et des aliments

dont usent les Lorrains et surtout de leur usage immodéré du vin.

La fin de l'ouvrage donne des précisions sur l'hygiène à Nancy au XVIII^e siècle :

« La largeur des rues, nous apprend Jadelot, leur direction droite, le peu d'élévation des maisons, le nombre des places, tout influe pour nous faire respirer un air pur et qui se renouvelle facilement ; il serait seulement à désirer que la rivière fut un peu plus rapprochée ou qu'elle traversât la ville pour donner un cours plus rapide aux immondices, qui en parcourant de longs canaux donnent lieu à quelques émanations putrides : malgré cela il est constant que les épidémies sont rares à Nancy ». Jadelot ajoute que si le nombre des malades a augmenté depuis Léopold, c'est à cause de l'accroissement de population « car dans un plus grand nombre d'hommes, le nombre des malades augmente en raison de la communication rapprochée des habitants, de façon que toutes choses égales, un certain nombre d'hommes réunis dans une ville donne plus de malades que le même nombre épars dans les habitations isolées ».

Il nous faut parler maintenant, trop peu à notre gré, d'un ouvrage auquel Jadelot consacra des années de labeur et qu'il fit paraître en 1778. Il s'agit de l'ouvrage de physiologie intitulé : *physica hominis sani seu explicatio functionum corporis humani* (chez les libraires Bonthoux à Nancy, François Didot à Paris et Kœnig à Strasbourg).

C'est un travail important de deux cent quarante-neuf pages, où l'auteur s'est efforcé de résumer les

connaissances physiologiques de son temps. Sa traduction permettrait une magnifique vue d'ensemble sur la médecine au XVIII^e siècle; elle exigerait d'ailleurs un travail considérable et de longue haleine, par suite des difficultés d'interprétation. La version en français d'un semblable texte demande non seulement l'emploi des termes médicaux de l'époque, mais surtout la traduction de l'esprit, du sens médical de nos devanciers, la couleur locale en somme. Or, il est évidemment pénible d'écrire par exemple, en employant le style des contemporains de Jadelot « que le défaut de ressort des solides réagissant sur les fluides en les épaississant provoque la congestion des viscères ». Cela nous paraît grotesque et vide de sens; en réalité il s'agissait là d'une notion courante au XVIII^e siècle et nos ancêtres très rompus aux connaissances physiques se représentaient parfaitement le phénomène, peut être mieux que ne pouvons imaginer les notions actuelles d'équilibre électrique des humeurs. En dépit de ces théories périmées, le livre de Jadelot contient une foule d'idées intéressantes que ne désavoueraient pas les physiologistes modernes. L'auteur s'est inspiré des savants de l'époque, de Haller en particulier, dont il n'a d'ailleurs accepté les allégations qu'après les avoir soumis à la critique de son expérience personnelle.

Dans sa préface Nicolas Jadelot expose la méthode qui a présidé à l'élaboration de son ouvrage. Il s'est fait un devoir, dit-il, d'écrire dans un style clair et bref; soucieux de rigueur scientifique, il rejette toutes les théories qui ne lui paraissent pas dériver de l'exa-

men objectif des faits « *authoritates estimans ad experientiae trutinam* » et la recherche des causes est une de ses plus grandes préoccupations. Enfin sans crainte des responsabilités, lorsqu'il arrive à la certitude scientifique, il prend parti. Jadelot est également méthodique dans l'établissement du plan de son livre. Il expose d'abord les généralités puis il traite des divers systèmes de l'organisme en commençant par ceux qui lui paraissent les plus importants dans le fonctionnement de la machine humaine, puis il décrit, en passant de l'étude de l'un à l'étude de l'autre, les liens de corrélation qui les rendent solidaires.

Voici très rapidement énoncé le contenu du livre : il débute par les définitions commentées des notions de solides et de fluides ; la composition du corps humain se résume très bien, en effet, en ces deux catégories de matériaux : tissus et humeurs. Puis vient naturellement l'étude du moteur, le cœur, et partant des vaisseaux et des liquides nourriciers : sang et sécrétions ; celles-ci sont étudiées dans les organes qui les émettent et dans leurs principes chimiques. Suivent des considérations sur le système respiratoire et sur la composition et les effets de l'air. Jadelot passe de là au système nerveux ; il en esquisse l'anatomie et s'étend longuement sur son fonctionnement. Naturellement vient après l'étude du système musculaire et des organes des sens. Un chapitre est consacré au sommeil, un autre au tégument externe et à ses fonctions, le suivant au tissu adipeux, à la moelle osseuse et aux liquides articulaires. Le système urinaire occupe plusieurs pages, mais l'étude des glandes, sur-

rénales, parotides salivaires, pancréas, rate, foie et vésicule biliaire est assez courte, la connaissance qu'on en avait à l'époque était en effet plutôt sommaire. Jadelot est plus prolixe pour le système lymphatique et les processus digestifs; il traite de la digestion dans les premières voies sous ses deux aspects classiques: chimification et chylification. Son étude comprend en outre plusieurs chapitres intitulés: de la faim et de la soif, de la mastication, de la déglutition, de l'action de l'estomac sur les aliments, des transformations du chyme dans l'intestin, de l'excrétion intestinale et du passage du chyle dans le sang.

La seconde partie de l'ouvrage concerne la fonction de reproduction, on y trouve des rappels anatomiques sur les organes génitaux, l'étude du sperme et des sécrétions génitales, l'étude des règles, du mécanisme de la conception, de l'élaboration du fœtus et de sa vie intra-utérine. Un sous-titre est consacré aux glandes mammaires et un autre aux transformations du nouveau-né.

Le livre se termine par un grand chapitre sur la nutrition, qui se divise en trois parties:

1° Etude de la nutrition chez le jeune enfant (stade d'accroissement);

2° Etude de la nutrition chez l'adulte;

3° Etude de la nutrition dans le dernier stade de la vie (stade de décroissement).

CONCLUSION

Nous avons essayé d'établir solidement la réputation scientifique de Nicolas Jadelot en faisant intervenir le témoignage de médecins et de savants de son époque, mieux encore en traduisant ou en analysant ses œuvres.

De plus nous avons salué en lui un précurseur et notre opinion se base sur les lectures que nous avons faites des œuvres de quelques médecins du XVIII^e siècle qui n'arrivent pas à se débarrasser de la gangue d'empirisme dans les traitements et de fantaisie dans les hypothèses qui encrassait l'art médical des siècles précédents: le jugement porté par Nicolas Jadelot sur les élucubrations d'Harmant en hydrologie nous a édifiés à ce sujet. Pour qu'on ne croie pas à un excès de sévérité de la part d'un adversaire, dont les mots auraient dépassé la pensée, voici une manière de traitement de l'intoxication par l'oxyde de carbone tirée du livre d'Harmant: *Mémoire sur les funestes effets du charbon allumé*. L'auteur estime que pratiquement, les dents du patient étant serrées, il ne saurait être question de médication interne; voici donc ce qu'il conseille: « Il faut tirer le malade promptement de son lit et de l'endroit infecté où il se trouve,

l'exposer au grand air, même au plus grand froid, le dépouiller de tous ses habits et le placer sur un siège de manière qu'il y soit affermi. Puis le malade recevra au visage et non ailleurs l'eau la plus froide qu'on pourra se procurer; on la jettera de loin par verres, fortement et successivement; il est bon d'employer cet exercice à plusieurs personnes qui puissent agir sans laisser d'intervalle, car ce remède exige qu'on l'administre sans interruption. Ce premier secours que personne n'a connu, ni mis en usage avant moi peut mériter à l'égard de cette maladie le nom de merveilleux, par son efficacité qui semble tenir du prodige, il tient uniquement cette vertu du saisissement qu'il excite dans toute la machine ».

Puis dans une note, Harmant défend avec véhémence ses droits de propriété: « C'est sur un faux avis que tous les journaux ont annoncé l'année dernière qu'un Anglais, se trouvant à Nancy, avait rendu la vie par la projection d'eau au visage à une personne atteinte de la vapeur du charbon allumé, personne n'a été attaqué à Nancy depuis longtemps et je suis le seul de cette ville à qui cette cure soit confiée, pour les succès qui ont toujours résulté de mon traitement ».

Nous nous garderons de reprocher à Harmant sa façon de procéder, mais nous aurions voulu quelques lignes d'explication physiologique du résultat obtenu. L'observation ne vaut rien ainsi présentée sous le signe de l'empirisme. D'autre part, l'auteur n'a pas le mérite de la modestie. Peu importe tout cela d'ailleurs,

notre but était simplement d'exposer un rapide terme de comparaison en regard des œuvres de Nicolas Jadelot, pour démontrer leur remarquable supériorité.

Nous avons retracé l'existence de deux grands médecins de l'ancienne Lorraine. Leur conduite dans les péripéties mouvementées de la vie universitaire, à une période critique pour la Faculté de Médecine nous a donné l'occasion de dégager leurs qualités morales; mais notre souci de vérité et d'impartialité nous a quelquefois autorisé à reconnaître leurs erreurs, que d'ailleurs nous aurions mauvaise grâce à leur reprocher, car elles dérivèrent toujours d'un excès de leurs vertus dominantes: la droiture et la bonté.

Sans accorder de valeur pratique à ce modeste regard vers un passé dont la science médicale moderne a rejeté les conceptions et les moyens d'action, nous nous permettons cependant de penser qu'une telle vue rétrospective n'est pas tout à fait dépourvue d'intérêt et nous supposons que le but de M. le Professeur MICHEL en nous suggérant le titre de cette thèse était de nous faire souligner les progrès foudroyants accomplis en cent ans dans le domaine médical. Le public en effet admet volontiers que l'art de guérir a atteint un très haut degré de perfection, mais peut-être ne se rend-il pas compte des efforts fournis par la génération de médecins qui a précédé la nôtre; et peut-être croit-il en l'avancement automatique de la science sous la seule poussée du temps! Puisse notre travail prouver que les possibilités actuelles de la

médecine n'eussent pu sortir des notions très frustes que nous avons exposées sans le génie et le labeur désintéressé des maîtres du passé et des savants d'aujourd'hui qui ont mis entre nos mains tant d'armes efficaces contre la souffrance et contre la mort!

VU:

Nancy, le 19 Février 1937.

Le Président de Thèse,

G. MICHEL.

VU ET APPROUVÉ:

Nancy, le 20 Février 1937

Le Doyen de la Faculté de Médecine,

L. SPILLMANN.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER:

Nancy, le 23 Février 1937.

Le Recteur de l'Académie,

L. BRUNTZ,

Président du Conseil de l'Université.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAM (le P.). — Histoire de l'Université de Pont-à-Mousson. Arrêt du Conseil d'Etat portant association de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson et du Collège royal de Nancy (1753).
- BAGARD. — Mémoires sur les eaux minérales de Contrexéville (1760).
- BEAU (D^r A.). — L'enseignement de l'anatomie en Lorraine (1933).
- BUCHOZ. — *Tournefortius lotharingiae* (1766).
- GAVET. — *Diarium Universitatis Mussipontanae* (1572-1764).
- GRANDJACQUOT (D^r). — La Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson (1934).
- HARMANT. — Mémoire sur les funestes effets du charbon allumé avec le détail des cures et observations faites à Nancy sur le même sujet (1775).
- HYVER (Abbé). — La Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson (1876).
- JADELOT (Nicolas). — *Dissertatio medica de causis mortae subitaneae* (1759).
- *Oratio de variis medicinae fatis ab ilius ortu ad nostra usque tempora* (1766).
- *Quaestio pathologica an ab insensibilis transpirationis defectu morbi acuti et chronici* (1763).
- *Thesis physiologica de legibus quibus regitur machina vivens, sentiens et movens* (1769).
- Eloge de M. BAGARD (1773).
- Lettre de M. JADELOT à M. HARMANT en réponse aux notes insérées à la suite de l'éloge de M. BAGARD (1773).

- Cours complet d'anatomie (1773).
- Mémoire médical sur la Lorraine (1776).
- *Physica hominis sani, sive explicatio fontionum corporis humani* (1781).
- Pharmacopée des pauvres (1784).
- Dissertation anatomico-physiologique contenant la description d'un agneau sans tête et sans avant-train (1784).
- Les Annales de l'Université.
- Lettres patentes du roi portant l'établissement d'un Collège royal de Médecine à Nancy.
- LA MOUREUX. — Eloge de Nicolas JADELLOT (Précis analytique des travaux de la Société académique des sciences, lettres, arts et agriculture de Nancy, années 1811-1812).
- LEFÉBURE DE SAINT-HILDEPHONT. — Etat de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en Europe pour l'année 1776.
- LEPAGE (H.) et GERMAIN (L.). — Complément au nobiliaire général de Lorraine (1885).
- LIONNOIS. — Histoire de Nancy.
- MARTIN (Abbé Eug.). — L'Université de Pont-à-Mousson.
- MICHEL. — Biographie historique et généalogique de l'ancienne province de Lorraine.
- MONAL. — Les maîtres apothicaires de Nancy.
- Ordonnance de Son Altesse Royale portant règlement pour la Médecine et la Pharmacie. (Nancy, 1708).
- PFISTER (Ch.). — Histoire de l'ancienne Université de Nancy.
- PILLEMENT (D^r P.). — L'ancienne Faculté de Médecine de Nancy (1910).
- Recueil de règlements et de lettres patentes concernant les privilège de la Chirurgie dans la Lorraine et le Barrois. (Nancy, 1764).
- Recueil des thèses de Pont-à-Mousson, anoté par N. JADELLOT.
- Règlements et statuts des Maîtres apothicaires de Nancy.
- RENÉ (D^r). — L'ancienne Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson (1881).
- ROGÉVILLE. — Dictionnaire des Ordonnances de Lorraine.

ROY (Hyppolyte). — La vie à la Cour de Lorraine.

SERRIÈRES. — Discours sur l'influence de la révolution française sur l'enseignement et la pratique de la médecine.

SIMONIN. — Esquisse de l'histoire de la médecine et de la chirurgie en Lorraine depuis les temps anciens jusqu'à la réunion de cette province à la France (1654).

Transfert de l'Université de Pont-à-Mousson à Nancy (1789).

VERDIER. — Jurisprudence de la médecine en France (1763).

Archives départementales de Meurthe-et-Moselle:

D. 80. Pièces provenant de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson.

D. 82. Registre des délibérations de la Faculté de Médecine de l'Université de Nancy depuis sa translation en 1768.

D. 85. Registre pour les inscriptions des étudiants de la Faculté de Médecine.

B. 1806, 1815, 1891. — B. 1836. — D. 49, 78, 85. — H. 2.294. — C. liasse 217.

Actes des Notaires:

Pont-à-Mousson, Etude JACQUINOT, 1744-1769.

Archives municipales de Pont-à-Mousson:

Registres paroissiaux (état civil).

Archives municipales de Dicuze:

Registres paroissiaux (état civil).

Archives municipales de Norroy-les-Pont-à-Mousson:

Registres paroissiaux (état civil).

Archives municipales de Nancy:

Comptes des fabriques - Paroisse Saint-Fpvre 1584-1793.

Placards, imprimés et pièces diverses, 1641-1765.

Bibliothèque municipale - Manuscrits:

M. SS 372. Anecdotes du Collège Royal en mai 1756.

M. SS. 748. Mémoire de la Faculté de Nancy en réponse aux instructions demandées par le Comité de salubrité, 1791.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	7
CHAPITRE PREMIER. — LES DÉBUTS DE JOSEPH JADELOT	9
CHAPITRE II. — JOSEPH JADELOT, PROFESSEUR ET DOYEN	15
Les démêlés de Joseph Jadelot avec le jardinier simpliste Givaudan	16
Mort d'André Jadelot. - Dissentions dans le corps professoral	20
La Faculté et le Collège royal des Médecins de Nancy	24
L'enseignement de Joseph Jadelot.....	26
CHAPITRE III. — L'AFFAIRE BAILLY.....	29
Les origines du conflit entre le doyen Jadelot et Bailly, licencié en médecine.....	29
Le retentissement de l'affaire Bailly.....	46
CHAPITRE IV. — LES DERNIÈRES ANNÉES DE JOSEPH JADELOT ET DE LA FACULTÉ DE PONT-A-MOUSSON..	59
Le concours d'agrégation de 1763.....	59
Anoblissement de J. Jadelot - Sa démission et sa mort	65

	Pages
CHAPITRE V. — LES DÉBUTS DE NICOLAS JADELOT A LA FACULTÉ DE PONT-A-MOUSSON.....	71
CHAPITRE VI. — LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY DE LA TRANSLATION (1768) A LA RÉVOLUTION (1793).	75
Le concours d'agrégation de 1771.....	75
Mort de Bagard. — Controverses sur son éloge..	79
L'activité de Nicolas Jadelot au sein de la Faculté de 1774 à 1790.....	86
La Révolution française et la Faculté de Nancy..	90
Mort de Nicolas Jadelot.....	99
CHAPITRE VII. — LES ŒUVRES DES JADELOT	105
Thèses soutenues par les Jadelot.....	108
Les autres œuvres de Nicolas Jadelot.....	156
CONCLUSION	171
BIBLIOGRAPHIE	175



